

LES FILLES DE JÉSUS EN AMÉRIQUE



Chapitre 3 : Au pays mauricien

A. Trottier, J. Fournier

**LES
FILLES DE JÉSUS
EN
AMÉRIQUE**

par
Alice TROTTIER, f.j.
et
Juliette FOURNIER, f.j.

Conception et réalisation
de la couverture:

Rachel Trépanier, f.j.

Impression:

Imprimerie Le Renouveau Inc.
880, carré de Tracy est,
C.P. 7127, Charlesbourg, (Québec)
G1G 5E1

Dépôt légal:

1er trimestre 1986
Bibliothèque Nationale du Québec
ISBN 2-9800418-0-7

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS.....	7
TABLEAU DES SIGLES	11

PREMIÈRE PARTIE: LES FONDATEURS ET LES FONDATRICES

CHAPITRE I -- AU PAYS D'ARMORIQUE	15
CHAPITRE II -- SUR LE SOL D'AMÉRIQUE.....	29

DEUXIÈME PARTIE: LES FONDATIONS

CHAPITRE III -- AU PAYS MAURICIEN	
Dans la ville épiscopale.....	56
Dans la cité mariale	111
Dans la région des Chutes et la ville du Rocher	135
Dans les paroisses rurales	150
CHAPITRE IV -- AU PAYS DES BLÉS D'OR	
Les grains germent et fructifient	192
Les épis surgissent	228
La moisson blanchit.....	239
CHAPITRE V -- AU PAYS DES ABOITEAUX	
La digue est ouverte	255
Les amarres sont larguées.....	287
Le navire tient la mer	308
CHAPITRE VI -- AU PAYS DES MONTAGNES ET DE LA MER	
Comme une fontaine jaillissante	323
Comme un arbre planté au bord des eaux vives	348
Comme une source aux joyeux élans	371
CHAPITRE VII -- NOUVEAUX DÉPARTS	
Sur le sol hondurien	414
Dans la république du Chili.....	423
Aux Petites Antilles.....	427
En Haïti, la perle des Antilles	433
À propos de la Province Amérique latine-Antilles	437
Vers la Colombie	439

TROISIÈME PARTIE: EN RELISANT L'HISTOIRE

CHAPITRE VIII -- ACCULTURATION DES SOEURS FRANÇAISES	448
CHAPITRE IX -- VIE DES SOEURS D'HIER À AUJOURD'HUI	458
CHAPITRE X -- LIEN AVEC LE CORPS-CONGRÉGATION ..	474
ÉPILOGUE	482
LEXIQUE..... (des mots marqués d'un astérisque).....	483

ANNEXES

I Lettre adressée par Mère Marie de Sainte-Blandine aux évêques du Canada et des États-Unis.....	486
II Circulaire de Mgr F.-X. Cloutier au clergé de son diocèse. Admission des "Filles de Jésus" dans le diocèse	489
III Lettre pastorale de Mgr F.-X. Cloutier, faisant connaître l'admission dans le diocèse de religieuses françaises connues sous le nom de "FILLES DE JÉSUS"	494
IV Nécrologie de S. Marie Sainte-Florine, décédée à St-Albert	496
V Un voyage mouvementé.....	498
VI Noms des Supérieures majeures de l'Institut.....	501
VII Noms civils et religieux des soeurs citées.....	504

Deuxième partie

LES FONDATIONS

AU PAYS MAURICIEN



CHAPITRE III

AU PAYS MAURICIEN

**Dans la ville épiscopale
Dans la cité mariale
Dans la région des Chutes et
la ville du Rocher
Dans les paroisses rurales**

Introduction

La Mauricie, “le coeur du Québec”, située à mi-chemin entre la capitale et la métropole, est une immense région où toute la province reconnaît une partie de son histoire, de son patrimoine, de ses traditions. C’est dans la cité trifluvienne que les Filles de Jésus ont établi leur première Maison provinciale.

La ville de Trois-Rivières doit son nom à la triple embouchure de la rivière Saint-Maurice, au confluent du fleuve Saint-Laurent. “Fille du fleuve et de la rivière”, elle était destinée à remplir un rôle prédominant comme centre industriel et commercial très prospère dans une région prodigieusement riche en essences forestières et en potentiel hydraulique.

Seconde fondation française en terre canadienne après Québec, elle est une des rares villes de la province où l’on ait conservé aussi intactes et aussi fortes les traditions du passé. La ville abonde en vestiges du régime français: le couvent des Ursulines (1696), le vieux

monastère des Récollets (1698), l'historique manoir Boucher de Niverville (1729). Ici et là se dressent les vieilles maisons de pierre aux murs massifs, avec parapet aux pignons, comme on les construisait jadis.

À l'époque où les Filles de Jésus bâtissent leur nid en Mauricie, l'Église du Québec est une puissance capable de faire échec à tout gouvernement qui veut empiéter sur ses droits. Elle peut donc se donner l'organisation paroissiale, scolaire et sociale qu'elle croyait adaptée aux besoins du temps. Groupé autour de son clocher, le peuple canadien-français s'édifie principalement sous la tutelle du clergé et des communautés religieuses. Les nombreuses familles d'ouvriers forment une population laborieuse aux moeurs simples, à la vie modeste et sereine. Voilà pourquoi l'empressement avec lequel la plupart des Commissions scolaires répondront à l'appel de Mgr Cloutier en faveur des religieuses exilées paraîtra tout naturel dans un pays où existent de telles institutions.

La Congrégation des Filles de Jésus, éducatrice et hospitalière, sans apporter aucune modification à sa Règle, conjuguera son idéal et celui des évêques canadiens; la greffe adhèrera fortement et le rameau grandira.¹

Rien d'étonnant si les premières Filles de Jésus au Canada ont peu à peu développé chez elles une réelle affection et un véritable attachement pour «ces contrées où se manifeste si brillamment la foi catholique, où l'on sait pratiquer dans toute leur beauté primitive, les plus nobles vertus chrétiennes.»²

Quand les deux pionnières foulent pour la première fois le sol du pays mauricien, le diocèse de Trois-Rivières ne compte qu'un demi-siècle d'existence. Fondée en 1634 par les Jésuites, l'église paroissiale de l'Immaculée-Conception devient cathédrale et siège d'un évêché en 1852. La juridiction de Mgr Thomas Cooke, premier évêque de Trois-Rivières, s'exerce alors sur les diocèses actuels de Trois-Rivières, de Nicolet et sur une portion de celui de Sherbrooke. En 1885, la création du diocèse de Nicolet ampute celui de Trois-Rivières de sa portion la plus prospère, la plus populeuse et la plus prometteuse à cette époque.

Lorsque Mgr Cloutier en devient évêque, en 1899, il prend charge d'un diocèse très peu peuplé: à peine 60 000 habitants. Les

1 Alberte Julien, f.j., *Les Filles de Jésus au Canada*. Thèse de maîtrise présentée à l'Institut pontifical «Regina Mundi», 1961, p. 22.

2 *Congrégation des Filles de Jésus. Notice historique: état actuel des maisons d'Amérique*, Rennes, Imprimerie Francis Simon, 1914, p. 277.

N.B. Cet ouvrage sera désormais désigné sous le titre: *État actuel des maisons d'Amérique*.

ruraux forment encore l'immense majorité des fidèles répartis surtout dans les anciennes paroisses du bord du fleuve, de Sainte-Anne-de-la-Pérade à Maskinongé.³

Le diocèse demeure l'un des plus pauvres et des plus faibles du Québec. Les dettes restent lourdes. Une réorganisation complète s'impose. Aussitôt après avoir pris les rênes de l'administration, Mgr Cloutier étudie à fond la situation financière qu'il considère comme peu assurée. Chacune des institutions se trouve en face de besoins urgents de réparations, d'agrandissement ou d'achèvement. L'évêque affirme que «la ville épiscopale, aussi longtemps qu'elle sera stationnaire, ne pourra guère donner plus qu'elle ne fournit».⁴

Que reste-t-il à l'évêque trifluvien pour fonder de nouvelles institutions ? Dans l'éveil industriel qui s'annonce, le prélat voit un brillant avenir pour la Mauricie. Il place sa confiance dans son peuple; il prend pleinement conscience du problème ouvrier et surtout de l'importance accrue de l'éducation de la jeunesse. Des institutrices laïques dirigent encore les quelques écoles de campagne. À ce moment, il faut la compétence des religieuses éducatrices pour les écoles paroissiales. Voulant apporter l'expansion désirée à cette portion de l'Église confiée à sa responsabilité, Mgr Cloutier désire établir à Trois-Rivières même des communautés religieuses parfaitement organisées. En 1902, les Oblats de Marie Immaculée assument la garde du sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap. Les Franciscains érigent leur premier couvent régulier à Trois-Rivières à la fin de l'année 1903. Mgr Cloutier frappe à plusieurs autres portes. Ses tentatives s'avérant infructueuses, le chef du diocèse n'est pas sans s'émouvoir de l'acuité du problème. Il songe sérieusement à fonder une nouvelle congrégation quand, providentiellement, arrivent Mère Marie de Sainte-Élisabeth et sa compagne, Soeur Marie Sainte-Zénaïde.

Ayant trouvé des postes dans les Territoires du Nord-Ouest, dans les provinces maritimes, et toujours à la recherche de nouveaux refuges, les deux intrépides voyageuses demandent ensuite l'hospitalité à l'Hôtel-Dieu de Montréal à qui elles avaient été recommandées par les Soeurs de Chatham. On est au 11 novembre 1902. Quelques jours après, on leur propose la visite des Soeurs du Bon-Pasteur d'Angers. Les grilles du monastère s'ouvrent toutes grandes pour les accueillir.

3 Albert Tessier, *Le Miracle du Curé Chamberland*, Éditions du Bien Public, Les Trois-Rivières, (Coll. «L'HISTOIRE RÉGIONALE» no 6), 1950, p. 25.

4 AETR. Lettre à Mgr Bégin, 17 septembre 1900.



Mgr François-Xavier Cloutier
Évêque de Trois-Rivières
(1899-1934)

Avant leur départ de Montréal, on les conduit sur la tombe de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys⁵ à la Maison-Mère de la Congrégation de Notre-Dame. Mère Marie de Sainte-Élisabeth compte beaucoup sur la protection de cette sainte champenoise qui a parcouru le même chemin dans des conditions encore plus difficiles. De la chapelle, les deux Filles de Jésus sont introduites au parloir où quelques religieuses viennent les saluer. L'une d'elles, S. Marie du Sacré-Coeur, leur demande si elles ont passé par Trois-Rivières. Sur une réponse négative: "Oh ! de grâce, dit-elle, rendez-vous aux Trois-Rivières. J'y ai mon frère évêque et sa grande préoccupation du moment est de trouver des religieuses pour ses écoles de paroisse. L'enseignement y est exclusivement français. C'est ce qu'il vous faut et ce qu'il faut à mon frère."⁶

Comment peuvent-elles résister à de telles instances ? Le lendemain matin, 17 novembre, elles partent très tôt pour la cité de Laviolette, munies d'une lettre de S. Marie du Sacré-Coeur, lettre qui fait bien plaisir à Mgr Cloutier et qui contribue aussi à le décider en faveur des Filles de Jésus.

L'évêque voit clairement que c'est la Providence qui dirige les deux exilées vers lui, puisqu'il avait l'intention de fonder une congrégation enseignante qui répondrait aux besoins de la ville de Trois-Rivières et des paroisses environnantes. Il avait même demandé à son grand vicaire, Mgr Baril, de rédiger des Constitutions pour le nouvel Institut qu'il projetait de fonder. L'attitude des deux humbles religieuses plaît au digne prélat. Mais, comme la chose est importante, Mgr Cloutier a lui-même besoin de réfléchir, de consulter, de prier. Dans la soirée, il va lui-même chez les Soeurs de la Providence donner la réponse affirmative du Chapitre à laquelle il ajoute une condition: celle d'ouvrir un noviciat à Trois-Rivières. Cette proposition est immédiatement adressée à la Maison-Mère.

Monseigneur invite Mère Élisabeth et sa compagne à revenir le lendemain afin d'aller visiter l'ancien évêché qu'il met à leur disposition. Cette maison est un bien paroissial et l'évêque doit en ce moment combattre le projet que forment plusieurs citoyens de continuer l'avenue Laviolette jusqu'au fleuve, ce qui rendrait la maison presque inhabitable. L'Évêque tient à assurer aux soeurs la possession de cette résidence pour qu'elles puissent l'habiter en toute sécurité. Il convoque une assemblée où les principaux citoyens délibèrent sur l'affaire en question. Il y a diverses opinions lorsqu'un Monsieur Pagé, qui soutient le parti de l'évêque, propose d'un ton

5 Fondatrice, décédée à Montréal le 12 janvier 1700, canonisée le 31 octobre 1982 par Sa Sainteté Jean-Paul II.

6 *Nos premiers pas au Canada*, 1944, p. 33.

péremptoire de louer la maison pour 99 ans, à raison d'une piastre par année ! Et l'affaire est conclue.

Accompagnées de la Supérieure de l'hôpital et de M. le Chanoine Denoncourt, procureur de l'évêché, les deux fondatrices visitent l'antique demeure dont l'état ne justifie guère le titre pompeux de Manoir de Tonnancour, mais qui est d'une solidité à toute épreuve à cause de l'épaisseur peu commune de ses murs. Sa vocation aux 18^e et 19^e siècles fut essentiellement résidentielle. Deux familles l'habitèrent de façon prolongée: celle de René Godefroy de Tonnancour de 1723 à 1784 et celle du juge Pierre-Louis Brassard Deschenaux de 1795 à 1803. En 1802, la Maison Deschenaux est transformée en caserne et sert pendant vingt ans au métier des armes. En 1822, les autorités religieuses font l'acquisition des casernes pour y loger le curé. Le manoir, aux vocations successives fort diverses, devient le premier évêché de Trois-Rivières que Mgr Louis-Thomas Cooke habite et après sa mort, Mgr Louis-François Laflèche. Ce dernier ne quittera la demeure historique qu'en 1874 pour résider au nouveau séminaire. Ensuite, elle sera habitée par les Pères Jésuites, professeurs au Grand Séminaire. Après leur départ, la maison à quatre étages est partiellement occupée par le sacristain et sert également de locaux aux différentes organisations de la ville jusqu'au moment où, le 19 novembre 1902, elle devient le couvent des Filles de Jésus.

Voilà esquissés les préliminaires de l'implantation des Filles de Mère Sainte-Angèle au pays de la Mauricie, préface d'une histoire belle à souhait: reflets et ombres s'y entrecroisent, certes, mais la "petite espérance" enlumine chaque strophe de cette épopée, parce que le Seigneur ne cesse de "veiller sur les pas" de ses fidèles servantes.

*
* *
*

DANS LA VILLE ÉPISCOPALE

- (1903-19..) Maison Provinciale
- (1903-1968) Noviciat
- (1903-1967) Jardin de l'Enfance
- (1903-19..) Vieux Jardin
- (1903-1948) Évêché
- (1919-1970) École Sainte-Cécile
- (1924-1964) École Sainte-Marie
- (1924-1964) École Marie-Immaculée
- (1929-1980) École Sainte-Marguerite de Cortone
- (1930-1971) Hôpital Sanatorium Cooke
- (1930-1966) École Saint-François d'Assise
- (1940-1975) École Sainte-Thérèse
- (1945-1974) École Sainte-Catherine de Sienne
- (1946-1979) École Notre-Dame de la Paix
- (1962-1972) Institut Familial Keranna
- (1972-19..) Institut Secondaire Keranna
- (1969-1973) Résidence rue Gingras
- (1971-19..) Résidence rue Saint-Jean
- (1980-1983) Résidence rue des Forges
- (1971-19..) Résidence Saint-Jean de Brébeuf
- (1983-1984) Résidence rue Lajoie
- (1972-1979) Résidence Saint-Sacrement
- (1978-19..) Résidence Jean XXIII
- (1976-1982) Résidence rue Lacerte
- (1977-19..) Maison Notre-Dame d'Espérance (Noviciat)
- (1981-1983) Résidence Place Lafontaine

Maison Provinciale

Le soir du 23 février 1903, Mère Marie de Sainte-Élisabeth, S. Marie Sainte-Zénaïde et leur nouvelle compagne, S. Marie-Léocadie de Saint-Joseph prennent définitivement possession de cette humble et paisible demeure que, dans sa bonté toute paternelle, leur offre Monseigneur Cloutier. La vieille maison seigneuriale qui avait contemplé depuis deux siècles le fleuve immense et majestueux, a besoin de grandes réparations et elle est pratiquement vide.

Leurs impressions devant un tel dénuement ont été consignées dans une émouvante relation de Mère Marie de Sainte-Élisabeth.

Nous sommes au coeur de l'hiver, très rude cette année. La maison qui nous reçoit est nue, vide: une couchette pour chacune, un poêle de cuisine, quelques pauvres ustensiles, une table, quelques chaises composent tout notre ménage. Il ne nous en faut pas davantage pour nous trouver heureuses. Et surtout, nous avons le bonheur de pouvoir suivre la vie de communauté, dont nous n'avons pas goûté la douceur depuis le 8 octobre 1902, Soeur Marie de Sainte-Zénaïde et moi. Le lever à cinq heures, la prière, la méditation, la sainte messe que nous allons entendre à l'église de l'Immaculée-Conception, le déjeuner, les emplois, etc... occupent toute la matinée et l'après-midi voit se dérouler tous nos autres exercices réguliers.⁷

Les premiers mois se passent en organisation. Peu fortunée, la communauté doit surtout faire preuve d'ingéniosité et d'habileté manuelle. Les Soeurs de la Providence, aussi dévouées que charitables, aident au nettoyage des 21 pièces de la maison: au rez-de-chaussée, parloirs, réfectoire, cuisine et repassage; au second étage, salle de communauté, chambres, infirmerie et la toute petite chapelle; le troisième étage comprend les dortoirs et un coin minuscule réservé au noviciat; sous les mansardes, sans doute le refuge des premières postulantes et novices. De leur côté, les Mères Ursulines invitent les trois exilées chez elles, les admettent dans leur clôture et leur prodiguent mille marques de bonté. Il n'y a guère de jours où les religieuses ne reçoivent des secours en argent ou en nature. Les bonnes familles trifluviennes leur font parvenir des denrées de toutes sortes sous le couvert de l'anonymat.

La date du 25 mars 1903 brille comme un nouveau rayon d'espérance dans le ciel parfois nébuleux des fondatrices. Ce jour-là paraît le «Décret d'autorisation» qui reconnaît canoniquement l'implantation des Filles de Jésus dans le diocèse. Voici la teneur de cet important document:

⁷ *Nos premiers pas au Canada*, p. 50.

François Xavier Cloutier, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Siège apostolique, Évêque des Trois-Rivières,

À tous ceux que les présentes concernent faisons savoir que:

- 1) *Les “Filles de Jésus”, religieuses de Bretagne, chassées de leur pays par un gouvernement persécuteur, ayant demandé à entrer dans notre diocèse, Nous avons acquiescé à leur demande et Nous avons, de l’agrément du Curé et des paroissiens des Trois-Rivières, mis à leur disposition pour cinq ans, l’ancienne demeure curiale avec le terrain qui l’avoisine.*
- 2) *Nous leur permettons de se constituer en communauté régulière et d’y vivre selon les règles et les constitutions qui les régissent, sous Notre dépendance et juridiction, comme le prescrivent les saints canons, comptant que leur maison sera le siège d’une province dont les ramifications franchiront les limites du diocèse pour s’étendre à tout le pays.*
- 3) *Nous leur donnons la liberté de recruter dans le diocèse et ailleurs les sujets qu’elles croiraient aptes à devenir des fidèles coopératrices de leurs oeuvres, et, à cette fin, Nous les autorisons à ouvrir un Noviciat, suivant leurs constitutions et les prescriptions canoniques.*
- 4) *Nous reconnaissons la Révérende Mère Marie de Sainte-Élisabeth comme la Provinciale de la nouvelle fondation et la Révérende Soeur Marie du Saint-Sépulcre, comme la Supérieure de la maison des Trois-Rivières qui est placée sous le vocable de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.*
- 5) *Nous appelons de tous nos voeux les bénédictions du ciel sur cette nouvelle fondation et Nous avons l’espoir que le Tout-Puissant rendra utile et fructueux le travail de ces intrépides ouvrières, qui, ne pouvant plus trouver dans leur pays où exercer leur zèle, viennent à Nous, dirigées par la Providence et remplies de dévouement, prêtes à se dépenser pour le bien des populations et le salut des âmes.*
- 6) *Nous souhaitons à ces généreuses filles de trouver ici une terre bien préparée et d’y faire croître pour la gloire de Dieu une abondante moisson d’oeuvres saintes et de fruits salutaires.*

Donné aux Trois-Rivières, sous Notre Seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de Notre Chancelier, le vingt-cinq mars dix neuf cent trois.

† F.X. CLOUTIER, Év. des Trois-Rivières.⁸

8 ATR. Copie du Décret d’autorisation.

Malgré la bienveillance dont elles sont l'objet et les libéralités auxquelles nous avons fait allusion plus haut, la pauvreté règne en maîtresse au vieux castel des seigneurs de Tonnancour, en l'occurrence Maison provinciale des Filles de Jésus, également appelée à l'époque "Maison régionale". Les soeurs ont connu le dénuement dans toute sa rigueur. "Les soeurs sont raide pauvres", affirme un brave ouvrier. Il faut qu'elles peinent et qu'elles travaillent sans relâche pour assurer le pain de chaque jour.

Lors de la bénédiction de la chapelle, le 4 octobre 1903, Mgr Cloutier les encourage: "Ce qui me donne tant de confiance, c'est que vous êtes pauvres; si vous étiez venues ici avec des richesses, il est fort probable que je ne vous eusse pas acceptées, et l'eussé-je fait, j'aurais douté de la réussite de votre oeuvre."

Les recettes augmenteront sensiblement avec l'apport éventuel des différentes communautés de Filles de Jésus. Plusieurs entrevues avec des ouvrières de la première heure nous ont valu de réunir de précieux témoignages: ils permettent d'affirmer qu'il a fallu aux soeurs une provision inépuisable de courage, de santé et de dévouement.

La chaleur humide empêche l'acclimatation chez plusieurs et a tôt fait d'abattre les meilleures résistances. Cependant, Mère Marie de Sainte-Élisabeth n'épargne rien pour adoucir les souffrances des soeurs frappées par la maladie. Les conditions climatiques alliées à un travail ardu et incessant finissent par altérer les santés à un point tel que les annales de la communauté notent, au mois d'octobre 1909, le décès d'un sixième membre. Rien d'étonnant si, après sa visite canonique de mars 1911, Mgr Cloutier inscrit au cahier de la communauté: "Il nous a suffi d'attirer l'attention sur le soin de dilater, en temps opportun, les coeurs et les âmes dans la joie du Seigneur, *Gaudete in Domino semper* (Phil. 4,4), et de favoriser la santé des Soeurs par une exacte pratique de l'hygiène".

Si les missionnaires sont loin d'être en pays de cocagne dans le domaine matériel, on est en droit d'affirmer qu'elles ont été choyées en ce qui concerne les secours religieux et le réconfort moral. Dès le début de la fondation, Mgr Cloutier leur donne un excellent aumônier dans la personne de M. l'abbé L.-A. Dusablon. Faveur inappréciable ! Le Pasteur du diocèse se montre bon et dévoué; il visite "ses filles", il célèbre la Messe dans leur modeste chapelle toutes les fois qu'une occasion particulière se présente; il les encourage, les conseille. Il fait plus. Dans une lettre pastorale, le 25 mars 1903, il annonce à ses diocésains l'admission dans son diocèse d'une nouvelle communauté. C'est une chaude et forte recommandation. L'importance de ce document de première main nous incite à le publier *in extenso* (Annexe II).



La Maison Turcotte, boul. St-Louis



*Mère Marie Sainte-Agathe
Supérieure provinciale
(1924-1932 et 1938-1948)*

Mgr Cloutier va plus loin. Il adresse à son clergé une circulaire où il recommande les Filles de Jésus à leur bienveillance, indiquant que les diplômes français ont équivalence au Canada et fixant leur traitement. Enfin, il permet aux "Soeurs françaises" de se recruter dans les paroisses des campagnes où doit se déployer leur zèle (Annexe III).

Les "petites Soeurs françaises" vont répondre aux attentes du Pasteur de Trois-Rivières parce qu'elles restent fidèles à l'esprit de la Congrégation et attachées à Kermaria de toutes les fibres de leur être. Mère Marie de Sainte-Blandine en témoigne: "Nos chères Filles font leur possible pour se conformer aux usages de la Maison-Mère et maintenir les traditions premières de l'Institut".⁹

Bientôt la Maison régionale doit élargir ses cadres. Après sa visite à Trois-Rivières à titre d'Assistante générale, Mère Marie de Sainte-Élisabeth note en date du 23 mai 1914:

Le Noviciat est fervent et prospère; le "Jardin de l'Enfance" nombreux, trop nombreux même si on tient compte des locaux insuffisants à leur consacrer. Dans la communauté il en est de même, les soeurs sont partout à l'étroit; alors cependant que de tous côtés, nos chères soeurs malades ou fatiguées arrivent plus fréquemment que jamais. La raison d'agrandir devient de plus en plus une nécessité urgente, au point d'être obligées de refuser soit des sujets pour le noviciat, soit des élèves pour le Jardin de l'Enfance. Et cependant, le premier est la veine qui alimente nos missions, et le second lui fournit les moyens d'existence. Aussi le voeu unanime est que l'on puisse mettre bientôt à exécution le projet de construction autorisé par le Conseil généralice.

Dès les premières années de leur arrivée au Canada, les soeurs avaient désiré la belle situation du Coteau Saint-Louis et la grande propriété Turcotte. Elles y avaient semé des médailles de saint Joseph confiant à leur Protecteur la garde de ce terrain. La maison avait été construite pour Me Arthur Turcotte, maire de Trois-Rivières de 1876 à 1877.¹⁰ Après avoir été, entre autres affectations, hôpital civique (on l'avait appelé communément "Maison des picoteux") et école primaire, le Château Turcotte devint la propriété de M. Joseph William Harris, riche courtier en immeubles, supérieur d'une fraternité du Tiers-Ordre franciscain et syndic

9 Visite de la Supérieure générale en 1907. Cahier de la communauté de Trois-Rivières, p. 43.

10 Il ne faudrait pas confondre Me Arthur Turcotte avec son père, Me Joseph-Édouard Turcotte, maire de Trois-Rivières de 1857 à 1863. Le premier résidait au Château St-Louis, alors appelé Mont-Sablon. À l'origine, le fief Saint-Louis avait été concédé aux Jésuites, d'où le nom "Coteau des Pères".

apostolique des Pères Franciscains.¹¹ Ce Monsieur Harris acheta, en 1911, pour les Franciscains de Trois-Rivières, les 195 000 pieds carrés de terrain pour 8 500\$ comptant.¹² Sur le désaveu de l'Autorité majeure de l'Ordre, la propriété fut cédée à la Corporation Épiscopale, le 17 juillet 1911.

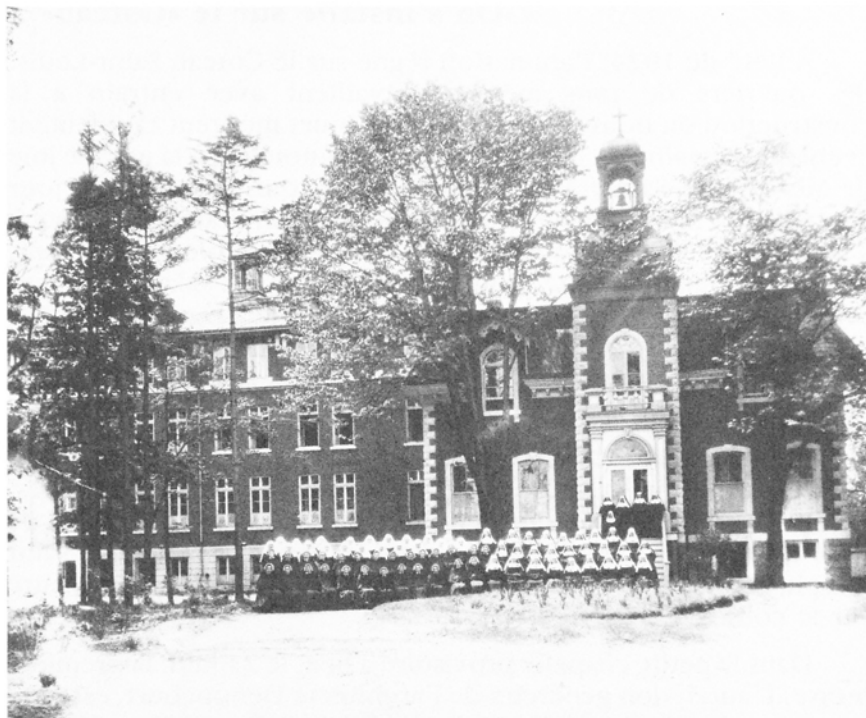
Par un acte dûment approuvé et passé devant Me Alcide Lebrun, notaire, le 21 novembre 1922, l'Institut s'en porte acquéreur en considération de la somme de 15 000\$. Les signataires sont: S. Marie Vincente Le Quer (Marie de Sainte-Bathilde), Supérieure régionale, S. Marie Rose Dauvergne (Marie Saint-Georges), Supérieure locale, S. Marie Jeanne Ganche (Marie Sainte-Zénaïde), Secrétaire.¹³

La propriété, entourée de sapins et d'érables, baigne dans la plus pure atmosphère d'une belle campagne. Au pied de la colline, l'antique cité trifluvienne; à l'est, le cloître du Précieux-Sang et le cimetière de la ville; derrière la maison, un jardin dont les allées seront bientôt tracées et la terre ensemencée. Ce lieu enchanteur promet de devenir un magnifique séjour assez près de la ville pour jouir de ses avantages et assez loin pour goûter le silence, la solitude et la paix. En attendant la future résidence, Saint-Joseph est perché dans une humble niche rustique: il règne déjà sur les bâtisses.

11 P.-E. Trudel, o.f.m., *Monseigneur Ange-Marie Hiral, o.f.m.*, Montréal: Éditions franciscaines, 1961, p. 68.

12 *Ibid.*, p. 69.

13 Ces renseignements nous ont été fournis par Villeneuve & Damphousse, notaires, Trois-Rivières.



Maison Provinciale (1924)



Maison Provinciale actuelle

On s'installe sur le «Coteau»...

À l'été de 1924, l'animation règne sur le Coteau Saint-Louis: des ouvriers de tous métiers travaillent avec entrain à la construction du nouveau noviciat. Les murs montent rapidement et chaque semaine on constate un progrès notable, à la grande joie de Mère Marie Sainte-Agathe, Provinciale, qui vient chaque jour surveiller la main-d'oeuvre. La vieille maison, restaurée presque à neuf, abrite déjà quelques soeurs. Celles-ci nettoient, installent, cousent, peignent même, diminuant d'autant les salaires à payer toujours trop onéreux pour leur bourse vide. Des caisses, des planches, des boîtes leur servent de tables, de chaises, d'armoires. C'est la vie de Nazareth ! Il faut bien que la ruche se peuple et beaucoup y viendront de toutes parts.

Au dehors, sous la surveillance de Joachim LeTonquèze, le bon et fidèle serviteur¹⁴, professes et novices cultivent les parterres, piochent, bêchent, ensemencent le jardin. À Dieu d'arroser et de faire fructifier ! Comme là-bas dans les landes bretonnes, saint Joseph, protecteur et pourvoyeur des Filles de Jésus, règne en maître sur la colline.

Dans la petite chapelle provisoire a lieu, le 21 juin, la première messe. L'autel, don généreux de l'architecte Denoncourt, est paré de pauvreté et de simplicité. M. l'abbé Émile Gélinas célèbre le Saint Sacrifice auquel assistent les soeurs, venues très nombreuses. Mère Assistante Marie de Sainte-Élisabeth, Mère Marie Sainte-Agathe, S. Marie Alfred du Sacré-Coeur, maîtresse des novices, S. Marie Saint-Louis de Gonzague, Supérieure de l'école Sainte-Cécile et S. Marie Saint-Alfred sont aux places d'honneur. Quels moments de bonheur et de reconnaissance !

Sous l'habile direction du bon M. Rousseau, contracteur, l'extérieur de la maison neuve est vite terminé. À côté, la vieille maison n'est pas encore aménagée mais on se tasse, et il y a bon pain, bon air, bon gîte. Avec S. Marie Sainte-Zénaïde en tête, chacune apporte sa quote-part de besogne si bien que, le 24 août, peut s'effectuer le transfert définitif de la Maison régionale et du noviciat au boulevard Saint-Louis. Plus de petits bonnets, plus de voiles blancs, plus de cérémonies de Prise d'habit et de Profession à la rue Notre-Dame ! Quand les abeilles essaient, elles emportent tout avec elles...

Les novices occupent les locaux qui leur sont destinés, les soeurs professes en font autant, et bientôt c'est la vie régulière, silencieuse et recueillie qui se poursuit dans la fidélité et la simplicité du quotidien. On sait cependant, à l'occasion, faire place à la fête

14 Il est venu de France avec les premières Filles de Jésus.

qui “stimule l’espérance et donne une force nouvelle pour reprendre avec plus d’amour la vie quotidienne.”¹⁵ Nous nous bornerons à souligner ici les dates et les événements qui ont marqué les temps forts de la vie du petit Kermaria depuis sa fondation jusqu’à ce jour.

Le 19 mars 1927 marque un de ces moments où l’action de grâce et l’espérance se donnent joyeusement la main. On célèbre en effet ce jour-là les “noces d’argent” de l’arrivée des premières Filles de Jésus au Canada. Grandiose célébration eucharistique présidée par Mgr Cloutier, le si paternel et dévoué Pasteur qui avait ouvert aux exilées de France et son cœur et son diocèse. M. l’abbé Dusablou participe à bon droit, lui aussi, à l’allégresse de ce jour, tout heureux de voir se développer un établissement dont il a connu et partagé les humbles et laborieux débuts. La vénérée fondatrice des missions canadiennes est présente à cette fête du souvenir. On imagine sans peine son émotion en revivant par la pensée les temps héroïques de la Congrégation en terre d’Amérique. De son côté, Mgr Cloutier manifeste sa vive satisfaction d’avoir admis les Filles de Jésus dans son diocèse et de les voir maintenant habiter, sur le Coteau Saint-Louis, “une maison grande et bien située...”

Cinq ans ont passé depuis l’installation sur le “Coteau”. Le flot toujours croissant des postulantes et des novices fait songer à un nouvel agrandissement. En 1929, une deuxième construction s’élève au nord-est du Château Turcotte, maintenant encadré d’un côté par l’aile du noviciat, de l’autre, par celle du professat.

La maison a vraiment belle allure, mais la chapelle — aujourd’hui salle Marie-Immaculée — est devenue trop exigüe. Un projet se forme dans le cœur et l’esprit des Supérieures: celui d’offrir à la gloire de Dieu un temple magnifique pour l’année du centenaire de l’Institut. Le 2 octobre 1933, on porte sur le chantier la statue de Saint-Joseph qui en est déclaré le protecteur. Il fera honneur à son mandat... Les travaux peuvent commencer. On évacue les infirmeries et on installe les malades à la salle du Sacré-Coeur. Toujours sous la direction de M. Rousseau, les ouvriers coulent le béton dans les fondations creusées selon les plans de l’architecte Gascon. Malgré la neige et la bise glaciale qui s’installent au pays dès octobre cette année-là, les travaux continuent par périodes intermittentes et presque par miracle.¹⁶

15 Jean Vanier, *La communauté lieu du pardon et de la fête*, Éd. Bellarmin, Montréal, 1979, p. 262.

16 “Il y a six pieds d’épaisseur de pierres gelées. La tempête s’annonce; les formes vont encore se remplir de glace... Mais une fervente invocation à saint Joseph suffit pour qu’un moment après, les ouvriers puissent charger tranquillement leurs brouettes. ‘On ne sait pas comment ça se fait, mais nous trouvons de la belle pierre autant que nous voulons!’” ATR. *Éphémérides*, p. 125.

C'est en 1864, trente ans après la Profession des premières Filles de Jésus à Bignan, que fut commencée la chapelle de Kermaria dédiée à saint Joseph. Et c'est en 1933, trente années après la Profession des premières filles de Mère Sainte-Angèle au Canada, que se construit le temple gothique — réplique aussi fidèle que possible de la chapelle du grand Kermaria — dédié aussi à saint Joseph. Il restera un superbe souvenir du centenaire de la Congrégation pour les soeurs du Nouveau Monde.

Bientôt les voûtes gothiques se dessineront sous les nervures d'acier et la chapelle sera dégagée de ses échafaudages. Enfin, la grande statue de Saint-Joseph, l'autel et le crucifix de marbre arrivent, juste à temps.

25 novembre 1934... C'est le grand jour ! Le Kermaria de Trois-Rivières est en liesse, en union d'âmes avec les Filles de Jésus de France qui célèbrent le même anniversaire. Que les desseins de Dieu sont admirables ! En cette journée, la nouvelle chapelle est inaugurée. Les Filles de Jésus en terre canadienne se font toutes reconnaissantes, toutes priantes, pour offrir à Dieu par Jésus, Marie et saint Joseph le merci digne de tous les bienfaits dont la Congrégation a été comblée pendant un siècle.

Le lendemain, un soleil radieux baigne de sa douce lumière automnale chacune des joies de ce jour. Plus de 400 personnes se pressent dans la chapelle. Mgr Alfred-Odilon Comtois, entouré de chanoines, de prêtres et d'enfants de chœur, célèbre la Messe pontificale qui se déroule dans toute sa majestueuse beauté sous les voûtes de ce temple magnifique. "Je veux que mon peuple prie sur la beauté", disait le Pape Pie X. Au petit Kermaria, ce vœu devient aujourd'hui réalité.

Celui que les Filles de Jésus considéraient depuis trente-deux ans comme un Père très aimé, comme un bienfaiteur insigne, n'est pas présent pour présider ces très belles cérémonies. Mgr Cloutier avait été rappelé à Dieu quelques semaines plus tôt, le 18 septembre. Mais son souvenir est à jamais gravé dans la mémoire des Filles de Jésus.

En 1960, le vieux "Château Turcotte" cède sa place à un autre pavillon plus spacieux qui complète la Maison provinciale. À partir de 1968, la grande communauté de Kermaria s'organise en communautés plus réduites.

Le 25 novembre 1968, la communauté Sainte-Angèle est officiellement constituée. Trente-six soeurs aînées la composent. Elles occupent les locaux du noviciat, celui-ci ayant émigré à l'Institut familial Val-Marie, qui a fermé ses portes en juin 1967. En plus de s'adonner à divers travaux compatibles avec leur âge et leur état

de santé, les soeurs aînées et malades reçoivent, elles aussi, chaque année, leur "envoi en mission". Leur obédience consiste à offrir prières, travail et souffrances pour les différentes communautés de la Province Sainte-Élisabeth et pour les soeurs missionnaires.

En 1970, S. Hélène Gervais, Supérieure provinciale, et ses plus proches collaboratrices constituent une communauté de vie et de travail dite d'abord "communauté du Conseil". Le groupe prend le nom de "communauté Sainte-Élisabeth" à partir de septembre 1978.

Le 1er août 1976, on inaugure une infirmerie des plus modernes qui étend ses ailes à l'arrière de la bâtisse principale. Suite à un sondage au niveau provincial, on juge à propos d'affecter les locaux de l'ancienne infirmerie à un nouveau groupe communautaire. La communauté Saint-Charles est donc constituée le 22 septembre 1976. Treize soeurs en font partie.

Toujours dans l'optique de favoriser la qualité de vie fraternelle et apostolique de Kermaria, vingt soeurs de la grande communauté locale Saint-Joseph se regroupent pour former une nouvelle cellule en septembre 1984 sous le patronage de saint Thomas d'Aquin. Loin de constituer des ruptures ou des brisures, ces essaimage successifs sont en réalité des efforts sérieux d'adaptation, de loyales mises en oeuvre pour une communion aussi profonde que possible entre toutes les soeurs de la Maison provinciale. Tout en conservant une autonomie de bon aloi, les groupes se retrouvent quotidiennement à la chapelle pour célébrer la liturgie des Heures et celle de l'Eucharistie. Les responsables ont donc voulu repenser Kermaria en fonction du mieux-être spirituel et matériel de celles qui y résident, certes, mais aussi de toutes celles qui y reviennent comme au berceau de leur vie religieuse.

Oui, c'est au "petit Kermaria" que bat le coeur de la Province Sainte-Élisabeth. C'est là que se déroulent en 1978, les festivités marquant le 75^e anniversaire de cette Province, premier rameau du chêne breton à fleurir sur le sol canadien. Nous ne saurions mieux clore ces pages consacrées à l'histoire de la Maison provinciale qu'en prolongeant ici l'écho de ces fêtes dont l'apothéose eut lieu au printemps 1978.

5 mai... Quatre cent cinquante Filles de Jésus envahissent la chapelle. La chorale fait d'abord éclater sous la voûte gothique les accents de la merveilleuse cantate que nous reproduisons ci-après. Puis, c'est la célébration eucharistique présidée par Monsieur l'aumônier Paul-Henri Carignan, et ponctuée d'une homélie aussi riche de substance que de saveur. Après un dîner champêtre où l'on se retrouve par groupes de profession, les participantes se

répartissent en ateliers pour réfléchir entre autres sur la fondation et l'évolution de la communauté trifluviennne, sur le charisme de l'Institut et sur la vie des fondateurs. Après une émouvante cérémonie au cimetière, on se rend processionnellement au "Vieux Jardin" pour le dévoilement d'une plaque commémorative portant l'inscription: "Hommage à nos vaillantes pionnières de 1903".

Les fêtes se poursuivent le lendemain, dimanche, à la basilique Notre-Dame-du-Cap où une messe solennelle d'action de grâces est présidée par Mgr Laurent Noël, assisté de quatre-vingt-onze concélébrants. Quelque quatre mille parents et amis viennent s'associer à la joie des Filles de Jésus.

Oui, ce fut à la vérité "une fin de semaine de gloire", comme le disait le docteur Conrad Godin, un des premiers élèves du Jardin de l'Enfance. Gloire ici-bas, mais gloire aussi là-haut pour nos vaillantes devancières dont "l'espérance était pleine d'immortalité" (Sag. 3,4).

Il y a lieu ici de rendre hommage aux vaillants aumôniers de la Maison provinciale qui, depuis 1903, ont joué un rôle prépondérant dans la formation spirituelle des soeurs. Tous, selon leur charisme particulier, ont contribué à former plusieurs générations de Filles de Jésus et à les guider autant par l'exemple que par la parole. Nous tenons à souligner la part qu'ils ont prise — le plus souvent dans l'ombre — au développement de l'Institut. Leur dévouement inlassable, l'action profonde qu'ils ont exercée, nous portent à une prière reconnaissante à leur endroit.

Les Filles de Jésus gardent fidèle mémoire de ces prêtres que le Seigneur a destinés à être pour elles des guides et des pasteurs:

MM. les abbés L.-A. Dusablon	1903-1909
A. Lelaidier	1909-1912
T. Giroux	1912-1919
Ch.-P. Normand	1919-1921
D. Guillemette	1921-1922
Ch.-P. Normand	1922-1924
Georges Caron	1924-1930
Alide Boucher	1930-1946
A. de Grandmont	1946-1949
Ch.-H. Lapointe	1949-1954
Jules Gélinas	1954-1960
Rosaire Gélinas	1960-1966
P.-H. Carignan	1966-

CANTATE DU 75^e

FOI

Soixante quinze ans ont passé
Depuis que deux Soeurs de la France,
Que dirigeait la Providence,
Sur notre sol ont débarqué !

Dans une nuit totale, obscure,
Elles ont donné leur mesure.
Seule la FOI les conduisait,
Mais à leur place, Dieu VOYAIT !

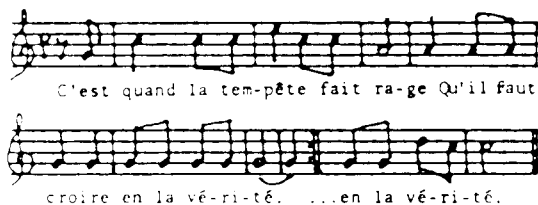
Dans leur pays, c'était la peine
Et les écoles se fermaient.
La persécution était reine,
Les religieuses, elle chassait.

C'était la nuit, la nuit totale, obscure.
Seule la FOI brillait ardente et pure.
Et sans savoir où Dieu guidait leurs pas,
Deux Filles de Jésus quittaient Kermaria.

Ô sainte FOI, ô lumière des sages !
Par des cheminements qui sont obscurité,
Tu fais jaillir la charité !

Dans la clarté, c'est ton message
Qui apparaît dans toute sa beauté !
C'est quand la tempête fait rage,
Qu'il faut croire en la vérité.

(reprise des deux derniers vers par la foule)



C'est quand la tem-pête fait ra-ge Qu'il faut
croire en la vé-ri-té. ... en la vé-ri-té.

Paroles: S. Gertrude Duchesnay, f.j.
Musique: S. Sébastienne Germain, f.j.

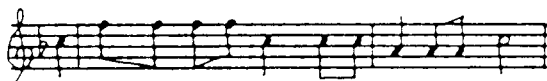
ESPÉRANCE

Une étoile a brillé ! C'est la fin de l'épreuve.

La petite Espérance en sa toilette neuve,
Fraîche après l'ouragan qui a tout ravagé,
Conduit ses deux enfants à Monseigneur Cloutier.
Le Prélat les reçoit par tout son diocèse
Et d'une belle histoire écrit la genèse,
Il veut qu'un Noviciat accueille les enfants
Qui viendraient de partout des bords du St-Laurent,
Les Filles de Jésus déploierent leurs ailes
Et dans tout le pays ont exercé leur zèle.
Comme les astres d'or qui brillent dans le ciel,
Comme les mille fleurs au parfum d'hydromel
Des jardins d'ici-bas dont la beauté rayonne,
Surgit avec éclat, formant belle couronne,
Un ensemble parfait d'OEUVRES dont la splendeur
Venait manifester les desseins du Seigneur.
La petite espérance en sa toilette neuve,
Sortait plus belle encor de la nuit de l'épreuve
Et venait proclamer la Sagesse de Dieu
Qui peut tirer du mal, des trésors précieux.

Ô vertu de douceur ! Ô divine ESPÉRANCE !
Toi qui fondes sur Dieu la plus ferme assurance !
Ô clair jaillissement d'éternelle bonté,
Tu répands dans les coeurs, paix et sérénité !

(reprise des deux derniers vers par la foule)



O clair jaillissement d'éter-nelle bon-té,



Tu répands dans les coeurs Paix et séréni-té!

Soliste: S. Suzanne Hubert, f.j.

CHARITÉ

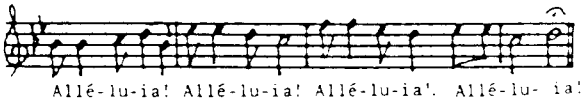
Ô Filles de Jésus, ô vous Soeurs Canadiennes,
Vous êtes aujourd'hui, nombreuses par centaines !
Dans les sillons ouverts, avez jeté le grain
Que Dieu dans son amour, a fait croître soudain.

Entrez dans la moisson fournie et rutilante,
Cueillez pour le Seigneur, les épis les plus lourds.
Formez-en une gerbe aux teintes éclatantes
Où brille dans la FOI, un renouveau d'AMOUR.

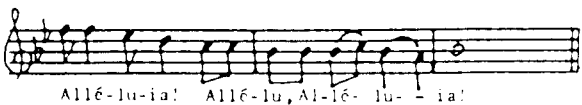
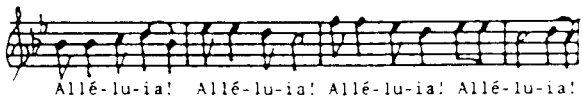
Que vos communautés éclatent de la sève
Qui circule en vos coeurs et transforme vos jours.
Que la FOI et l'ESPOIR constamment les soulèvent
Pour trouver pleinement leur vrai poids dans l'AMOUR.

Un Institut c'est dans l'Église,
Un PHARE où brille dans la nuit,
La charité qui fraternise
Avec les besoins d'aujourd'hui.

Ensemble, célébrons la FÊTE JUBILAIRE
Par des accents de FOI, d'ESPÉRANCE et d'AMOUR.
Ensemble, acclamons Dieu, le Seigneur, notre Père,
Qui veille tendrement sur chacun de nos jours.



Tous exultons de joie en sa présence !
Exultons de reconnaissance !
Gloire à ton Nom, Dieu de Félicité !
Dieu trois fois Saint, ô Dieu de Majesté !
À toi, l'Amour, l'Honneur et la Fidélité !



Cantate interprétée par la chorale des Filles de Jésus
À l'orgue: S. Rita Lacombe, f.j.

Noviciat

La Maison provinciale, le Noviciat et le Jardin de l'Enfance constituent un triptyque dont le tissu historique est composé de fils étroitement entrelacés jusqu'en 1924. C'est uniquement pour des raisons de clarté que nous en traitons successivement en demandant au lecteur de bien vouloir établir les liens vitaux qui existent entre ces trois entités.

On est en droit d'affirmer que le noviciat trifluvien prend racine dans une lettre que Mgr Cloutier écrivait à Mère Marie de Sainte-Blandine en date du 22 novembre 1902:

«Mon dessein serait que la Maison-Mère de la future fondation fût dans notre ville avec le noviciat: j'en fais même une condition de la fondation. Trois-Rivières, du reste, est au centre de cette belle province de Québec, toujours, grâce à Dieu, si française et si religieuse. Nous sommes ici à mi-chemin entre les villes plus importantes de Montréal et de Québec. C'est ici surtout que les vocations religieuses sont le plus nombreuses et peuvent se développer avec plus de facilité...»

Dès les premiers jours de décembre, le digne prélat recevait la réponse suivante:

Kermaria, le 3 décembre 1902

À Sa Grandeur
Monseigneur l'Évêque
Trois-Rivières, Canada.

Monseigneur,

Par un télégramme, daté de ce jour, Votre Grandeur a su que nous acceptions, en principe, le projet d'un Noviciat à établir au chef-lieu de votre diocèse. Mais, ce qu'un télégramme n'a pu exprimer, c'est la reconnaissance dont mon coeur est pénétré, c'est le bonheur que nous éprouvons de savoir que notre Congrégation persécutée ici, pourra, près de Vous et par Vous, contribuer, sur le sol béni de la Nouvelle-France, du Canada, à la gloire du divin Maître.

Oui, Monseigneur, nous vous remercions, et de tout coeur, de l'autorisation que vous nous accordez si libéralement, de nous établir chez vous. Des Trois-Rivières, mes chères Filles, devenues vos enfants, iront partout où la divine Providence les enverra. Leur soumission, leur dévouement vous dédommageront de tous les sacrifices que votre charité se sera imposée pour elles. En attendant, nous prions beaucoup pour que le bon Dieu vous comble de ses meilleures grâces; pour qu'Il vous éclaire et vous inspire toujours.

Notre chère Soeur Marie de Sainte-Élisabeth pourra traiter verbalement certains détails avec Votre Grandeur. Avec vous,

elle pourra régler la question du Noviciat à établir, de la Maison Provinciale qui pourrait être, en quelque sorte, une seule et même chose. La Mère Provinciale y résiderait toujours, quand ses fonctions ne l'appelleraient pas ailleurs. Son autorité, subordonnée à celle de la Supérieure Générale, aurait néanmoins des limites très étendues. C'est ainsi, du reste, que les choses se passent dans toutes les Congrégations un peu répandues dans les contrées lointaines.

La chère soeur qui serait chargée du gouvernement au Canada se ferait un bonheur de s'inspirer de vos conseils. Les Filles de Jésus, dans le Nouveau-Monde, surtout celles qui se dévoueraient dans votre diocèse, si français par le coeur et si chrétien, seraient aussi vos filles; et, plus tard, lorsque du noviciat dont vous seriez le fondateur sortiraient de nouvelles religieuses, vous auriez l'honneur et le mérite d'avoir donné des épouses à Notre-Seigneur. À ce bon Maître donc de bénir nos pieux projets, pour sa plus grande gloire et le bien des âmes !

Daignez, Monseigneur, bénir celle qui vous trace ces lignes. Daignez aussi agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Grandeur,
La très humble fille et
servante,
Sr Marie de Sainte Blandine
Supre Génle.

(P.S.) Je serai très heureuse de connaître, un peu en détail, les grandes lignes du plan de Monseigneur concernant l'oeuvre en question.¹⁷

Au lendemain de cette lettre, soit le 4 décembre 1902, un câblogramme partait de Kermaria annonçant: «Onze Soeurs sur l'Océan; Noviciat Trois-Rivières accepté; réglez fondations». Quelle joie pour la bonne Mère Marie de Sainte-Élisabeth ! Après ce premier contingent, d'autres suivent jusqu'à ce que, au premier jour d'octobre 1903, quelque quatre-vingts Soeurs françaises aient traversé l'immense océan et essaimé dans l'est et l'ouest du pays ainsi qu'à Trois-Rivières. De ce nombre, plusieurs novices viennent terminer leur noviciat en terre canadienne.

Une lettre qu'adresse l'abbé Dusablon à Mère Marie de Sainte-Blandine, le 30 avril 1903, est déjà révélatrice de la solide formation puisée au Noviciat des Filles de Jésus de Trois-Rivières. L'aumônier se dit édifié de l'excellente formation religieuse, du bon esprit

17 ATR. Copie de la lettre de Mère Marie de Sainte-Blandine à Mgr Cloutier, 3 déc. 1902. Dossier "Correspondance avec l'évêché".

qui anime les soeurs, de la bonne humeur qui règne chez elles, de leur docilité et de leur dévouement.

La première profession à l'étranger des novices françaises est fixée au 31 juillet 1903. La cérémonie est tout intime dans la petite chapelle: seule la communauté y assiste ainsi que deux soeurs tourières du monastère des Ursulines et deux soeurs de la Providence. Mgr Cloutier, bien que fatigué par sa tournée pastorale, tient à présider la cérémonie. Les différentes parties du cérémonial sont observées fidèlement. Rien n'y manque, pas même le drap mortuaire pour la prostration des nouvelles professes: Soeurs Marie Saint-Camille, Marie Saint-Louis de Gonzague, Marie Saint-Luc, Marie du Carmel et Marie Thérèse de Jésus. Elles sont plus heureuses dans la pauvreté que des reines sur leurs trônes. Aux cinq héroïnes, il faut ajouter S. Marie Saint-Géran et S. Marie Sainte-Jeanne qui prononcent, en ce même jour, leurs vœux perpétuels.

Le 20 avril 1904, Mère Marie de Sainte-Élisabeth revient de France amenant avec elle sa petite nièce âgée de neuf ans, orpheline de père et de mère. Trois novices les accompagnent: S. Sainte-Élisabeth Marie, S. Marie de Saint-Pierre, nièce de l'aumônier de Kermaria et S. Marie du Sacré-Coeur, nièce de la Maîtresse des novices de Kermaria. Le 2 mai suivant, quinze autres novices, qui ont fait la traversée sous la houlette d'une aînée, S. Marie de l'Ange Gardien, se joignent aux premières novices sous la direction de S. Marie de Sainte-Bathilde.

La cérémonie du 31 juillet 1906 revêt un caractère bien spécial: le Canada entre, avec S. Marguerite-Marie,¹⁸ dans la famille des Filles de Jésus. «Le bon Dieu est infiniment miséricordieux de faire vivre au milieu des glaces du Canada notre chère Congrégation à l'heure où tout semble s'effondrer en France», écrit Mère Marie de Sainte-Blandine.¹⁹ Dix ans plus tard, il y aura dix novices et treize postulantes canadiennes.

L'ancienne maison seigneuriale, mise si généreusement à la disposition des Filles de Jésus, ne devait pas longtemps suffire aux élèves, chaque jour plus nombreux, du Jardin de l'Enfance, ouvert peu après l'installation des soeurs. Le noviciat naissant réclame lui aussi sa part de lumière et d'espace. La salle du noviciat est si petite que les novices doivent s'asseoir dans l'escalier, faute de chaises. Une construction s'impose. D'abord modeste dans ses proportions, elle se trouve bientôt insuffisante. Il faut exhausser, y ajouter notablement, car «le petit chêne grandit, une sève neuve et vivifiante

18 Marie Élisabeth Béranger de la Rivière Bourgeois, Cap-Breton.

19 *Écho de Chez-Nous*, juillet 1906, 165.

monte, ramures et feuilles d'un vert tendre sont pleines d'espérance». ²⁰

La vie au noviciat se module au rythme des jours et des années. Cette vie paisible et bourdonnante tout à la fois réserve des imprévus, des changements. En ce vendredi, 18 septembre 1914, grande nouvelle ! Il s'agit d'un aménagement. Les novices vont habiter la maison Beaudry au coin des rues Saint-Jean et Des Ursulines. Vingt-cinq ans auparavant, ce même immeuble abritait encore huit religieuses venues de Saint-Hyacinthe pour fonder le Monastère du Précieux-Sang. Les appartements ainsi libérés permettent aux soeurs professes d'être moins à l'étroit et procurent le moyen d'aménager une cinquième classe si nécessaire, vu le grand nombre des élèves du Jardin.

Au début de mars 1919, une lettre d'Ottawa émanant du Ministère des Postes transmet la réponse favorable à une requête: l'ex-Bureau de Poste de Trois-Rivières devient la propriété des Filles de Jésus. Dès lors commence l'intéressant spectacle du transport sur billes de cet immeuble qui quitte la Place d'Armes — comme on désignera désormais cet emplacement — pour s'acheminer doucement vers le Jardin où les fondations sont déjà creusées. Les soeurs pourront jouir d'une vue étendue sur le fleuve et le village de Sainte-Angèle à l'horizon. Bientôt dix-sept nouvelles postulantes viennent accroître les rangs et recevoir de S. Marie du Sauveur ²¹ leur formation religieuse.

La maison s'élève peu à peu. À la fin de juin, les novices s'installent dans leur nouvelle demeure dont M. l'abbé Lamothe bénit les diverses pièces. Sur le linteau des portes, elles inscrivent des noms qui rappellent Kermaria: Marie-Immaculée, Saint-Louis de Gonzague, Sainte-Élisabeth, etc. Les ouvriers terminent l'intérieur du passage qui relie l'ancien manoir à l'ex-Bureau de Poste. On est plus au large, certes, mais la chapelle est loin d'être assez spacieuse pour contenir le nombre sans cesse grandissant d'élèves, d'aspirantes et de soeurs professes.

Dès son arrivée comme Supérieure provinciale en 1924, Mère Marie Sainte-Agathe tient l'oeil ouvert sur la propriété Turcotte pour y faire construire un noviciat. Des prières ferventes sont adressées au bon saint Joseph et les médailles semées en terre autour du terrain convoité font sauter les barrières.

20 Soeur Anne-Marie Volantin, *Quitte ton pays... et va*, document de Congrégation polycopié, T. 1, p. 41.

21 Cette chère Mère quittera le Canada pour la France après avoir exercé la fonction de Maîtresse des novices de 1909 à 1920. Elle fut remplacée par Mère Marie Sainte-Agathe.

Avec l'achat de la dite propriété s'ouvre une ère nouvelle pour les Filles de Jésus de Trois-Rivières. En 1924, l'aile gauche de la Maison provinciale qui abritera le noviciat sort de terre. Dans la solitude et la paix de ce site merveilleux vont se succéder des générations de postulantes et de novices venues des provinces maritimes et de l'Alberta comme du Québec. En ses murs, les jeunes aspirantes seront formées à l'enseigne du charisme des Filles de Jésus, c'est-à-dire simplicité, dévouement, zèle pour la gloire de Dieu et pour la sanctification des âmes.²² Mgr Cloutier avait dit au jour anniversaire du 25 novembre 1904, "Votre caractère distinctif est encore l'esprit de vos premières Mères: charité, simplicité et ferveur. Si je vous ai ouvert les portes de mon diocèse où vous faites et ferez tant de bien, c'est grâce à cet esprit de simplicité et de ferveur que j'ai cru remarquer dans les deux premières Filles de Jésus qui se sont présentées à moi."²³

Le premier juillet 1968 marque un nouveau tournant pour les locaux de l'ancien noviciat. Après des transformations notables, il devient la résidence des soeurs aînées qui constituent la communauté Sainte-Angèle dont nous avons déjà fait mention. Le noviciat proprement dit se reconstitue à l'intérieur des murs de Val-Marie et les quelques recrues s'y regroupent avec une accompagnatrice. Puis, c'est dans la résidence autrefois réservée aux aumôniers du Monastère du Précieux-Sang que s'ouvre la communauté du noviciat, le 11 février 1977. La demeure portera désormais le vocable de "Notre-Dame d'Espérance". Nous en reparlerons d'ailleurs plus loin.

Jardin de l'Enfance

Dès l'origine des négociations entamées avec Mère Marie de Sainte-Élisabeth, Monseigneur Cloutier l'avait entretenue d'un projet d'école à Trois-Rivières même, d'un "Jardin de l'Enfance" pour les petits garçons âgés de six à douze ans. "Sa Grandeur nous présente cette oeuvre comme très utile à la ville en même temps que très avantageuse à la Communauté,"²⁴

22 Voici les noms de celles qui ont assumé le rôle de Maîtresses des novices jusqu'en 1968: S. Marie de Ste-Bathilde (1903-1911); S. Marie du Sauveur (1911-1920); S. Marie Ste-Agathe (1920-1923); S. Marie Alfred du S.-C. (1923-1926); S. Marie de St-Vincent (1926-1944); S. Marie Luce du S.-C. (1944-1955); S. Richard Marie (1955-1962); S. Marie Ange Thérèse (1962-1968).

23 ATR. *Éphémérides de la Maison Provinciale.*

24 *Nos premiers pas au Canada*, p. 52.

Le 24 février 1903, en prenant possession de leur couvent, les Filles de Jésus fondent à Trois-Rivières ce Jardin de l'Enfance. Les débuts modestes sont l'occasion de nombreux sacrifices. Une première difficulté vient de l'hésitation des parents à confier leurs enfants à des étrangères.²⁵ Les gens sont généreux mais soupçonneux envers l'étranger, même si celui-ci vient de la "douce" France. Il faudra que la Congrégation donne des preuves de sa compétence, dès les débuts vécus dans la pauvreté et le labeur intense.

En cette année 1903, une vingtaine de garçonnets forment le premier groupe. Peu à peu, on fait confiance aux «petites Soeurs françaises»²⁶ et les jeunes Trifluviens sont fiers de fréquenter la nouvelle Institution.

Les Filles de Jésus veulent s'inspirer auprès des bonnes Mères Ursulines de Trois-Rivières des méthodes d'enseignement et des procédés usités dans la province de Québec. S. Marie St-Mélec, S. Saint-Expédit et S. Marie Euthalie du Sacré-Coeur s'initient au programme d'études de l'École Normale, à Québec, où elles reçoivent une cordiale hospitalité au Vieux Monastère.²⁷ C'est toute une reconstruction psychologique qui s'effectue en elles devant les nouvelles exigences qui se dressent inévitablement et auxquelles elles font face avec courage et compétence.

Pour leurs enfants, les familles attendent des soeurs une formation profondément chrétienne, ni étriquée, ni «à visière», mais une formation de la conscience, une éducation de la volonté et du caractère. «Que ces bonnes soeurs avaient des méthodes pédagogiques qui leur étaient propres et qui ont influencé dans le bon sens plusieurs générations d'élèves et les ont admirablement préparées pour le séminaire, véritable pépinière de prêtres et de professionnels ! (...) À leur contact, j'ai puisé tout enfant une notion directe de la vie.»²⁸

Le cours élémentaire se donne au Jardin ainsi que les cours d'anglais et de culture physique. Pour ce dernier cours, on conduit les élèves au Manège Militaire jusqu'en 1934. Les jeunes bénéficient également de leçons de piano, et S. Marie Thérèse de Jésus leur enseigne à manier l'archet de 1914 à 1934.

25 Adresse de Mgr Cloutier, 25e anniversaire des Filles de Jésus au diocèse de Trois-Rivières, 19 mars 1927. ATR.

26 Nom qui tient de l'emprise sur les coeurs canadiens par tout ce qu'il y avait en eux de charité chrétienne et de vénération pour la France des aïeux.

27 AUQ. Journal de la communauté.

28 Onésime Héroux, «Trois-Rivières, 1910», *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, 9 septembre 1950.

Une particularité de la formation enfantine au Jardin, c'est l'éducation nationale et régionale. Écoutons un ancien élève faire la synthèse de cette éducation :

Ce n'est pas le 'Grand Condé' ni le 'Roi Soleil', pas même Napoléon dont les exploits nous mettaient le cœur en feu, mais Dollard, Madeleine de Verchères, Montcalm, Lévis. Ah ! les belles soirées passées en rond autour de la Mère surveillante ! Les ravissantes histoires de Mère Domnin pour nous endormir ; nous rêvions aux Martyrs Canadiens, à Lavolette, aux coureurs-de-bois, aux explorateurs de l'Ouest et du Sud. Notre Canada, comme elles nous le révélaient aimable à nos imaginations émerveillées ! Plusieurs d'entre elles le connaissaient assez bien pour avoir servi le bon Dieu dans les provinces maritimes, puis dans l'Ouest. Nous avions parfois la cruelle ingéniosité de jeter nos Mères dans ce dilemme effrayant : « Mère, la Bretagne, est-ce aussi beau qu'ici ? ». Réponse évasive de plusieurs où, malgré notre âge, nous le sentions bien, perçait une souffrance profonde. « Bien, voyez-vous, mon petit, on aime toujours mieux sa patrie ». Réponse éblouissante, sublime de simplicité héroïque d'une autre : « Si je préfère la Bretagne au Canada ? Je les aime autant tous deux. » Sondez, si vous pouvez, la profondeur d'anéantissement de soi-même que cela suppose. Nos Mères, nous vous aimons ! 29

La première classe est dirigée par S. Marie Sainte-Ermélinde que Mère Marie de Sainte-Élisabeth avait fait venir de Pontivy où elle dirigeait une École maternelle.³⁰ S. Marie Thérèse de Jésus prend en main les destinées de l'Institution en 1914 et pendant vingt ans, elle exerce une action éducative extraordinaire. Sous sa ferme direction, la discipline est parfaite. Les petits du Jardin ont réellement bonne grâce lorsque, revêtus de leur uniforme bleu marin — veste et casquette galonnées — ils défilent en bon ordre sous la direction de leurs maîtresses de classe. « Mère Thérèse » forme son petit monde à la droiture, à la piété. Aussi, est-elle révérencée par ceux qui reçoivent le bienfait de cette éducation forte qu'elle sait leur inculquer et qui en fera une élite parmi la population trifluvienne.

Les années passent. Le Jardin a bonne renommée. Bientôt, les élèves se pressent dans les locaux insuffisants. Après l'incendie de

29 R.P. Léo-Paul Bourassa, s.j., « Le Jardin de l'Enfance en 1910, souvenir offert à nos bonnes Mères, à mes confrères ». ATR.

30 Elle fut la première directrice jusqu'en 1910; S. Marie Sainte-Césarie lui succéda.

la ville, en 1908,³¹ une annexe comprenant la chapelle, la salle à manger des élèves, quelques classes, une salle de réception est ajoutée à l'ancienne habitation. L'aile nouvelle fait équerre avec la vieille maison historique en torchis blanc. Tout y est simple mais propre et bien ordonné.

Lors de sa visite au Jardin, en décembre 1926, vingt-quatre ans après sa fondation, Mère Marie de Sainte-Élisabeth est tout heureuse de voir de ses yeux la moisson déjà mûre, elle qui avait semé dans les larmes. Le Jardin, devenu «maison locale», occupe toutes les dépendances laissées libres par les professes et les novices. Elle note: «Il est consolant de voir que pas un appartement ne reste inoccupé: les 330 enfants remplissent tout (...) C'est une ruche bien animée où les maîtresses ne calculent ni leur temps, ni leurs peines pour instruire les enfants dans les sciences chrétiennes et religieuses comme dans les sciences profanes».³²

Deux ans plus tard, Mère Marie Sainte-Agathe, Supérieure provinciale, se réjouit à la vue des 370 garçonnetts qui peuplent le Jardin. Les neuf classes sont pleines. Heureusement qu'un agrandissement considérable a été effectué et que la maison a été aménagée en fonction d'un pensionnat. Cette oeuvre de formation par excellence est de plus en plus appréciée et l'écho du dévouement des soeurs et les résultats obtenus lui est un encouragement.

Aux difficultés qui ont marqué la fondation depuis ses débuts s'ajoute la douloureuse épreuve du deuil qui, par deux fois, étend son ombre sur le Jardin. Le 10 mars 1935, S. Marie Louise de Jésus, Supérieure, y rend le dernier soupir. Deux ans après, le 18 octobre, S. Marie Thérèse de Jésus va à son tour recevoir sa récompense. Assistée d'un ancien élève, l'abbé Jules Gélinas qui passe la dernière nuit à son chevet, elle s'éteint à l'âge de 54 ans.

Soeur Marie Thérèse d'Avila recueille sa succession; elle sera l'âme de l'Institution jusqu'en 1955. Après deux ans à Notre-Dame du Lac, elle retourne à Quimper, en sa Bretagne natale. Mais avant son départ, les Anciens fêtent avec éclat le Jubilé d'Or de leur humble «Alma Mater».

31 Le 22 juin, à midi, un incendie éclate au coeur même de la cité, et les flammes se communiquent comme une traînée de poudre aux édifices voisins. Conflagration générale ! Au milieu d'un brasier ardent, le Jardin reste debout, préservé par miracle, tandis que le quartier le plus peuplé et le plus actif de Trois-Rivières n'offre plus qu'un amas de cendres. À deux pas, l'église paroissiale brûle de fond en comble.

32 ATR. Éphémérides de la communauté de Trois-Rivières.

- Les sillons du passé partout laissent leurs traces,
Voici donc l'heure d'or au jardin moissonné.
Qu'il est doux d'évoquer ces temps de la semence,
Où l'oeuvre s'ébauchait dans l'amère souffrance !
Le jardin s'embauma des fleurs d'humilité,
Des gerbes de l'amour et de la pauvreté,
Que de grands noms groupés dans un faisceau de gloire ! ³³

Au mois de septembre 1940, un quatrième chapitre s'ouvre dans l'histoire des agrandissements apportés au Jardin. Mgr Alfred-Odilon Comtois bénit la nouvelle annexe construite durant l'été et qui donne sur la rue Saint-Pierre.³⁴ Désormais, un vaste parloir pourra réunir parents et élèves aux jours de visite et deux belles salles de récréation seront à la disposition des pensionnaires au nombre minime de soixante-huit. C'est la guerre en Europe et l'argent se fait rare au Canada comme ailleurs.

Toujours habité par la communauté, l'antique manoir, deux fois et demie séculaire, menace ruine et s'avère dangereux les jours de grandes tempêtes. À cause des agrandissements successifs, la cour est devenue trop étroite pour les quatre cent vingt garçonnets qui y prennent leurs ébats, et au mois de septembre 1967, tous les enfants sont relogés dans les locaux de Val-Marie, au Cap-de-la-Madeleine.

Vieux Jardin

Le berceau des Filles de Jésus prend alors le nom de Vieux Jardin et devient résidence pour les soeurs réparties en deux communautés: celle des professeurs et celle des étudiantes.

En 1972, la partie séparant le Vieux Jardin du Manoir de Tonnancour est démolie. Aux deux groupes communautaires initiaux sajoignent alors un troisième, et un quatrième groupe en 1977.³⁵ Le 12 août 1976, le Manoir est acquis par la ville et rénové par le Ministère des Affaires culturelles pour devenir un centre d'art et d'exposition.

Le Vieux Jardin reçoit d'heureuses transformations et, rajeuni, offre désormais des services nouveaux. Une des communautés s'installe dans d'autres locaux de la maison pour faire place à une première «Famille d'Accueil» (neuf dames âgées), laquelle s'ouvre au début d'octobre 1980.

33 Paul Godin, M.D., «Jubilé d'Or». ATR.

34 Sur l'ancien site de la maison de Pierre Boucher, premier gouverneur de Trois-Rivières, au temps de la colonie (1652-1667).

35 En 1985, le Vieux Jardin est ramené à trois groupes.



*Manoir de Tonnancour
Premier couvent des Filles de Jésus à Trois-Rivières*



Jardin de l'Enfance (1926)



Jardin de l'Enfance (1939)



Pensionnat Val-Marie (1967)

«Revivre les années du passé dans cette maison si pleine de souvenirs, fait du bien au coeur et invite à l'action de grâces pour les bienfaits de Dieu.»³⁶

Évêché

Le service de l'évêché de Trois-Rivières est la deuxième oeuvre du genre assumée par les Filles de Jésus en Amérique. Déjà, le 27 novembre 1902, trois soeurs étaient préposées à l'évêché de Chatham (N.-B.). L'acceptation de ces deux postes constituait un éclatant témoignage du sens de «l'évangélique opportunité» qui a toujours caractérisé les responsables de l'Institut. De plus, l'accueil tout paternel que Mgr F.-X. Cloutier accordait aux Filles de Jésus en sa ville épiscopale appelait de soi les nombreuses marques de gratitude et de vénération dont elles l'ont entouré jusqu'à sa mort. Il était normal que le service de l'évêché soit «aux premières loges» de ces témoignages de reconnaissance.

Mère Marie de Sainte-Élisabeth a-t-elle devancé le désir du digne prélat d'avoir des soeurs pour les soins ménagers de l'évêché ? Monseigneur en fit-il la demande expresse ? Quoi qu'il en soit, dès mai 1903, trois des quinze nouvelles arrivantes sont désignées: Soeurs Marie St-Bénigne, Marie du St-Rédempteur et Marie St-Cyr. Une quatrième, Soeur St-Mériadec, les attendait depuis quelques semaines à la Maison régionale. Après trois jours de repos, soit le 14 mai, les quatre Marthes se dirigent vers la résidence épiscopale. L'annaliste raconte:

Sur le perron, M. l'aumônier Dusablon nous attendait. Il nous présenta à Mgr Cloutier qui, en nous bénissant, nous promit que lui et ses prêtres nous rendraient l'exil le moins dur possible. De là, notre guide nous amène à la cuisine et présente Sr St-Cyr à la bonne vieille fille qu'elle doit remplacer. Sr Marie du St-Rédempteur fut confiée à une autre vieille fille, afin de l'initier au soin du réfectoire des prêtres.³⁷

Durant deux ans, les soeurs de l'évêché sont rattachées à la Maison régionale. Elle font journellement la navette, mais les mois d'hiver leur réservent de nombreuses mésaventures. Souvent, pendant la nuit, se forment des congères durcies par le froid et qu'elles doivent gravir le lendemain matin, au petit jour. Parfois, elle y roulent ! Les pauvres ! elles ne sont pas habituées à une telle température !

36 ATR. Mère Marie Sainte-Agathe dans 'Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières' par S. Marie Saint-Alphonse, f.j., 1961.

37 ATR. Cahier communautaire, Évêché.

À l'évêché, la seule pièce disponible mise à leur disposition est appelée communément la «chambre du milieu». En effet, elle est contiguë à celles qu'habitent les deux assistantes. Il faudra attendre deux ans pour que la chambre d'Anna Besse soit laissée aux soeurs qui la transformeront en dortoir, alors que la bonne demoiselle convolera en justes noces... Sa compagne, Julie Proulx, quittera les lieux cinq ans plus tard, et sera hospitalisée à l'âge de 84 ans.

Les humbles Marthes sont aimées et appréciées à l'évêché, s'acquittant de leurs nombreuses tâches avec une attention consciencieuse, à la cuisine, à la lingerie et au ménage. Le personnel de la maison, tout aussi bien que les Mères Visiteuses, ne tarissent pas de commentaires élogieux à leur adresse. Pour sa part, Mgr Cloutier leur reconnaît un dévouement «de première classe».

Pendant plusieurs années, l'évêque, très malade, est l'objet des soins dévoués de S. Mériadec, Supérieure. S. Marie Ste-Alore qui lui succède, en 1929, prodigue également des attentions délicates au vénéré malade. Elle est témoin des vertus pratiquées par Monseigneur, de sa grandeur et de sa noblesse d'âme jusque dans la mort survenue le 18 septembre 1934.

Après quarante-cinq ans d'un service assidu et d'un zèle à toute épreuve, les Filles de Jésus quittent l'évêché le 15 août 1948. Elles y sont remplacées par les Soeurs de Sainte-Jeanne d'Arc.

Les responsables de cette oeuvre pourraient s'appliquer à elles-mêmes — *mutatis mutandis* — ce mot de l'épouse d'un éminent sociologue français, Mme Ollé-Laprune, qui ne refusait en rien ses tâches domestiques: "Je collabore au problème social qui préoccupe mon mari en préparant le calorique de sa pensée." C'est ainsi qu'à travers leurs besognes, aussi indispensables que modestes, les soeurs ont humblement collaboré au travail apostolique des prêtres de l'évêché.

École Sainte-Cécile

L'école Sainte-Cécile est héritière de tout un passé mémorable. La paroisse, créée en 1912, desservait une large population ouvrière que la précarité d'emploi rendait mobile. La formation religieuse et morale des enfants s'en ressentait. Aussi n'était-ce pas sans besoin que le zélé curé, l'abbé Alcide Lemire, réclamait avec insistance des religieuses résidentes pour son école. Construite en 1916, l'école paroissiale abritera, jusqu'en 1926, tous les élèves garçons et filles de la paroisse. À la suite des démarches de M. le curé Lemire, la Commission scolaire en confie la direction aux Filles de Jésus.

Au premier lundi de septembre 1919, la bonne Mère Marie de Sainte-Élisabeth conduit elle-même six de ses soeurs à leur nouveau poste: Soeurs Marie Alfred du S.-C., Marie Zénobie, Marie Saint-Ambroise, Marie Saint-William, Marie de Gethsémani et Marie Catherine de Saint-Joseph. De 1919 à 1926, l'école comprend huit classes. Mais l'accroissement de la population nécessite la construction d'un vaste établissement destiné aux garçons. En l'année 1926-1927, les Frères de l'Instruction Chrétienne viennent prêter leur concours à la tâche de l'éducation et de l'instruction de cette jeunesse; ils occupent quatre classes aménagées dans la salle de récréation. Septembre 1927 voit les portes de l'école Saint-Paul s'ouvrir devant ces éducateurs et leurs élèves.

La voie du progrès est ouverte: le nombre des élèves augmente chaque année si bien qu'en 1935, le problème d'exiguïté se pose: les élèves et les titulaires, installées dans les classes du sous-sol, souffrent de l'humidité des locaux, du manque d'air et de lumière. Les familles adressent une requête à la Commission scolaire la priant de bien vouloir améliorer cet état de choses. En janvier 1938, une nouvelle annexe meublée à la moderne accueille la gent écolière qui est heureuse d'y déménager. L'inspecteur des écoles, M. Omer-Jules Désaulniers, note au registre des visiteurs, le 4 mars 1938: "Les élèves sont maintenant installés dans les classes de l'aile neuve et l'école Sainte-Cécile devient une des mieux organisées, au point de vue matériel, de toute la ville de Trois-Rivières." Treize classes fonctionnent de la première à la neuvième année inclusivement.

En 1943, la Commission scolaire ouvre une classe de dixième année commerciale et deux ans plus tard, une onzième année. La graduation de douzième Commerciale est tout un événement et juin 1949 couronne les trois premières finissantes: Estelle Allaire, Louise Lacroix et Florentine Tourigny.

Vers 1948, les murs lézardés sèment l'inquiétude au sein des responsables de l'éducation. Le Département de l'Instruction Publique juge prudent d'évacuer la plus ancienne partie de l'édifice. Les soeurs cèdent leur demeure pour accommoder une partie des élèves: chapelle, salle de communauté, deux dortoirs. Pour les autres, c'est l'exode vers différentes écoles de la ville. Après la démolition, la nouvelle résidence des soeurs surgit peu de temps avant la nouvelle aile qui contiendra douze classes et l'auditorium.

L'année suivante, l'ancienne école Sainte-Ursule ayant fermé ses portes, l'école Sainte-Cécile accueille un surplus d'une centaine de fillettes, ce qui porte le nombre des élèves à 500. Ce nombre s'accroît jusqu'à 600 en 1962 et diminue sensiblement lors de la centralisation du Secondaire qui entraîne le départ des grandes élèves en 1965.

Sous la mouvance de l'Esprit, une transformation progressive s'est effectuée au sein de la paroisse. La semence jetée dans l'ombre a produit des dons de science et de vertu. Grâce à Dieu, le labeur des soeurs et de leurs collaboratrices laïques ne tarde pas à être récompensé; les progrès vont toujours en s'accroissant. L'école Sainte-Cécile continue à faire ses preuves tout en mettant sur pied des programmes novateurs qui améliorent la qualité de l'enseignement: Méthode dynamique, Méthode Ward, cours de diction. Les organisations sociales et les mouvements d'Action catholique sont florissants. La Caisse Populaire et la Brigade scolaire enseignent aux jeunes le sens de l'économie et du service gratuit; la Croisade Eucharistique, le Service Missionnaire des jeunes, le Mouvement de la Jeunesse Étudiante Catholique deviennent de véritables écoles de formation apostolique, «inculquant le don de soi dans la charité du Christ et invitant à une réalisation plus totale de la devise de l'école Sainte-Cécile: 'Servir dans la joie'.»³⁸

Une telle formation est inévitablement porteuse de fruits. À son Jubilé d'Or, la paroisse Sainte-Cécile peut se réjouir des nombreuses vocations qui ont fleuri: 54 religieuses dont 29 Filles de Jésus, 32 religieux et 18 prêtres.

En juin 1970, la communauté des Filles de Jésus se retire, faute de personnel. Il convient de signaler ici un fait bien particulier à cette institution. En 1950, on met sur pied une Amicale qui est encore pleine de vitalité aujourd'hui, soit quinze ans après le départ des soeurs. Plus de cent Amicalistes, fidèles au rendez-vous annuel d'octobre, profitent de l'occasion pour souligner un événement marquant dans la vie de l'une ou l'autre de leurs éducatrices. On peut voir là un signe non équivoque de l'attachement des anciennes à leur Alma Mater et aux cent quarante-sept soeurs qui ont oeuvré dans la paroisse en portant au coeur le souci d'y faire grandir le Royaume.

École Sainte-Marie³⁹

Quand les Filles de Jésus arrivent à l'école Sainte-Marie en 1924, cet établissement a déjà sa petite histoire que nous esquisserons brièvement. De 1890 à 1900, les Frères des Écoles Chrétiennes y dispensent l'enseignement dans une maison à un étage, mesurant 28' x 37', sise au coin des rues Niverville, Sainte-Marie et Sainte-

38 «Jubilé d'Or de la Paroisse Sainte-Cécile» (1962).

39 Les écoles Sainte-Marie et Marie-Immaculée relèvent de la Commission scolaire. Les soeurs n'y ont jamais formé communauté: leur pied-à-terre était la Maison provinciale.

Louise. M. Richard Dupont, propriétaire, la vend aux commissaires pour la somme de 1 800\$. En 1900, la bâtisse est nettement insuffisante pour accueillir les 200 élèves de ce quartier populaire. L'école Notre-Dame cède donc la place à une construction plus adéquate qui prendra le nom d'école Sainte-Marie en 1913 pour éviter tout imbroglio avec la nouvelle école Notre-Dame des Pins.

Dans l'espace de trente-quatre ans, l'établissement change quatre fois de direction. Le dévoué Frère Rémus, f.é.c., est remplacé en 1919 par M. Lecoarnec, d'origine bretonne, qui laissera son poste au bout d'un an. Les Frères reprendront les rênes pour une autre année scolaire, mais quitteront définitivement en 1921 pour être remplacés par des laïques jusqu'en 1924.

C'est alors que les commissaires, désirant sans doute plus de stabilité pour leur école, concluent une entente avec les Filles de Jésus qui acceptent d'y affecter deux soeurs. Six directrices se sont remplacées à la barre du gouvernail de 1924 à 1964. Nous ne pouvons résister au désir de nommer celle qui, pendant vingt-deux ans, s'est donnée sans compter auprès de ses chers garçons de Sainte-Marie. Le nom de Mère Saint-Jouvin fera sans doute surgir une gerbe de beaux souvenirs dans l'esprit et le coeur des nombreuses générations de garçonnetts qu'elle a éduqués, aimés et même choyés.

Les débuts ont cependant été très pénibles pour les deux pionnières, Soeurs Sainte-Rolande Marie et Marie Alphée de Jésus à qui les gamins de Sainte-Marie en ont fait voir de toutes les couleurs... Mais la patience, le dévouement et la compétence des éducatrices, laïques aussi bien que religieuses, finissent pas avoir raison de ces garnements qui se transforment peu à peu en garçons disciplinés, polis et travailleurs. Les soeurs aînées gardent sûrement mémoire de la belle tenue des servants de messe à Kermaria, formés, soit par le Jardin de l'Enfance, soit par l'école Sainte-Marie. Notons aussi que les élèves de cette institution se classaient parmi les bons premiers lors de leur entrée au Séminaire Saint-Joseph.

Un des événements marquants de l'histoire de cet établissement est sans doute le remplacement de la construction de 1900 qui croulait sous le poids des ans. Le quotidien «Le Nouvelliste», en date du 30 avril 1952, relate ce qui suit: «La vieille école Sainte-Marie, à deux étages, avec un clocheton, et dont l'architecture n'avait rien qui pût faire pâmer d'aise les architectes du bon roi Louis XIV, a été démolie en juin dernier pour faire place à la nouvelle école que Son Excellence Mgr Georges-Léon Pelletier bénira aujourd'hui en présence de l'honorable Maurice-L. Duplessis, premier ministre(...)» À cette occasion, Monseigneur «a souhaité que les religieuses continuent à former des générations de jeunes

qui sachent assumer les hautes fonctions qui les attendent». ⁴⁰ Ce vœu n'est pas resté lettre morte. En effet, longue serait la liste des Anciens de Sainte-Marie qui font honneur à leurs premières éducatrices en assumant avec droiture et compétence la tâche qui leur incombe au sein de la société religieuse ou civile.

École Marie-Immaculée

Septembre 1915. Soixante-six garçonnets et fillettes de la nouvelle paroisse de Notre-Dame des Sept Allégreses (1911) se dirigent vers le Château Turcotte où s'ouvrent les deux classes des demoiselles Régina et Angéline Perreault. Une troisième institutrice, Mlle Berthe Duval, se joint à elles l'année suivante et bientôt, une première Fille de Jésus arrive en la personne de S. Émérence Marie.

Lorsque les Filles de Jésus deviennent propriétaires du domaine Turcotte, la direction de cette petite école leur est dévolue à la demande de Mgr François Boulay, curé de la Cathédrale, et Sr Marie Abel de Saint-Joseph en devient la première directrice. Avec le transfert de la Maison régionale au boulevard Saint-Louis, les locaux scolaires disparaissent du Château Turcotte. Les soeurs s'installent dans la nouvelle école no 10, à six rues de Kermaria, le 5 février 1924. Il était temps: la gent écolière augmente considérablement d'année en année.

Au registre des événements qui se succèdent sur le boulevard Saint-Louis, l'année 1926 est une date importante. La paroisse du Très-Saint Sacrement est érigée canoniquement avec l'abbé Donat Baril comme curé. À la première école s'est greffée une annexe pour accueillir les 410 fillettes de la paroisse, tandis que l'École des Frères nouvellement ouverte abrite les garçons.

Au rythme des années, des Inspecteurs d'école sont là pour constater la marche ascendante de l'École du boulevard. Les directrices, à tour de rôle, réussissent à imprimer un essor tel que les autorités scolaires ainsi que les parents sont unanimes à affirmer qu'on fait merveille et que les institutrices, laïques comme religieuses, font preuve d'un dévouement admirable. Pendant quarante ans, les résidents du boulevard ont vu les Filles de Jésus faire quotidiennement la navette entre Kermaria et leur lieu de travail.

«L'École du boulevard» est devenue «École Marie-Immaculée» depuis 1946. Toujours, maîtresses et élèves marchent dans les sillons tracés par les devancières.

⁴⁰ *Le Nouvelliste*, quotidien de la Mauricie, 30 avril 1952.

En 1957, S. Saint-Auguste Marie, Supérieure provinciale, expose à Mgr Pelletier son désir de confier la direction de l'école Marie-Immaculée aux religieuses Ursulines. Celles-ci ne peuvent accepter. En 1961, elle revient à la charge mais cette fois, auprès des Soeurs de l'Assomption qui perdaient alors la direction de l'école Saint-Dominique Savio désormais affectée aux bureaux de la Commission scolaire. Celles-ci doivent refuser à leur tour.

C'est bien en 1964 que les Filles de Jésus se retirent de l'école pour accepter, de préférence, la direction de la nouvelle école secondaire de filles, l'école Saint-François-Xavier. Dès septembre, huit soeurs font partie du personnel de cette institution⁴¹, tout en résidant à Kermaria.

École Sainte-Marguerite de Cortone

La Mission de Sainte-Marguerite était composée de familles pauvres pour la plupart. M. l'abbé Louis-Joseph Chamberland, nommé par l'autorité diocésaine pour desservir cette portion déshéritée de Trois-Rivières, y vient avec son coeur d'apôtre et de pasteur. Il édifie en peu de temps une église, un presbytère et une école où trois institutrices laïques dispensent l'enseignement aux petits garçons et petites filles. Mais il veut davantage. La Commission scolaire de Trois-Rivières accueille favorablement la demande de M. le curé Chamberland de confier la direction de l'école paroissiale aux Filles de Jésus pour imprégner plus profondément l'enseignement, et toute la vie paroissiale, d'un esprit religieux.

Mère Marie Sainte-Agathe, Supérieure provinciale, répond sans tarder à l'attente du curé et des commissaires en envoyant de ses religieuses dès septembre 1929. Le groupe initial compte trois enseignantes et une cuisinière: Soeurs Marie Sainte-Hilaria, Marie Sainte-Séverine, Marie Dominique de Jésus, Marie Sainte-Laure.

Le travail ne manque pas. En plus de leur mission d'éducatrices à l'école, elles sont au service de la paroisse, heureuses de prendre part à la vie de cette jeune communauté chrétienne qui promet de se développer remarquablement. Elles continuent à exprimer ainsi le charisme de l'Institut qui préconise l'enracinement dans le milieu pour en épouser les besoins, les attentes, les appels. À cette époque, la paroisse Sainte-Marguerite regroupe près de 200 familles d'ouvriers et l'unique école compte une soixantaine d'élèves. Mais déjà, l'année suivante, elle est agrandie et restaurée. S. Marie Saint-Bieuzy remplace S. Sainte-Hilaria à la direction et S. Marie Angèle de Jésus s'ajoute à la première équipe: elle restera

41 ATR. Lettre de la Secrétaire provinciale à la Commission Scolaire Catholique de Trois-Rivières, le 29 avril 1964.

vingt-cinq ans à Sainte-Marguerite, à la grande satisfaction de tous. Elle a profondément marqué les générations de jeunes qu'elle a formés ainsi que toute la population.

Dans le cadre de leur mission religieuse auprès des jeunes et pour les former à l'école de la foi, les soeurs mettent sur pied les mouvements de jeunes propres à cette époque et procèdent à l'Intronisation du Sacré-Coeur dans l'école.

En 1943, une autre communauté religieuse est invitée à faire partie de la paroisse: les Frères de l'Instruction Chrétienne, dont l'oeuvre primordiale est l'enseignement qu'ils partageront à Sainte-Marguerite avec les Filles de Jésus. La population estudiantine augmentant, une nouvelle annexe est ajoutée en 1950 permettant à plus de 500 élèves d'y recevoir instruction et éducation.

En 1954, les Filles de Jésus célèbrent avec les paroissiens le vingt-cinquième anniversaire de leur implantation à Sainte-Marguerite. À l'occasion de ce jubilé, leur résidence rue Brébeuf est agrandie pour accueillir quatre autres consœurs, portant à neuf le nombre des résidentes. Leur action se situera dans le domaine de l'éducation, soit à l'école Sainte-Marguerite, soit à l'école Chamberland, soit dans certaines autres écoles de Trois-Rivières et du Cap.

Depuis 1929, de huit à onze Filles de Jésus ont eu annuellement pignon sur rue à 1486 de la rue Brébeuf. En 1980, l'Université du Québec à Trois-Rivières (U.Q.T.R.) se porte acquéreur de leur maison et cinq soeurs transportent leurs pénates au deuxième étage du presbytère pour y former communauté.

Au soir du cinquantenaire, de nombreux témoignages font réaliser les retombées bénéfiques de la présence et de l'action des Filles de Jésus à Sainte-Marguerite. M. le Chanoine L.-J. Chamberland, entre autres, souligne «leur dévouement inlassable aux oeuvres de la paroisse». Pour les anciens élèves, elles ont été des «soeurs polyvalentes», de «vraies éducatrices», des «éducatrices dépareillées»* qui les aimaient profondément.⁴²

Hôpital Sanatorium Cooke

Le 15 août 1930, dix-sept Filles de Jésus envoyées par Mère Marie Sainte-Agathe, Supérieure provinciale, prennent la garde de l'Hôpital Sanatorium Cooke dans les limites du contrat établi par la Corporation dont les membres, tous laïques, sont responsables

⁴² Feuillet paroissial, 6 mai 1979.

* Se reporter au lexique.

devant le Gouvernement. Aux Filles de Jésus incombe la régie interne de l'hôpital dont elles conserveront la direction jusqu'en 1960.

Dès l'ouverture de l'Institution, la vie sanatoriale est intense, et les 130 lits disponibles sont vite occupés. Avec un premier agrandissement en 1940, puis un second en 1950, le nombre de lits passera de 130 à 350.

L'organisation est bonne pour l'époque, tant au plan matériel que médical. Les soeurs réussissent à créer une atmosphère familiale, tandis que les médecins, en prodiguant leurs soins avec sollicitude et compétence, font naître chez les patients un climat de confiance.

Le docteur Bernard Villeneuve, directeur des services professionnels en 1980, parle avec une pointe d'humour teintée de respect des pratiques médicales à l'époque:

Dans les années 30, le traitement de la tuberculose consistait surtout à faire respirer l'air pur aux malades et à surveiller leur alimentation. On appelait ça une cure hygiéno-diététique. En plein hiver, on ouvrait toutes grandes les fenêtres ou on sortait les lits sur le balcon...⁴³

Les "pratiques médicales" auxquelles fait allusion le docteur Villeneuve expliquent le choix du site de l'hôpital. La ville de Trois-Rivières n'ayant pas encore connu l'expansion des dernières années, l'édifice est situé dans un endroit retiré où les malades peuvent trouver calme et repos, jouir de l'air frais, du parfum des grands pins et de la lumière qui inonde le coteau longeant la rue Sainte-Marguerite.

Comme toute institution vivante, le sanatorium Cooke connaît une évolution constante, tant dans le domaine des soins médicaux que dans celui des soins infirmiers.

Avec l'apparition des médicaments spécifiques à la tuberculose en 1948, la cure "hygiéno-diététique" tombe graduellement — et heureusement ! — en discrédit. Les premiers rapports annuels accusent des décès relativement nombreux, mais à partir des années '50, on constate que la "peste blanche" est en nette régression. En 1980, une quinzaine de lits seulement sont réservés au traitement de la tuberculose. Au cours de l'année 1960, le sanatorium Cooke troque son nom pour celui de Centre hospitalier Cooke, institution multidisciplinaire spécialisée en réadaptation et en soins prolongés. Et c'est avec une fierté bien légitime que le directeur des services professionnels peut déclarer à l'occasion du cinquan-

43 *Le Nouvelliste*, 9 mai 1980, "Centre hospitalier Cooke. Cinquante ans de vie active dans la région", p. 5a.

tenaire de l'institution: "(...) oeuvrant dans les domaines de la physiothérapie, de l'ergothérapie, de l'orthophonie et autres, Cooke se place à la fine pointe de la recherche dans les centres hospitaliers".⁴⁴

Les soins infirmiers connaissent eux aussi une marche ascendante. Dans le but d'améliorer la qualité des soins et d'assurer le recrutement d'une main-d'oeuvre qualifiée, S. Marie-Thérèse Buist met sur pied une école de gardes-malades auxiliaires. "S'oublier pour soulager", telle est la devise de cette école qui formera 380 gardes-malades auxiliaires entre les années 1954 et 1972. Procurer aux bénéficiaires des soins de qualité optimale: tel a été le souci constant du personnel infirmier depuis 1930 jusqu'à nos jours.

Si l'on attache une importance primordiale au mieux-être physique du patient, on a garde de minimiser les autres aspects de la personne humaine. Cooke peut être considéré comme un minivillage où les activités religieuses, intellectuelles et sociales apportent un réconfortant contrepois à l'épreuve de la réclusion et de l'inactivité. Disons un mot de ces différentes sphères d'activités qui en ont aidé plus d'un à reprendre goût à la vie.

Le parrainage du premier évêque de Trois-Rivières, Mgr Cooke (1852-1870), indique bien le caractère religieux de l'Institution. On se souviendra sans doute de ces solennelles processions de la Fête-Dieu avec ses tapis superbes en bran de scie colorié, ses banderolles, ses défilés autour de la maison ou à travers l'odorante pinède. Tous les talents sont mis à contribution pour l'érection des repositoires à la Vierge de même que pour la confection des trônes à l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception.

Aussi nombreuses que variées sont les activités intellectuelles, récréatives et sociales qui ont été pour plusieurs un souffle de vie, une bouée de sauvetage, un effort désespéré pour s'accrocher à la vie. Séances hebdomadaires de cinéma suivies d'un ciné-forum, bibliothèque, semaine du livre, cours de tout acabit sous la direction de professeurs chevronnés, cercle musical animé par Mme Anaïs Rousseau, spectacles variés donnés par des troupes de l'extérieur, des artistes locaux, voire par les malades eux-mêmes qui aimaient s'exercer à l'art théâtral: tels sont les principaux moyens mis en oeuvre pour contrer le cafard de façon aussi utile qu'agréable. Que de belles amitiés, que d'idylles amoureuses se sont nouées entre ces malades liés par une affinité née de la même souffrance !

Les Filles de Jésus ont voulu assurer une qualité de présence humanitaire et apostolique dans ce milieu dont nous avons esquissé

⁴⁴ *Ibid.*

à larges traits certaines facettes. Passons ici la plume à M. Gilles Lebel, directeur général, qui écrit à l'occasion du 75^e anniversaire de l'arrivée des Filles de Jésus en terre canadienne:

Le respect et la reconnaissance devant une oeuvre aussi remarquable ne se commandent pas, mais s'imposent d'eux-mêmes. Car, il ne faut pas l'oublier, plusieurs de ces femmes au coeur généreux ont donné leur vie, leur santé, leur savoir-faire, afin que Cooke soit la fierté des citoyens, et surtout le lieu de guérison et la joie de vivre de nombreux malades...⁴⁵

C'est un long poème d'affectueuse reconnaissance qu'il faudrait dédier à ces vaillantes ouvrières dont plusieurs ont consacré une ou plusieurs décennies de leur existence à leurs chers malades "afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance". S. Gilberte Larochelle a brisé tous les records en termes d'années de service: elle est arrivée à Cooke dans sa prime jeunesse religieuse, et seul l'âge implacable de la retraite a pu l'en faire sortir en 1982. C'est aussi avec un immense regret qu'on a vu partir, en juin 1984, S. Lise Croteau, dernière de cordée de cette lignée de Filles de Jésus qui ont su adapter leur mode de présence et leur style d'apostolat aux fluctuations et aux besoins de cette oeuvre dont elles étaient partie prenante.

Les Filles de Jésus ont quitté Cooke, mais on a voulu perpétuer le souvenir de celle dont la foi audacieuse est à l'origine de cette fondation. En effet, en mai 1980, on dévoilait la plaque commémorative du "Pavillon Soeur Agathe". Ce geste avait aussi pour but de rendre hommage à Soeur Diane Paquin — autrefois Soeur Agathe — pour ses vingt-huit années de dévouement à l'oeuvre dont elle fut une des très méritantes pionnières. On a enfin voulu immortaliser la mémoire de cette longue cohorte de Filles de Jésus qui ont apporté leur contribution, si modeste soit-elle, pour que jaillisse à Cooke la vie dans toutes ses dimensions: celle du corps et celle de l'âme, celle du temps et celle de l'éternité.

École Saint-François d'Assise

La paroisse Saint-François d'Assise a été fondée le 12 octobre 1927 par l'abbé A. Auger que la mort enleva subitement à ses chers paroissiens après deux années de ministère. Elle comptait près de 400 familles. Dès 1928, ce prêtre avait prévu la présence de religieuses dans sa paroisse, mais il appartenait à son successeur, M. l'abbé Ovila Landry, de voir à la réalisation de son profond désir.

En effet, le 15 septembre 1930, onze classes s'ouvraient avec quatre Filles de Jésus et sept institutrices laïques. Les soeurs doivent

⁴⁵ *La Cookerie*, Bulletin de l'Hôpital Cooke, Vol. 2, no 4, 20 avril 1978.

faire la navette entre la Maison provinciale et leur école jusqu'au 4 octobre, fête du Pauvre d'Assise, où elles prennent possession d'un "Petit Nazareth", vieille bâtisse inconfortable, située à côté de l'école. Les fondatrices sont au nombre de six: Soeurs Marie Abel de Saint-Joseph, Marie Clémence, Marie Alexis de Jésus, Saint-Justin Marie, Marie Saint-Jean Eudes et Marie Antoine.

En 1944, la Commission scolaire ajoute une annexe au corps principal de la bâtisse. Cette aile loge les Filles de Jésus. L'école est dotée de classes du cycle secondaire et le développement progressif de la paroisse aidant, le nombre des élèves s'accroît sensiblement. Ceux qui, jusque-là, fréquentaient d'autres écoles à cause de l'exigüité des lieux, réintègrent les locaux de Saint-François d'Assise.

Vingt ans plus tard, l'école devient uniquement élémentaire, perdant du même coup ses élèves des huitième et neuvième années. Cinq soeurs, douze laïques et deux spécialistes constituent le personnel enseignant en 1964. En 1966, l'école passe à la direction laïque. La partie qui servait de logis aux soeurs devient l'"École des Petits Chanteurs de Trois-Rivières". Tout en continuant d'enseigner dans la paroisse, trois religieuses résident soit à Kermaria, soit à Val-Marie. Deux Filles de Jésus reviendront dans la paroisse en 1969, mais leur action apostolique revêtera d'autres formes comme nous le verrons ci-après.

École Sainte-Thérèse

En 1940, quelques familles ouvrières de Trois-Rivières, en quête d'un lieu retiré de la ville, transportent leurs demeures sur un terrain inculte situé entre les "Vieilles Forges" et ce qui deviendra Notre-Dame-de-la-Paix, à cinq kilomètres environ du Centre-ville. La forêt les entoure; seul un mauvais chemin les relie à la ville. C'est la Mission Sainte-Thérèse: au juste, dix maisons.

La condition de vie des gens est sommaire au plan matériel autant qu'éducationnel. Les enfants sont inscrits au cours primaire qui est offert par MM. Bellemare et Daigle, dans la maison d'un Monsieur Béland. En cet embryon de paroisse, la présence de religieuses est vivement désirée. À la grande joie des parents, la Congrégation accepte d'y envoyer "en mission" deux soeurs qui se partageront, avec l'instituteur Daigle, les soixante-quinze écoliers. En effet, S. Marie Lucienne de Jésus et S. Marie Xavier font la navette matin et soir, conduites en voiture par Joachim, le bon serviteur de Kermaria, qui guide "son" cheval dans les chemins enneigés, poussiéreux ou boueux suivant la saison.

À la mort de M. Daigle, une troisième compagne s'adjoint aux deux pionnières: S. Marie Laure du Sauveur. En 1942, les soeurs assument la direction de l'école, se font très proches des gens, se préoccupent de leur bien-être spirituel autant que matériel. À leur contact, la vie paroissiale s'anime, se développe et s'intensifie.

Sainte-Thérèse demeure un milieu ouvrier; en 1954, il compte 96 familles. Un nouveau groupe s'est graduellement implanté: des indigents dont les cabanes indescriptibles s'imbriquent dans un espace pour le moins minable. Ces miséreux ont été attirés par l'offre de lots que leur fait un profiteur habile en raison de 5\$ chacun. Les enfants, malpropres et misérablement vêtus, sont acceptés à l'école, mais leur conduite indésirable ne peut qu'affecter le milieu. Les classes sont bondées d'enfants d'âge et de niveau intellectuel divers formant une étrange disparité. Mais les trois vaillantes éducatrices sacrifient temps et repos pour développer chez les familles un esprit communautaire de bon aloi et une mentalité fortement trempée dans la foi chrétienne.

Au point de vue religieux, la paroisse Sainte-Thérèse est d'abord sous la juridiction du curé de Notre-Dame de la Paix et son premier desservant, M. le chanoine Désilets, assure le service pastoral hebdomadaire. Avec son successeur, M. l'abbé Ovila Gagnon, la messe quotidienne s'insère désormais au programme de la pastorale. La paroisse est en voie de développement. Sous sa direction, le projet de construction d'une église se dessine en 1954. À l'immense satisfaction des religieuses et de la population, une première grand-messe solennelle y est célébrée en la fête de l'Assomption. Le 10 octobre suivant, Mgr Georges-Léon Pelletier bénit le nouveau temple. De nombreux prêtres du Séminaire et des paroisses limitrophes de Sainte-Marguerite, Notre-Dame de la Salette et Saint-Michel des Forges, assistent à la cérémonie. À l'ombre de son modeste clocher, la petite communauté chrétienne de Sainte-Thérèse continuera à vivre simplement. Tout ce qui a trait à la vie de la communauté marque les gens de façon significative. À cet égard, tous ressentent profondément l'absence d'un curé résident autant que celle d'une communauté religieuse permanente. S'ajoute une troisième carence: l'exiguïté et l'insalubrité des locaux scolaires situés au sous-sol de la chapelle.

En 1958, on reprend vie ! Une école moderne est en voie de construction ainsi qu'un couvent. Trois ans plus tard, l'école Sainte-Thérèse est agrandie et définitivement dotée de douze belles classes et d'une résidence spacieuse pour les soeurs. Pour comble de bonheur, la paroisse obtient son premier curé résident, l'abbé Bernardin Auger.

Cependant, en juillet 1972, les Filles de Jésus quittent le couvent et vont habiter un logement rue Chanoine Moreau. En 1975, c'est avec regret qu'on doit se résigner à leur départ de l'école. Mais on se réjouit du fait que la présence des soeurs est assurée dans la paroisse, grâce à l'Institut Secondaire Keranna dont nous parlerons plus loin.

École Sainte-Catherine de Sienna

Dans la banlieue de Trois-Rivières, "l'école no 1" attendait des religieuses.⁴⁶ En 1945, à la demande du R.P. Louis-Marie Sylvain, dominicain et curé de la paroisse de Sainte-Catherine de Sienna, la vaillante Mère Marie Sainte-Agathe accepte d'y envoyer trois soeurs, ajoutant ainsi un nouveau fleuron à la couronne de fondations déjà faites par elle. Le 3 septembre, S. Marie Robert et S. Marie Rita du Sacré-Coeur, accompagnées par la Mère provinciale, viennent pédestrement de la Maison provinciale rencontrer le Père Curé.

Quelques minutes de marche les conduisent à la cour d'école où foisonnent les "toques"* qui les regardent avec grande curiosité. Un rapide coup d'oeil sur les registres les convainc amplement de la tâche ardue qui les attend. Elles s'installent provisoirement car la construction d'une école plus vaste ne doit pas tarder.

Le lendemain, quatre-vingts gais lurons s'inscrivent mais retournent à la maison pour une autre semaine de vacances pendant que le travail d'organisation des trois classes se poursuit allègrement: les soeurs seront aidées par un instituteur, M. Léo Monfet. Du 10 au 22 septembre, les deux fondatrices voyagent soir et matin jusqu'à ce qu'elles puissent prendre possession de quatre pièces chez M. Émile Bourassa. Désormais, S. Marie Anthime complétera le trio à titre de cuisinière.

Il faut attendre six autres années avant que les soeurs puissent entrer dans la construction projetée; c'est une vaste bâtisse à deux étages, moderne et bien aménagée qui abrite 157 élèves dirigés par six religieuses et une institutrice laïque. Les soeurs habitent la partie centrale tandis que l'aile gauche compte huit classes et une vaste salle de récréation. D'année en année, l'inscription des élèves révèle un accroissement rapide et constant. En 1958, la dixième année est incluse au programme, mais le nombre de Filles de Jésus enseignantes diminue tandis que celui des laïques est triplé.

⁴⁶ L'école no 1 est ainsi dénommée parce qu'elle était la première école de la paroisse; avec l'arrivée des soeurs, elle prendra le nom de couvent Ste-Catherine de Sienna. Le 14 mai 1959, l'école no 2, école Notre-Dame du Rosaire (Val-Mauricie) était inaugurée.

En juin 1974, les soeurs quittent le couvent, mais quelques-unes continuent de travailler à l'école en résidant dans des communautés avoisinantes.

Les Filles de Jésus ont également exercé leur activité apostolique à l'école Notre-Dame du Rosaire de 1958 à 1983 avec pied-à-terre au couvent Sainte-Catherine de Sienna ou dans d'autres communautés de Trois-Rivières.

École Notre-Dame de la Paix

À la périphérie ouest de la ville se situe la paroisse de Notre-Dame de la Paix communément appelée "La Pierre". Elle est composée en majeure partie de mal nantis au plan matériel. Ils sont installés dans des cabanes de tôle dont la plupart tournent le dos à la route comme pour cacher leur dénuement. Ces pauvres gens manquent de tout confort, n'ont pas d'eau courante et même pas de combustible pour se chauffer. Les hommes, faute d'instruction, sont presque toujours en chômage. Les enfants sont très nombreux. Ceux d'âge scolaire doivent se rendre à l'école Sainte-Thérèse du district scolaire voisin.

Quand la Commission scolaire de Trois-Rivières décide, en 1946, de leur ériger une école, elle achète quelques baraques militaires qu'elle fait transporter depuis le boulevard du Carmel et qu'on dispose en lignes parallèles jointes par une partie centrale constituant le couvent des religieuses qui viendraient en assumer la direction. Le 1er septembre, ce sont six Filles de Jésus qui arrivent à Notre-Dame de la Paix: Soeurs Marie Sainte-Césarie, Sainte-Lucille Marie, Alberta Marie, Marie Élisée de Jésus, Marie Giovanni et Rolande Marie. Le 16 septembre, après la bénédiction de l'école par M. l'abbé Réal Martin, 105 élèves des deux sexes prennent place dans quatre des sept classes.

Et la ruche devient bourdonnante... Les soeurs enseignantes ont fort à faire avec cette grande famille d'enfants aux allures frustrées, voire même rébarbatives. Cependant, au contact des religieuses, ils deviennent peu à peu réceptifs. Ces éducatrices ont le sentiment de jouer à plein leur rôle apostolique. Des faits plus marquants émaillent la grisaille des jours. C'est ainsi que la veille de Noël, les soeurs reçoivent de Mgr Maurice Roy l'insigne faveur d'accueillir la Sainte Réserve. En 1951, l'école est agrandie de quatre classes et de deux grandes salles de récréation.

En 1967, elle compte vingt classes primaires avec un directeur, M. Maurice Labbé, qui apprécie grandement les trois soeurs enseignantes à cause de leur piété profonde et communicative, leur

dévouement joyeux et le constant dynamisme qu'elles déploient auprès des quelque 300 élèves.

Dans ce quartier de la misère, la Supérieure, S. Marie Saint-Nestor, apparaît vraiment comme la Providence. "La Mère des pauvres de la Paix" fonde un ouvroir pour le service de quatre-vingts familles nécessiteuses à qui il faut fournir nourriture, vêtements et même de l'aide pour le travail ménager. Chaque semaine, les soeurs novices et postulantes ainsi que les Junioristes* de Keranna y travaillent une journée dans les familles. C'est la joie des petits quand les jeunes soeurs arrivent. Les mamans, elles, sont enchantées de ce service mais, hélas, n'ont pas l'initiative de continuer, au grand détriment du budget et de l'alimentation. Les soeurs se font éducatrices autour d'elles, s'efforçant d'inculquer le sens de l'économie et de la débrouillardise.

Le 30 novembre 1970, les Filles de Jésus quittent la résidence de l'école pour aller avec les défavorisés dans le Secteur de Relogement de la paroisse où vivent cent soixante-dix familles. Ce secteur de HLM est administré par l'Office Municipal d'Habitation. Le logement des soeurs ne se distingue en rien de ceux qui l'entourent, mais il est devenu maison d'accueil et de prière. Dix religieuses y vivent, constamment interpellées par le Seigneur pour livrer Son message. Malades et vieillards sollicitent leur présence, tout autant que les enfants et les adolescents. Elles recueillent dans leur prière tous les appels et les besoins des gens, les visitent et les aident de mille et une façons. Nommons ici l'ouvroir que les bien nantis alimentent généreusement, et où les gens du secteur viennent puiser pour vêtir toute la famille.

En 1977, quatre des sept Filles de Jésus qui constituent la communauté doivent remettre leur loyer à la demande de l'Office Municipal d'Habitation (OMH). L'Ouvroir ferme définitivement ses portes, au grand dam des défavorisés. En 1978, le Conseil provincial décide de retirer les trois soeurs qui ont encore feu et lieu au 1221, Place Georges-Henri Robichon.

Un nouveau champ d'action s'ouvre au zèle des Filles de Jésus dans la paroisse Notre-Dame de la Paix: la présence auprès des personnes âgées et des malades. On les retrouve, en octobre 1979, à la Famille d'Accueil Saint-Laurent dont nous parlerons en temps et lieu.

Institut Familial Keranna⁴⁷

L'Institut Familial Notre-Dame, à Keranna, a été inauguré le 7 août 1962, sous l'intelligente direction de S. Marie-Louise de Marillac qui avait également présidé à la fondation de l'Institut Familial Val-Marie en 1950. Elle est accompagnée des Soeurs Marie de Nazareth, Marie Blanche, Sainte-Marie Agnès et Marie Suzanne Thérèse. Quatorze autres ouvrières les rejoindront au cours du mois en vue de préparer la rentrée du 11 septembre. Il a fallu trimer dur pendant plus d'un mois pour mettre la maison en état !

(...) C'est le déblayage, écrit la chroniqueuse. L'encombrement est à son comble partout: caisses par centaines, hommes par douzaines dans tous les coins de la maison... Les planchers sont encore en ciment brut; échafaudages ici, échelles là. On enjambe à droite, on saute à gauche, tantôt pour éviter des hommes accroupis pour le collage des tuiles, tantôt pour éviter des barils de poudre de ciment ou de colle, des tas de planches, des fils électriques ou de la machinerie qui fait un tapage d'enfer...⁴⁸

La propriété a été acquise par la Congrégation en 1945. Il s'agit du domaine anciennement connu sous le nom de Villa Mon Repos, endroit de villégiature bien connu et très fréquenté. Dès les années '30, postulantes, novices et professes y faisaient de joyeuses excursions pédestres pour y pique-niquer et cueillir des bleuets.* Ce site était tout désigné quand le Comité catholique du Département de l'Instruction publique recommanda l'établissement d'un autre Institut à Trois-Rivières, afin de répondre aux demandes toujours croissantes des jeunes filles désireuses de recevoir une éducation spécifiquement féminine et familiale. Cédons ici la plume à une visiteuse de marque qui donne ses impressions sur Keranna et son École de spécialisation en couture:

(...) Âgées de vint à vingt-cinq ans, jolies, distinguées, elles sont environ trente-cinq à m'accueillir dans les salles lumineuses de leur institut. C'est la première fois que je visite, aux Vieilles-Forges, dans la banlieue de Trois-Rivières, Keranna et son École de Spécialisation en couture. Keranna, village d'Anne ! Le nom fait lever dans ma mémoire les falaises et les clochers de Bretagne.

C'est en souvenir du berceau breton de leur communauté que les Filles de Jésus ont aussi agréablement appelé cette construction magnifique qu'encerclent les bosquets et qui abrite les étudiantes de l'Institut familial...⁴⁹

47 Mot d'origine bretonne signifiant «Village (ker) de sainte Anne».

48 ATR. «Fondation de l'Institut Familial Notre-Dame de Keranna», 7 août 1962.

49 Madame Grégoire-Coupal, «L'équipe de l'élégance», *Revue Notre-Dame du Cap*, Mars-Avril 1968, p. 6.

Il importe de signaler que chaque Institut Familial doit aménager des locaux appelés «le petit foyer». C'est véritablement une petite maison à l'intérieur de la grande bâtisse avec cuisine, buanderie, vivoir, salle à manger, chambre de la maman et chambre du bébé. Les élèves des 3^e et 4^e années y assument à tour de rôle les responsabilités d'une vraie maîtresse de maison, y compris la garde d'un bébé dans quelques Instituts de la Province, dont Val-Marie et Keranna.

L'institution connaît ses années de grand rendement et prolonge son action éducative pendant une bonne décennie. Mais les mutations extrêmement rapides que connaît le Québec des années '60 donnent le coup de grâce à la vocation première de Keranna. Les nouvelles polyvalentes offrent aux jeunes un éventail très varié d'options, dont celle des arts familiaux. La conséquence en est la diminution automatique des inscriptions à nos deux Instituts Familiaux, diminution qui oblige à des regroupements pénibles: en 1967, l'Institut Familial Val-Marie doit se fusionner avec celui de Keranna qui devra à son tour changer de cap en 1972. L'institution devient alors une école secondaire privée, avec option «sciences familiales».

L'Institut Familial Keranna aura vécu dix ans... Deux lustres de service aussi compétent que joyeux, mais aussi de courageuse ténacité pour tenir contre la mauvaise foi et le snobisme de l'Association des Femmes diplômées des Universités qui a livré aux Instituts Familiaux une lutte acharnée.

Institut Secondaire Keranna

L'histoire de cet établissement se situe dans le prolongement de celle de l'Institut Familial, comme on l'a vu plus haut. L'effervescence scolaire suscitée par le Rapport Parent amène peu à peu la disparition des institutions traditionnelles, mais il laisse heureusement survivre, à côté du système public, un réseau d'établissements privés. C'est à l'intérieur de ce réseau que se place Keranna, reconnu d'intérêt public en 1969 par le Ministère de l'Éducation.

En plus des cours réguliers, l'école offre un généreux éventail de cours optionnels, et elle favorise des mesures d'appui pédagogique pour les élèves qui éprouvent des difficultés d'apprentissage.

Le projet éducatif de Keranna vise également à promouvoir les valeurs chrétiennes et intellectuelles, culturelles et sociales au sein de la population étudiante composée de quelque six cents élèves dont une centaine de résidentes. Même si elle ne jouit pas des appuis financiers dévolus aux grandes polyvalentes, l'école réussit, par des tours de force budgétaires, à fournir aux élève des

services nombreux et variés: résidence, pastorale, orientation, audio-visuel, santé, cafétéria, transport. Le service de vie étudiante offre toute une gamme d'activités culturelles, sociales, sportives et artisanales en vue de favoriser la formation générale des jeunes filles.

À cette mosaïque de cours et d'activités, il faut ajouter l'existence de plusieurs comités qui assurent la bonne marche de cette institution où "il fait bon vivre".

Résidence rue Gingras

L'année 1969 marque pour ainsi dire un tournant dans le style des fondations nouvelles, et c'est dans la paroisse Saint-François d'Assise que s'amorce ce mouvement de renouveau. Désireuse de contrer le manque de communication qui prévalait jusque-là entre clergé, religieux et laïques, l'équipe presbytérale veut tenter une expérience s'inspirant des directives de *Lumen Gentium*: "Dieu n'a pas voulu sanctifier et sauver les hommes individuellement et sans qu'aucun rapport n'intervienne entre eux, mais plutôt faire d'eux un peuple qui le reconnaisse vraiment et le serve dans la sainteté".⁵⁰

Les Filles de Jésus souscrivent au projet de "vie religieuse en quartier" qu'on leur propose. Pastorale d'accueil, pastorale de présence et d'animation sociale, telle est l'attribution que l'on confie à deux soeurs. Elles essaieront, tant par leur style de vie que par leur qualité de présence, de se conformer à la description que l'abbé Gilles Thivierge, promoteur de l'expérience, trace des "soeurs en paroisse":

(...) Ce sont des femmes consacrées... Mais qu'elles demeurent des femmes, avec des pieds qui touchent à terre, des mains capables d'en serrer d'autres, des yeux ouverts aux merveilles de la création, des oreilles qui sachent entendre les "bruits" du monde, un coeur où chacun puisse entrer, avec ses joies humaines... Qu'elles soient des amies, des grandes soeurs, des mamans, voire des grands-mamans !⁵¹

Le projet de la rue Gingras dure de 1969 à 1973. Cette expérience permet à deux Filles de Jésus de partager à part entière la vie de la communauté chrétienne, et de servir Dieu et leurs frères à même la vie humble et modeste de tous les jours.

50 Décret *Lumen Gentium* no 9, Coll. "La pensée chrétienne", éd. Fides, 30 mars 1967.

51 ATR. Abbé Gilles Thivierge, "Les religieuses en paroisse", texte photocopie.

Résidence rue Saint-Jean

En 1971, la Province Sainte-Élisabeth acquiert de M. Wilbrod Belleville une propriété sise au 154 de la rue Saint-Jean, contiguë au Vieux Jardin. Ce sera d'abord le Centre missionnaire, destiné à accueillir les soeurs de la mission "ad extra". En 1973, la maison devient la "Résidence St-Jean". Les soeurs qui l'habitent exercent des emplois divers: direction de l'Office des religieux, travail en pastorale ouvrière, comptabilité, soin des malades. Depuis sa formation, la fraternité est affiliée à la communauté Saint-Sacrement, mais elle devient autonome en 1974. En 1980, une nouvelle vocation est assignée à la résidence. On y accueille des jeunes filles en cheminement de foi. Une équipe de quatre soeurs accepte de prendre le projet en charge.

Résidence rue des Forges

Les trois occupantes de la Résidence St-Jean, déjà engagées dans des tâches à temps plein à l'extérieur, érigent leur tente au 460, des Forges, en plein Centre-ville. Elles y vivront une vie fraternelle intense jusqu'en juin 1983, alors que le bail sera résilié.

Résidence Saint-Jean de Brébeuf

Une coquette résidence portant le millésime 1954, située à l'angle des rues La Terrière et Des Groseillers, accueille des Filles de Jésus depuis 1971. Au départ, la maison était destinée à héberger les soeurs qui avaient dû quitter les locaux de l'hôpital Cooke. Étant donné le calme de l'environnement et la proximité de la magnifique voie pédestre, la résidence devient, en 1983, maison de repos pour quelques soeurs.

Résidence rue Lajoie

La nouvelle vocation de la résidence St-Jean de Brébeuf amène trois des six membres de la communauté à se reloger au 1810 Lajoie, au-dessus de la Garderie "Jardin des Tout Petits" dont nous parlerons plus bas. Cette "dernière-née" des fondations dans la cité trifluvienne vivra "ce que vivent les roses: l'espace d'un matin..." En effet, pour répondre aux besoins du milieu, le loyer est aménagé en pouponnière dès l'année suivante, soit à l'automne 1984.

Résidence Saint-Sacrement

Un autre projet d'aller vivre en résidence au milieu des gens est proposé au Conseil provincial par un groupe de soeurs en 1971 et mis à exécution au printemps suivant. En mai 1972, débute l'installation au 2392, 8e Avenue, dans la paroisse Saint-Sacrement. Cinq Filles de Jésus inaugurent ce projet d'apostolat et de fraternité et constituent la communauté dite d'abord "8e Avenue", puis "Saint-Sacrement" en 1973. Chacune, en plus de la tâche qui lui est spécifiée par son «envoi en mission», participe dans la mesure du possible à des activités diverses: chorale, groupes de prière, ouvroir, aide aux personnes âgées, comité missionnaire paroissial, liturgie, ateliers pour les fêtes du 75e. "Tout le groupe essaie d'être fidèle au projet d'origine, lequel s'insère dans le Projet actuel de la Congrégation: '(...) vivant en communion fraternelle et réunies autour de Jésus-Christ pour que le règne du Père arrive en nous et par nous dans la grande famille des enfants de Dieu'."⁵²

C'est donc à bon droit que M. le curé Marcel Lefebvre écrit dans le Bulletin paroissial du 16 avril 1978: "Chères soeurs qui résidez sur la 8e avenue, on vous compte comme de 'vraies' paroissiennes".

En juin 1979, le Conseil juge opportun de convertir la résidence en Famille d'Accueil pour personnes âgées. Une autre page se tourne... Le bien accompli depuis sept ans demeure et se continuera auprès de "nos seigneurs les vieillards" qui trouveront à la 8e avenue sécurité, affection et confort, et ce jusqu'en 1985, alors que la maison redevient "milieu de vie" pour six soeurs oeuvrant dans divers secteurs d'activités.

Résidence Jean XXIII

La petite histoire de la communauté Jean XXIII commence le 18 août 1975. Après de multiples démarches du curé Yves Dostaler, deux Filles de Jésus s'installent au sous-sol du 3010, rue de l'Estérel. Une troisième réside chez Madame Gaston Panneton, au 5523, rue de Boulogne, mais toutes les trois sont rattachées au Vieux Jardin. L'année suivante, la communauté habite toute la maison meublée, les propriétaires devant séjourner en Floride pendant deux ans. Les quatre soeurs ont donc la responsabilité du logement, de l'ameublement et du... chien !

Elles sont enfin chez elles en 1978, et elles ne regrettent rien du confort de leur maison cossue rue de l'Estérel !

52 ATR. "Histoire de la fondation de la résidence de la 8e Avenue", p. 6.

Nous concluons par cet entrefilet que M. le curé Dostaler faisait paraître dans le Bulletin paroissial du 4 octobre 1981:

Les religieuses de la communauté des Filles de Jésus ont toujours une résidence dans notre paroisse. Elle est située au numéro 5300 de la rue de Boulogne.

Trois religieuses y demeurent: Sr Marie-Claire Marcouiller qui travaille à la Pastorale diocésaine(...); Sr Madeleine Gervais qui enseigne à la nouvelle école et Sr Lorraine Brûlé, enseignante à Kéran(sic), qui demeure avec nous depuis trois ans tandis que les deux premières sont récemment arrivées.

Une communauté paroissiale se considère toujours heureuse de compter des religieuses parmi ses membres. Elles sont pour tous un témoignage de prière et de vie chrétienne authentique, et leur présence est source de réconfort.

Résidence rue Lacerte

Deux ans ont passé depuis le jour où les Filles de Jésus ont franchi pour la dernière fois le seuil du couvent de Sainte-Catherine de Sienna. En 1976, deux soeurs reviennent élire domicile au 440, Lacerte, à la grande satisfaction des Pères Dominicains, responsables de cette communauté chrétienne. Les deux envoyées portent au coeur le projet de faire avancer la solidarité avec le peuple à partir de leur travail respectif d'enseignante et de couturière. Aide à la liturgie, visite des familles nécessiteuses, prise en charge de deux handicapées, gardiennes d'enfants: voilà quelques-unes des tâches qu'elles exercent et ce, jusqu'à leur départ en 1982. Pendant ses deux premières années d'insertion, le duo constitue une filiale de la fraternité Jean XXIII. De 1978 à 1980, la situation est inversée, après quoi chaque groupe devient autonome.

Maison Notre-Dame d'Espérance (Noviciat)

«Élargis l'espace de ta tente,
Déploie sans lésiner les toiles qui t'abritent,
(...) car à droite et à gauche, tu vas déborder...»
(Isaïe 54:2,3)

30 novembre 1974... 11 février 1977. Les pages liminaires de l'histoire de Notre-Dame d'Espérance se sont écrites entre ces deux dates: la première correspond au Symposium sur les Vocations tenu à Kermaria, la seconde marque l'ouverture officielle de la maison. Entre ces deux moments, on a prié, réfléchi, discerné, on a été à l'écoute de l'événement, attentives à de nouvelles interpellations qui ont trouvé un écho dans le coeur des responsables de la

Province. Le 22 décembre 1976, les membres du Conseil provincial adressaient à toutes les soeurs le communiqué suivant:

PROJET — 1977

- Des jeunes filles viennent frapper à notre porte, intéressées qu'elles sont par la vie religieuse.
- Les Soeurs du Précieux-Sang, voisines de Kermaria, peuvent louer la partie de leur maison occupée autrefois par des prêtres.
- Un petit groupe de soeurs (3 ou 4), avec la maîtresse de formation, pourraient former communauté avec ces jeunes attirées par le «Viens et suis-Moi».
- Ce projet, si Dieu le veut, pourrait se réaliser au début de 1977. Nous attendons des échos du Conseil Central à ce sujet.

Ensemble, dans la prière et la plus grande charité,
prions avec confiance

le MAÎTRE de la MOISSON.

Toute la Province accueille dans la joie et l'action de grâce ce projet apparemment peu raisonnable ! ... Mais il s'agit de la survie de la Congrégation, et on emboîte le pas avec confiance, dans un esprit de solidarité et de co-responsabilité.

Le 3 janvier 1977, la nouvelle communauté se réunit pour la première fois à Kermaria. Elle est composée des Soeurs Rachel Gagnon, Georgette Beaudry, Nicole Périgny, Francine Paquette et Thérèse Normand. Celle-ci sera maîtresse de formation et animatrice du petit groupe, auquel se joindra Claire Houle, aspirante. À l'occasion de cette rencontre, l'annaliste fait une remarque lourde de sens: «Nous avons prié ensemble, vivant dans la foi un événement unique... Nous marchons vraiment dans la foi et dans l'accueil de la Volonté du Père... pas du tout selon l'attrait humain»,⁵³ note la chroniqueuse à l'issue d'une première visite de la maison.

À partir du 23 janvier, chacune s'affaire à préparer le gîte. Puis le 11 février, c'est le grand jour ! Le récit consigné au cahier des éphémérides nous permet de croquer sur le vif cette scène d'où la vie sourd à pleins jets:

Dans une grande joie toute de foi, nous nous sommes accueillies réciproquement, dans une communion unique de sentiments inexprimés... Les paroles n'auraient pas réussi à traduire ce que nous vivions ! Bienheureux silence qui contient tant de choses, fidèle témoin de réalités incommunicables...

53 Cahier des éphémérides, Maison Notre-Dame d'Espérance, p. 9.

La première arrivée fut notre vénérable aînée, Rachel, suivie de près par Thérèse. Peu après, c'est Francine qui arrive, avec le souper. Puis Nicole, bravement; c'est sa première obéissance après bientôt huit ans à Sainte-Marguerite. Enfin, notre Georgette nous arrive au volant de l'ACADIAN: ce sera la voiture de la maison. Pauvre Georgette ! Elle vient de fermer la communauté de Saint Lazare, et elle nous apporte les derniers biens de la maison: toiles pour les fenêtres, aspirateur, chaudières, vadrouille, etc...⁵⁴

La date du 20 février marque la prise de possession des lieux par Celui qui est à l'origine de cette fondation. M. l'abbé P.-H. Carignan célèbre la première messe à laquelle assistent, outre le Conseil provincial et les six fondatrices, S. Marie Thérèse Le Mouël, Économe générale, et Lise Rivard, future postulante. À cette occasion, S. Monique Cossette apporte de Tavibois une magnifique statue de Notre-Dame d'Espérance en bois sculpté, oeuvre de Heuvelmans, don de feu Mgr Albert Tessier aux Filles de Jésus.

La vie circule abondamment à la maison de formation, et plusieurs événements mériteraient d'être retenus. Nous ne pouvons passer sous silence l'engagement définitif de S. Francine Paquette, le 18 mars 1978, et l'émission des promesses temporaires de S. Lise Rivard, le 1er décembre 1979. Le 8 septembre 1982, c'est Andrée Sylvestre qui devient à son tour Fille de Jésus. La maison accueille aussi trois jeunes Honduriennes qui viennent vivre ici une année de formation à la vie religieuse avec les novices. En janvier 1983, S. Thérèse Normand se rend au Honduras afin de poursuivre ce projet d'aide à une nouvelle forme de vie consacrée née au sein d'un village S.O.S. d'enfants abandonnés. Elle fera également profiter de son expérience les Messagères de l'Immaculée, issues d'un essai de noviciat Filles de Jésus ouvert en 1962. Cette initiative devait aboutir, en 1964, à la fondation, par S. Gemma Beaulieu, d'un institut autochtone.

Puisse cette ouverture à la mission «ad extra» susciter de nombreuses retombées vocationnelles sur l'Institut et sur l'Église du monde entier: tel est le voeu ardent qui habite les coeurs à Notre-Dame d'Espérance.

Résidence Place Lafontaine

«La pauvreté volontaire acceptée pour suivre le Christ, dont elle est le signe très apprécié particulièrement de nos jours, doit être pratiquée soigneusement par les religieuses, et même au besoin,

54 *Ibid.* p. 12.

s'exprimer sous des formes nouvelles.»⁵⁵ En fidélité à cette consigne de Vatican II, trois soeurs reçoivent en 1981 l'autorisation de vivre un projet particulier de pauvreté. Pour que leur témoignage soit lisible par le peuple de Dieu, elles habitent un modeste loyer situé au 1508, Place Lafontaine, dans la paroisse Saint-Laurent. L'ameublement se réduit au minimum. La propreté constitue le seul luxe du logis. Mère Marie de Saint-Charles doit sans doute regarder le trio avec complaisance, elle qui considérait la pauvreté comme le mur de défense de l'esprit religieux: «Si le mur de la pauvreté s'écroulait chez nous, disait-elle, il entraînerait tout dans sa ruine». ⁵⁶

Mais le Seigneur demande successivement au trio de vivre la pauvreté de façon différente en renonçant au projet qu'il avait mis sur pied avec beaucoup d'espérance et de foi. L'expérience n'a duré que deux ans, mais seul Celui qui «pèse les montagnes à la balance et les collines sur un crochet»⁵⁷ peut en jauger toute la valeur.

Autres projets

Nous ferons maintenant un survol des oeuvres à caractère plus formel qui se sont réclamé ou se réclament encore de la collaboration des Filles de Jésus en terre trifluvienne. Nous parlerons successivement de la présence des soeurs dans les presbytères, de la Résidence de l'Avenue A, des Familles d'accueil pour personnes âgées, de la garderie et de la pouponnière. Ce sont là autant d'expressions de fidélité au Concile qui demande aux Instituts d'adapter leurs oeuvres spécifiques «aux nécessités des temps et des lieux par l'emploi de moyens opportuns ou même nouveaux». ⁵⁸

Presbytères

La présence des Filles de Jésus a été sollicitée dans quatre presbytères de Trois-Rivières: Saint-François d'Assise, Sainte-Marguerite, Sainte-Cécile et Saint-Philippe.

Nous avons parlé plus haut de l'expérience dite "La vie religieuse en quartier" tentée à *Saint-François d'Assise*. En 1973,

55 Décret *Perfectae Caritatis*. Éd. Bellarmin, 28 oct. 1965, p. 11.

56 *Vie et esprit de la Révérende Mère Marie de Saint-Charles*, 1923, p. 115.

57 Isaïe 40:12.

58 Décret *Perfectae Caritatis*, no 20, Coll. «La pensée chrétienne», Éd. Fides, 30 mars 1967.

on juge opportun de résilier le bail du 766, rue Gingras, mais une soeur continue d'être présente à la vie de la paroisse en renforçant l'équipe des prêtres chargés de créer et d'animer la pastorale d'ensemble. Ses activités multiformes veulent être une présence à la vie avec et au service du peuple de Dieu.

Le cheminement historique des soeurs dans la paroisse *Sainte-Marguerite* depuis 1929 nous a permis de cerner certaines facettes de leur apport apostolique, entres autres celle de l'éducation. Vers la fin des années '60, elles apportent également leur collaboration à la mise en place d'un comité de pastorale du baptême et d'un comité de liturgie. À partir de 1972, leur implication au niveau pastoral s'élargit encore: préparation d'une relève laïque en vue d'assurer un continuum, participation aux différents organismes d'animation de la paroisse, instauration du Club d'Entraide pour regrouper et valoriser les bonnes volontés trop peu confiantes en leurs possibilités, et quoi encore ! Ce vaste projet d'évangélisation et de promotion humaine a suscité au sein de la petite fraternité de Filles de Jésus, un éveil, une ouverture, voire même une provocation, créant ainsi entre la communauté religieuse et la communauté paroissiale une osmose fort bénéfique à l'une et à l'autre.

L'année suivante, soit en 1973, M. l'abbé Jacques Matteau, curé de la paroisse *Sainte-Cécile*, obtient une soeur pour la préparation des repas et l'entretien ménager. Une deuxième s'adjoint à elle l'année suivante à titre d'agent de pastorale. Pour des raisons qui nous échappent, l'expérience prend fin en 1975.

Cette même année 1973, à la demande de M. l'abbé Jean Beaumier, deux soeurs reçoivent leur "envoi en mission" pour le presbytère *Saint-Philippe* où elles demeurent jusqu'en janvier 1977, tout en étant rattachées à la communauté de Sainte-Cécile.

En 1981, les Filles de Jésus refont surface au presbytère. Une soeur va prêter main-forte à M. l'abbé Jean Beaumier comme agent de pastorale en apportant sa collaboration au double plan liturgique et pastoral.

Résidence de l'Avenue "A"

Voici ce qu'on pouvait lire dans le *Nouvelliste* du 26 avril 1977 concernant la *Résidence de l'Avenue A*: "BIENVENUE À LA RÉSIDENCE. PUISSES-TU TROUVER ICI PAIX, RÉCONFORT, AIDE DANS TES DIFFICULTÉS. Ainsi est présenté le petit feuillet qu'on remet aux femmes que leurs problèmes amènent à devoir, pour un court laps de temps, résider ailleurs qu'à leur foyer habituel, et que

les Filles de Jésus accueillent dans une coquette maison à côté de leur couvent de Kermaria...”

Cette “coquette maison” — ancienne résidence des aumôniers — a été fondée le 20 avril 1976 pour répondre à un appel pressant de l’Office diocésain de la Famille. Son but est de venir en aide aux femmes en difficulté, victimes de violence ou bouleversées par des conflits familiaux ou personnels. Outre la maison meublée pouvant héberger sept personnes, la communauté garantit un personnel permanent et assume, sans subvention gouvernementale, le financement de l’oeuvre. La Résidence veut favoriser un esprit de famille où l’on vit compréhension, entraide, amitié et partage.

Depuis les débuts du projet, un comité de soutien et une équipe de dames bénévoles assurent aux permanentes un support moral et un apport matériel très appréciés.

Familles d’Accueil

“Jésus nous apprend que nous sommes sur la terre, avant tout, pour que notre coeur s’identifie de plus en plus au sien, et non pas d’abord pour des oeuvres de raison, ni même pour des oeuvres spirituelles, mais essentiellement pour des oeuvres d’amour.”⁵⁹

C’est à l’une de ces “oeuvres d’amour” que les Filles de Jésus sont conviées en 1969. À la suite de demandes réitérées et instantes, deux soeurs sont mandatées pour aller exercer leur action apostolique auprès des personnes âgées au Foyer Richelieu de Sorel. Étant donné certaines exigences démesurées concernant les conditions de travail, et le refus de l’administration de verser aux soeurs les émoluments convenus et strictement convenables, le Conseil provincial juge à propos de rappeler les deux “soreloises” au bout de deux mois.

Trois projets apostoliques similaires connaîtront une issue plus heureuse dans les années qui suivront, avec l’insertion des soeurs dans les FAMILLES d’ACCUEIL. D’après la loi des services sociaux, ce terme désigne “un milieu de vie chargé de venir en aide aux adultes incapables de vivre d’une façon autonome, en raison d’un handicap minime”. Nous tenons à signaler que le terme même de “famille d’accueil” n’a pas été choisi au hasard: il comporte une connotation de chaleur et d’affection, de confort et d’attention, bref, de cette atmosphère que l’on retrouve habituellement au sein d’une famille.

En 1977, l’Office Municipal d’Habitation demande qu’une équipe de trois religieuses devienne “famille d’accueil” auprès de huit personnes âgées habitant les Résidences *Saint-Laurent*. Considérant que ce projet semble répondre à un besoin actuel de

59 Thomas Philippe, o.p., “Le mystère de la vieillesse” dans *Vie Consacrée*, no 4, 1980, p. 197.

la société, et qu'il s'inscrit dans l'esprit de l'Église et de la Congrégation, le Conseil provincial souscrit à cette expérience-pilote. Un appartement est affecté à la résidence des soeurs, tandis que les bénéficiaires occupent deux autres logements facilement accessibles à la communauté responsable.

Trois autres "familles d'accueil" s'inspirant du même souci d'"attention à la vie" préconisé par les Actes du Chapitre général 1975 sont mises successivement sur pied.

En 1979, la résidence de la 8e Avenue devient la *Famille d'Accueil Saint-Sacrement*. L'année suivante, les soeurs du Groupe II au *Vieux Jardin*, se relogent dans d'autres locaux de la maison pour céder les leurs à neuf dames âgées. Signalons enfin qu'une troisième "famille" a été ouverte à l'*Accueil Notre-Dame*, à Cap-de-la-Madeleine, en 1984.

Un même idéal soutient le zèle des soeurs appelées à collaborer à cette orientation hautement humanitaire: redonner aux vieillards la place d'honneur qu'ils avaient autrefois et que les nouvelles conditions sociologiques leur ont enlevée, leur permettre "d'atteindre l'apothéose de leur vie en se sentant bien dans leur peau..."⁶⁰

Garderie et Pouponnière

"La vie humaine commence et s'achève avec le coeur."⁶¹ On peut dire en effet que la vieillesse est de mèche avec l'enfance, et que les âges extrêmes de la vie se rejoignent par leur commun besoin d'une ambiance chaleureuse. Nous venons de voir comment la Province Sainte-Élisabeth a contribué à combler ce besoin chez ceux qui sont arrivés au soir de leur existence. Elle s'est également penchée sur ceux qui sont au matin de la vie en acceptant la responsabilité d'une garderie.

En 1973, une soeur exprime le désir de travailler comme jardinière d'enfants. Le Conseil décide alors de louer les locaux d'une garderie située au 1100, rue de la Terrière, et qui doit être abandonnée, vu le départ de la responsable laïque. On y accueille les petits de deux ans et demi à six ans. En 1980, "Le Jardin des Tout-Petits" se transporte au premier étage du 1810 Lajoie, alors qu'une pouponnière est inaugurée au second étage à l'automne 1984.

60 Lucien Pelletier, *4e Âge... Déchéance ou apothéose ?*, éd. Anne Sigier, Lac Beauport, Qué., 1982, p. 117.

61 Philippe, *op. cit.*, p. 197.

Vu le nombre croissant de familles monoparentales, de ménages désunis et de femmes au travail hors du foyer, les Filles de Jésus ont vu dans ces deux oeuvres une réponse à un urgent besoin social et une façon nouvelle d'être présentes à l'Église et aux hommes de ce temps.

* * *

Nous terminons ici la plongée dans l'histoire des fondations effectuées dans la cité trifluvienne par les responsables de la Province Sainte-Élisabeth. Mais celles-ci animent également différentes oeuvres relevant d'instances autres que l'Institut. Cette réalité s'impose avec évidence surtout au détour des années soixante, avec l'avènement de la société néo-libérale dont les pressions réussissent à faire éclater la paroi des structures les mieux éprouvées. Chez les Filles de Jésus comme partout ailleurs, on assiste à une explosion de la créativité; on a pu s'en rendre compte en lisant l'histoire des fondations des vingt dernières années. Les oeuvres traditionnelles d'éducation et d'hospitalisation demeurent toujours au coeur des préoccupations, mais elles revêtent de nouvelles livrées... Pour réaliser leur mission d'*éducatrices*, plusieurs se sont vouées à l'éducation de la foi dans une collaboration étroite avec la pastorale diocésaine: cours de Bible, partage d'Évangile, catéchèse pré et post-baptismale, équipe liturgique, pastorale paroissiale, pastorale scolaire, etc. Quant à la mission d'*hospitalière*, elle s'est, elle aussi, multipliée en se diversifiant: visite des personnes âgées, des personnes seules, des malades à domicile. Dans un esprit de partage fraternel, l'Infirmierie offre également depuis une dizaine d'années, les services d'un personnel aussi compétent que dévoué aux religieuses cloîtrées des environs: Soeurs du Précieux-Sang, de Marie-Réparatrice, Servantes de Jésus-Marie. Ajoutons enfin que le Mouvement Albatros 04, dont le but est d'accompagner les malades en phase terminale, bénéficie depuis Pâques 1983 des précieux services d'une Fille de Jésus à titre de responsable du secrétariat.

* * *

Entre l'entrevue providentielle du 17 novembre 1902 à l'évêché de Trois-Rivières et la dernière implantation des Filles de Jésus dans la ville épiscopale, on peut lire en filigrane ce sens de l'"évangélique opportunité" qui animait nos fondateurs et qui a toujours sous-tendu les efforts déployés par les continuatrices de Mère Marie de Sainte-Élisabeth sur le sol trifluvien.

DANS LA CITÉ MARIALE (Cap-de-la-Madeleine)

Paroisse Ste-Madeleine (I)

- École N.-D. du T.S. Rosaire (1903-1928)
- Pensionnat N.-D. du Cap (1906-1970)
- Accueil Notre-Dame (1970-19..)

Paroisse Sainte-Famille

- Maison Levasseur (1925-1928)
- École Sainte-Famille (1928-1972)
- Résidence rue Rochefort (1972-19..)

Paroisse Sainte-Madeleine (II)

- École Sainte-Madeleine (1928-1968)
- Résidence rue Saint-Maurice (1979-1982)
- Résidence rue Faverell (1981-19..)

Paroisse Saint-Lazare

- École Saint-Joseph (1948-1969)
- Résidence rue Mercier (1942-1948)
- Résidence rue de l'Hôtel de Ville (1969-1977)

Paroisse Saint-Odilon

- École St-Coeur de Marie (1946-1973)
- Résidence rue Forget (1973-1976)
- Presbytère (1976-19..)
- École N.-D. des Grandes Prairies (1954-1973)
- Val-Marie (École Normale) (1949-1967)
- Val-Marie (Institut Familial) (1950-1967)
- Val-Marie (Pensionnat) (1967-19..)

Paroisse St-Eugène:

- Presbytère (1978-1983)

CAP-DE-LA-MADELEINE

Quelques brins d'histoire

“Le 15 janvier 1636, la Compagnie de la Nouvelle-France concédait à l'un de ses membres, Jacques de La Ferté, abbé de Sainte-Marie-Madeleine de Châteaudun, chantre et chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, ‘un fief et seigneurie de dix lieues de largeur sur le bord du grand fleuve St-Laurent sur vingt lieues en profondeur dans les terres’...”⁶²

Avant 1844, les annales de la paroisse ne relèvent aucune trace d'un système d'éducation. À cette époque, on érige une “maison d'école” qui a été démolie en 1888 pour agrandir la place publique.

Berceau des Filles de Jésus en terre mariale

Le registre paroissial consigne à la page 308, “M. Luc Désilets fit construire en 1886, sur le terrain cédé par M. Joseph Lacourse, une école de fabrique en madrier sur le plat en pin de dix pouces, de quarante pieds de longueur sur trente en profondeur, à un seul étage”. Dans les Annales d'octobre 1904, on lit en p. 219 que “La pauvre petite école, par son air piteux, semble demander la mort ou l'exil. Elle serait assez à l'aise dans une mission qui commence; mais en pleine paroisse du Cap, au milieu des beautés du pèlerinage, elle rougirait si elle le pouvait, et ne le pouvant pas, elle laisse ce soin à d'autres... et si j'avais une voix au conseil, je dirais volontiers et bien sincèrement: ‘Allons donc, braves gens du Cap, votre honneur!’”⁶³

Paroisse Ste-Madeleine (I)

École N.-D. du T.S. Rosaire

C'est ce pauvre logis à “l'air piteux” que Soeurs Marie-Angéline, Marie St-Louis de Gonzague et Marie Saint-Isaac aperçoivent le mercredi, 5 août 1903, après une heure de voiture par la

62 Aperçu historique de la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine, Cap-de-la-Madeleine, à l'occasion du tricentenaire de son érection canonique, le 30 octobre 1678, p. 27.

63 *Ibid.*, p. 219.

route sablonneuse et cahotante qui conduit de Trois-Rivières à Cap-de-la-Madeleine. Après le Jardin de l'Enfance, ce sera le premier établissement confié au zèle des "Soeurs françaises" dans le diocèse de Trois-Rivières. Elles répondent ce jour-là à l'invitation de Mgr Cloutier qui leur avait dit: "Installez-vous en face; la place ne vous manquera pas".

Voici en quels termes s'exprime, trente-deux ans plus tard, le R.P. Dozois, o.m.i., qui accueillait les soeurs à leur arrivée au domaine de Notre-Dame du Rosaire:

J'ai connu votre sainte Congrégation en 1903, au Cap-de-la-Madeleine. Quelle triste fondation ! Vos Soeurs s'installaient dans une misérable mansarde -- non, dans un pauvre grenier, généreusement ouvert à tous les vents et à la pluie, et là, elles vivaient *joyeusement* dans la plus parfaite abnégation et la plus grande pauvreté. Ce souvenir me remplit l'âme d'édification. Le ciel voyait et bénissait dès lors les oeuvres trifluviennes qui honorent votre bien-aimée Congrégation depuis 32 ans...⁶⁴

De son côté, l'annaliste de la communauté naissante décrit ainsi l'extérieur de la maison: «Deux fenêtres de façade, avec une porte au milieu et une autre de chaque côté, un modeste perron de deux marches à chacune d'elles -- en voilà tout l'humble aspect.»⁶⁵ Cette maison est située en bordure du «Chemin du Roy», à l'angle des rues Notre-Dame et du Sanctuaire. L'école portera le nom de N.-D. du T.S. Rosaire, tandis que la communauté sera placée sous le vocable de N.-D. des Neiges dont la fête coïncidait avec l'arrivée des soeurs en terre mariale.

Si l'habitation qui leur servira de berceau est loin de payer de mine, elle est pourtant située dans un décor idéal, sur une «berge couverte à sa base et couronnée, au sommet, de culture alternant avec des bouquets d'érables. D'un côté, on aperçoit les monuments pieux du pèlerinage, et, de l'autre, la vue plonge sur le grand fleuve canadien. Sur la rive opposée se déroulent (...) de nombreux villages coquettement assis au milieu de massifs de verdure.»⁶⁶

Voici la teneur du traité conclu entre les deux parties contractantes au sujet de cette première école paroissiale de Cap-de-la-Madeleine:

64 Lettre du R.P. Dozois, o.m.i., à Mère Marie Sainte-Firmine, Supérieure provinciale, le 2 novembre 1934, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Institut.

65 ATR. Cahier des fondations, p. 26.

66 *État actuel des maisons d'Amérique*, p. 90-91.

Entre les soussignés
Messieurs les Commissaires d'école du Cap. de la Madeleine.
d'une part,

Et sœur Marie de Sainte Elisabeth, provinciale des Filles
de Jésus, agissant au nom de Révérende Mère Marie de
Sainte Blandine, Supérieure Générale, et de son Conseil,
d'autre part, a été convenu ce qui suit:

I^o Messieurs les Commissaires d'école désirant avoir des
religieuses pour l'instruction et l'éducation des enfants du village
du Cap. de la Madeleine, en confient la direction aux
Filles de Jésus. Ils s'engagent: à verser à trois religieuses,
dont deux enseignantes, et une converse, la somme de deux-cents
cinquante piastres (\$250.00) annuellement.

II^o Contre cette rémunération, la Congrégation des Filles
de Jésus s'engage à placer au Cap. de la Madeleine le
nombre susdit de religieuses capables d'y donner l'enseignement
conformément aux réglemens ecclésiastiques.

III^o Le présent contrat ne pourra être résilié par l'une
ou l'autre des parties contractantes qu'après un avertissement
préalable conformément aux usages et lois du pays.

Fait en double, aux Trois-Rivières, ce 22 Mai 1903.

S^{rs} Marie de Ste Elisabeth
P. d. J.
Provinciale.

M. Philippe Veronique
Président

En septembre 1903, on y ouvre deux classes et on accueille quelques pensionnaires qui doivent, ainsi que les soeurs, accéder au dortoir au moyen d'une échelle. L'année suivante, on doit louer des locaux au-dessus du magasin général de M. Cyrille Perreault. Voici ce qu'écrit à ce sujet Mère Marie de Sainte-Élisabeth lors de sa visite régulière du 25 février 1906:

Depuis l'établissement de la petite communauté, il a été annexé à l'école paroissiale deux classes indépendantes ou libres pour lesquelles deux soeurs doivent se rendre chaque jour dans une maison privée.

Notons ici que l'édifice Perreault a été démoli lors de l'érection du Manoir du Vieux Moulin, rue Notre-Dame.

À l'occasion de sa visite du 15 juin 1906, M. l'Inspecteur J.-O. Goulet fait aux commissaires la remarque suivante au sujet de l'école paroissiale:

Cette maison est froide et trop petite pour les 125 enfants qui la fréquentent. Les fondations, le plancher de bois, portes, fenêtres, ainsi que la couverture, le tout laisse trop à désirer. Veuillez rebâtir.

En effet, dans cette «bicoque» appelée également par les gens de l'époque «la baraque, la grange, la cabane de pêche»⁶⁷, les soeurs souffrirent pendant trois ans des rigueurs de l'hiver ou des ardeurs de l'été. Voici, à ce sujet, ce que Mère Marie de Sainte-Élisabeth écrit dans le cahier de bord de la communauté à sa visite régulière du 10 juillet 1904:

Grâce à l'esprit de sacrifice, de renoncement et d'abnégation dont nos Soeurs sont animées, elles ont supporté sans plainte et même avec joie, les incommodités d'une habitation étroite, manquant même de pièces indispensables à une communauté, excessivement froide l'hiver, trop chaude l'été, etc. Elles n'ont pas en vue leur bien-être, mais leur propre sanctification et le bien des élèves qu'elles instruisent.

Il fallait, de toute urgence, parer à cette pénible situation. Voilà pourquoi, en 1906, le «Nazareth» de 1903 est démoli pour céder la place à une construction plus spacieuse comportant quatre classes. En 1927, cette école est transportée au numéro 20, rue du Sanctuaire. Elle est acquise par les Soeurs Dominicaines du Rosaire qui y ouvrent l'Hôtellerie du Rosaire en 1928. Cette oeuvre fera place à un orphelinat qui accueillera les jeunes de 1935 à 1953.

67 *Écho de Chez Nous*, 1ère année, août 1906, no 10, p. 159.

Pensionnat Notre-Dame du Cap

Même si les soeurs «n'ont pas en vue leur bien-être», Mère Marie de Sainte-Élisabeth songe sérieusement à établir plus convenablement la petite communauté de N.-D. des Neiges. Un vaste et magnifique boisé situé à quelque cent mètres en amont de l'école N.-D. du T.S. Rosaire serait l'endroit rêvé pour ériger une maison qui servirait de résidence aux soeurs du Cap, tout en permettant de décongestionner l'ancien évêché de Trois-Rivières. Saint Joseph était chargé de préparer la place et de la garder. Un beau jour, on apprend que la bonne Mère Élisabeth a négocié l'achat du terrain en question dans le dessein d'y ériger un pensionnat. Voyons ce qu'écrivit à ce sujet Mère Marie de Sainte-Élisabeth le 25 octobre 1906:

La contradiction qui ne manque jamais aux oeuvres du Bon Dieu a aussi déposé son sceau sur cette construction qui se termine enfin. Le 25 août était le jour désigné pour nous la livrer entièrement finie, et, après deux mois de retard, on peut seulement y entrer avec une trentaine d'élèves, pensionnaires, demi et quart de pension. Nul doute que ce chiffre n'eût été plus fort si le pensionnat eût pu s'ouvrir à temps, mais c'est une épreuve de plus à ajouter aux nombreux contretemps: mauvais travaux, mauvais matériaux, manque de contrôle sérieux qui ont occasionné ce retard. Rendons-en grâce à Dieu toujours et quand même ! 68

On se demandera peut-être comment ont été recueillis les fonds requis pour couvrir les frais d'une telle construction... La pièce d'archives suivante nous renseignera sur ce point.

«Le 11 juillet 1906, la Révérende Mère Supérieure Générale des Filles de Jésus a réuni son Conseil: tous les membres de ce Conseil étaient présents.

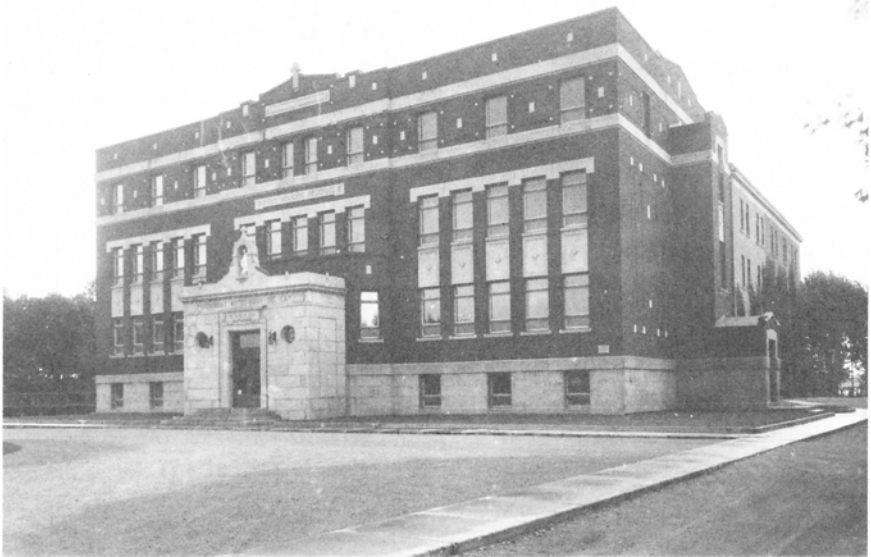
Les saints Noms de Jésus et de Marie invoqués, elle a rappelé:

- 1- Que, dans sa séance du 28 novembre 1905, le Conseil avait autorisé Soeur Marie de Ste-Élisabeth, Supérieure principale des Maisons de la Congrégation, au Canada, à faire l'acquisition d'un terrain au prix de quatre mille francs, en vue de la construction d'un pensionnat au Cap-de-la-Madeleine, comté de Champlain;
- 2- Que le 12 mars 1906, après avoir examiné les plans et devis, s'élevant à cinquante mille francs, le Conseil avait définitivement approuvé cette construction qui, bâtie aux frais de la Congrégation, deviendrait sa propriété. Elle a ensuite prié le Conseil d'examiner et de déterminer les moyens de couvrir cette dépense de cinquante mille francs.

68 ATR. *Ibid.*, p. 86.



Pensionnat et Académie Notre-Dame (1906)



Pensionnat N.-D. du Cap (1939)

Après avoir délibéré, le Conseil s'est arrêté aux conclusions suivantes:

Il sera employé aux constructions du Cap-de-la-Madeleine,

1- Dix mille francs de l'emprunt de quarante mille francs fait par la Congrégation et expédié à Soeur Marie de Ste-Élisabeth, le 25 avril 1906	10 000 f.
2- Les douze mille francs appartenant à Soeur Marie Saint-Mélec	12 000 f.
3- Les deux mille francs de Soeur Marie Angélique du Sacré-Coeur	2 000 f.
4- Les deux milles francs de Soeur Marie St-Similien	2 000 f.
5- Quatorze mille francs provenant des dots et fournis par la Maison-Mère	14 000 f.
6- Un emprunt de dix mille francs fait par la Congrégation	<u>10 000 f.</u>
Total	<u>50 000 f.</u>

Cette somme de cinquante mille francs devra être remboursée dans un délai de quinze ans, à raison de trois mille ou trois mille cinq cents francs par an, autant que possible, et par le pensionnat du Cap-de-la-Madeleine, qui paiera en outre, chaque année, pendant ce temps, l'intérêt à 3% des sommes ci-dessus énumérées et non encore remboursées.

Fait à Kermaria, siège de la Maison-Mère, le 11 juillet 1906.

Soeur Marie de Ste-Blandine Supérieure Générale	Soeur Marie Agnès Assistante générale
Soeur Marie Joseph du Sacré-Coeur Maîtresse des novices	Soeur Marie Françoise de Jésus Économe
	Soeur Marie St-Albert Secrétaire

Outre sa valeur historique, le document précité nous amène à toucher du doigt l'intérêt que, de l'autre côté de l'Atlantique, la Maison-Mère portait aux oeuvres naissantes en terre canadienne. Il nous permet également de constater le sens prospectif de Mère Marie de Sainte-Élisabeth, puisqu'elle écrivait le 25 février 1906: "(...) il a été annexé à l'école paroissiale deux classes indépendantes (...) et ce, à dessein d'acheminer les enfants vers le pensionnat, qu'après bien des ennuis et des tracassés de toutes sortes, on va bientôt voir sortir de terre."⁶⁹ En effet, les classes louées en 1904, dans

69 ATR. Cahier de la communauté de N.-D. des Neiges.

l'immeuble Perreault sont transférées en 1906 dans le nouveau bâtiment érigé sur une hauteur en bordure du Saint-Laurent. Dans cet environnement privilégié, le nombre des élèves tant internes qu'externes s'accroît rapidement, et la maison devient bientôt trop exigüe. Un premier agrandissement s'impose en 1912, puis un second en 1920. Une annexe construite en 1930 est destinée à abriter l'École Ménagère Régionale qui deviendra successivement École Supérieure d'Enseignement Ménager puis Institut Familial. Les progrès croissants des deux oeuvres obligent à une "séparation de corps" qui a lieu en 1950. L'Institut Familial ira s'établir à Val-Marie, dont l'une des deux ailes est déjà occupée depuis un an par l'École Normale. Nous reparlerons plus loin de ces Institutions. Pour le moment, revenons à l'histoire du Pensionnat proprement dit.

En 1938, celui-ci connaît une ère de prospérité telle qu'il faut songer à un nouvel agrandissement dont les locaux seront inaugurés en 1940. Le prospectus de cette époque note que l'enseignement est réparti en trois cours différents:

1. Cours primaire de l'Instruction Publique.
(Première à septième année inclusivement)
2. Cours Lettres-Sciences, affilié à l'Université Laval depuis 1936.
(Huitième à douzième année inclusivement)
3. Cours commercial bilingue, affilié aux Concours bilingues canadiens de Québec.
(Onzième et douzième années)

Le Pensionnat comporte aussi une École de Musique très florissante, affiliée également à l'Université Laval. Chaque classe applique en outre le Programme d'Enseignement Ménager qui lui est propre sous la direction d'une religieuse spécialisée. Cette grande variété de cours a permis à quantité de jeunes filles de s'orienter vers les avenues correspondant à leurs goûts et à leurs aptitudes.

Accueil Notre-Dame

En 1970, les nouvelles orientations du Ministère de l'Éducation amènent le Pensionnat à fermer ses portes. Il est aménagé en Maison d'Accueil pour les religieuses retraitées et sert aussi de résidence pour celles qui oeuvrent à l'extérieur ou qui exercent leur activité apostolique à l'intérieur de la maison. Douze ans plus tard, des mesures sécuritaires obligent la communauté à de nouvelles transformations. Ce n'est pas sans nostalgie que les anciennes élèves et leurs professeurs voient le pic du démolisseur s'abattre sur toutes les sections érigées avant 1940, dernier vestige

d'un passé débordant de vitalité, de jeunesse et de dévouement. Une construction moderne se greffe à l'aile élevée en 1940, et tout l'édifice est bien adapté aux besoins de l'heure. Outre les trois groupes communautaires qui y résident, on y retrouve un centre de prière et une aile destinée aux dames âgées.

Avant de tourner cette page d'histoire nécessairement trop concise, il convient de signaler que le Pensionnat et l'Accueil Notre-Dame ont, pendant plusieurs années, servi de résidence aux soeurs enseignant dans les différentes écoles du Cap:

École paroissiale N.-D. du T.S. Rosaire	(1906-1927)
École du Pont, dite des Saints-Anges	(1924-1925)
École Saint-Jean-Baptiste	(1924-1925)
École Saint-Thomas	(1931-1934)
École Saint-Joseph	(1931-1940)
École Pierre Boucher	(1975-1982)

Certaines de ces écoles disparaîtront avec le temps tandis que la Commission scolaire annexera aux autres une résidence pour les soeurs. C'est ainsi que naîtront successivement à Cap-de-la-Madeleine plusieurs communautés de Filles de Jésus dont nous esquisserons l'histoire dans les pages qui suivent.

Paroisse Sainte-Famille

Retour en arrière: 1918-1924

Lors de son érection le 4 décembre 1918, la paroisse Sainte-Famille comptait trois écoles: l'école Chênevert qui fermera ses portes en 1925, l'école du Pont fondée en 1913, et l'école Sainte-Marie-Madeleine, datant de 1914. L'école du Pont, située à proximité de l'ancien pont St-Maurice, était placée sous le vocable des Saints-Anges. Quant à l'école Sainte-Marie-Madeleine, elle occupait l'angle formé par les rues St-Pierre et St-Jean-Baptiste. Voilà pourquoi elle sera placée sous le patronage du saint Précurseur lors de l'ouverture de l'actuelle école Sainte-Madeleine en 1927. Des institutrices laïques dispensaient l'enseignement élémentaire aux trois endroits.

En "voiture fermée" du Pensionnat à Sainte-Famille: 1924-1928

Le curé fondateur désirait vivement obtenir des "Soeurs françaises" pour l'éducation et l'instruction des enfants de sa paroisse. Voici en quels termes s'exprime la chroniqueuse de la communauté au sujet de cette fondation:

C'est au printemps de 1924 que M. le curé Éphrem Fusey et Messieurs les Commissaires du Cap entrèrent en pourparlers avec la Révérende Mère Provinciale au sujet d'une nouvelle fondation dans la paroisse Sainte-Famille. Après plusieurs entrevues, il fut arrêté que la Congrégation fournirait deux religieuses à l'École Sainte-Madeleine, aujourd'hui Saint-Jean-Baptiste, et quatre pour l'École du Pont. Les Soeurs devaient résider au Pensionnat du Cap et seraient voyageées tous les jours à leur école respective.

Le contrat entre en vigueur dès l'ouverture des classes de septembre, et pendant un an nos chères Soeurs Mie Ste-Hiréna, Mie Aimée de la Croix, Mie St-Nestor, St-Théodule Mie, Mie St-Boniface et Mie St-Thomas Becket font la navette, en voiture fermée,⁷⁰ entre le Cap et la paroisse Ste-Famille. Elles appréhendent elles-mêmes leur dîner à leur école.

Maison Levasseur

Mais les soeurs ne peuvent de la sorte exercer une surveillance active et générale sur leurs élèves, les conduire aux exercices religieux, voir à leur éducation complète. Monsieur le curé signale cette lacune à Mère Marie de Sainte-Élisabeth dans une lettre datée du 19 mars 1925:

(...) une autre faveur à laquelle j'attache beaucoup d'importance serait de permettre que vos Soeurs en cette paroisse soient résidentes pour l'automne prochain. L'effet moral obtenu par la présence des religieuses en une paroisse est tellement considérable qu'il me serait bien inutile de vous l'établir en cette lettre.

Dès l'année suivante, il obtient que les soeurs soient domiciliées à proximité de l'église.

Deux logements provisoires dans un troisième étage, un peu hauts mais bien confortables, deviennent leur Couvent pour trois ans. Le seul ennui est qu'il faut communiquer du logement du jour avec celui de nuit par une galerie ouverte, extérieure. Bien souvent, en hiver, à 5h1/2 du matin et à 8h1/2 du soir, la hache ou le marteau s'imposent pour pouvoir ouvrir les portes gelées, et même, quelquefois, il faut attendre, prisonnières, qu'une meilleure température ait amolli la glace. Soeur Mie St-Tiburce garde la maison pendant l'absence des Soeurs à leurs écoles et leur prépare leur repas. Chaque midi et chaque soir réunissent la Communauté sous le même toit, à la même table et dans les mêmes exercices de piété. On y

70 Cette voiture à traction animale était une espèce de fourgon noir muni d'une seule fenêtre à l'arrière, et que les enfants avaient baptisée "la boîte à pain" (Témoignage de S. Angéline Cassistat, février 1984).

vit contentes, heureuses de faire la volonté de Dieu et de travailler un peu à sa gloire.⁷¹

École Sainte-Famille

En 1927, les dévoués Commissaires décident de la construction d'une grande école centrale, devenue nécessaire pour les 300 fillettes et garçons de la paroisse à laquelle ils adjoignent une résidence pour les soeurs. Les travaux sont terminés le 12 septembre 1928.

Les religieuses ouvrent neuf classes, dont quatre tenues par des institutrices laïques. Ce nouvel établissement, fierté de la Commission scolaire du Cap, mesure 125 pieds sur 60, et comporte une cave spacieuse, un rez-de-chaussée et deux magnifiques étages. Chacune des douze classes est dotée d'un vestiaire et meublée à la moderne. Rien n'y manque. Tableaux, cartes murales, pupitres, bureaux, piano et statues facilitent l'instruction profane et religieuse, aussi bien que l'éducation et la discipline. Une très vaste salle de récréation permet aux enfants d'évoluer à l'aise et rend la surveillance relativement facile. Cette pièce sert aussi de salle de séances et de réunions.

Mais ce qui importe le plus pour les Religieuses, c'est leur résidence. Elles ne peuvent souhaiter rien de mieux... La chapelle est un Éden terrestre. Son beau groupe de la Ste-Famille, importé de France par les soins de la Révérende Mère Provinciale, attire les regards et fait réellement vivre avec Jésus, Marie, Joseph.⁷² Le chemin de croix est aussi bien beau et bien pieux.

La Commission scolaire a été généreuse. Elle n'a rien épargné pour le bien-être des Soeurs et a donné la belle somme de \$2000 pour l'ameublement et l'installation des Soeurs, en plus de l'ameublement scolaire et des autres dépenses. Elle a versé aussi \$20.00 pour les voyages des deux religieuses qui, cette année encore, enseignent à l'École où elles sont aidées par deux laïques.⁷³

Écoutons ici une des ouvrières de la première heure nous relater ses souvenirs:

En cette première journée scolaire de septembre 1928, s'opéra la centralisation des écoles ci-haut mentionnées⁷⁴:

71 ATR. "Historique des fondations", T.I.

72 Pour honorer la vie de la Sainte Famille, la communauté a adopté le vocable de Notre-Dame de Nazareth.

73 ATR. «Historique des fondations», p. 77s.

74 Il s'agit des écoles du Pont et Saint-Jean-Baptiste.

événement important pour les élèves qui ne se fusionnèrent de mentalité et d'esprit que petit à petit ! La première directrice, S. Marie Saint-Étienne, veillait avec un soin jaloux à l'avancement des élèves, de même que des professeurs appelées à la seconder. (...) En définitive, les échecs n'ont jamais eu leur place dans la préparation aux examens des Diplômes Élémentaires et Supérieurs décernés par nos écoles avant l'ère des Écoles Normales.⁷⁵

Depuis les jours épiques des débuts, l'école Sainte-Famille a subi plusieurs mutations afin de répondre aux exigences nouvelles. Voici ce qu'écrit le journaliste Pierre Villemure à l'occasion du quarantième anniversaire de fondation de l'institution:

Dans cette école que l'on considérait comme la plus belle de la ville, on comptait dès 1928 quelque 364 élèves, distribués dans 9 classes. (...) Aujourd'hui, l'école compte 425 élèves, répartis dans 14 classes, tandis que le personnel enseignant comprend en tout 25 personnes, dont 6 religieuses, 9 institutrices laïques, 9 spécialistes et la supérieure⁷⁶ qui met personnellement la main à la pâte dans tous les secteurs.⁷⁷

Résidence rue Rochefort

En 1972, les soeurs doivent quitter la résidence attenante à l'école, leurs locaux étant réquisitionnés par la Commission scolaire du Cap pour y établir un Centre de psychologie. La communauté se transporte alors au no 50 de la rue Rochefort, mais deux religieuses continuent leurs services à l'école. L'une d'elles en assume la direction jusqu'à la fermeture en 1977, l'autre continue à y dispenser son enseignement. De l'école Sainte-Famille, elles passent par la suite à l'école Dollard où elles exercent leur dévouement auprès des jeunes jusqu'en 1984.

Elles sont les «dernières de cordée» de cette lignée de Filles de Jésus qui ont essayé d'accueillir et d'annoncer la Bonne Nouvelle du salut à la jeunesse étudiante de Sainte-Famille pendant un demi-siècle. La petite communauté de la rue Rochefort contribue, de son côté, «à faire connaître et grandir la communauté de croyants»⁷⁸ par tous les moyens possibles: pastorale des malades et des

75 Madame Frank Matton, *Histoire de la fondation de la paroisse Sainte-Famille*, [s.d.], p. 97.

76 Il s'agit de S. Estelle Henley (Marie Léa du Sacré-Coeur) qui cumulait, comme ses devancières, la double fonction de directrice de l'école et de supérieure de la communauté. Cette religieuse est décédée le 20 janvier 1975.

77 Pierre Villemure, *Le Nouvelliste*, 31 août 1967, p. 16.

78 *Règle de Vie*, 1983, art. 11, p. 21.

personnes âgées, participation à la liturgie paroissiale et à celle du Sanctuaire Notre-Dame du Cap, cours de Bible, aide financière aux personnes et aux organismes en difficulté. Une des soeurs fait partie du comité de coordination qui travaille au projet NIP (Vers une Nouvelle Image de la Paroisse). Ce projet veut créer des liens entre les paroissiens pour en arriver à une communauté chrétienne bien vivante, où la routine cède le pas à une foi plus convaincue et à une pratique religieuse plus motivée selon les principes du M.M.M. (Mouvement pour un Monde Meilleur) dont les fondements ont été posés en Italie vers 1940, par le Père Lombardi, s.j.

Paroisse Sainte-Madeleine (II)

École Sainte-Madeleine

L'ancienne école Notre-Dame du T.S. Rosaire, communément appelée «École no 1» et située au coin des rues Du Sanctuaire et Saint-Denis, était devenue trop exiguë pour contenir le flot grandissant des élèves. La Commission scolaire décide alors d'ériger une construction plus adéquate sur le boulevard Sainte-Madeleine. Les travaux débutent en 1926, et les classes ouvrent en novembre 1927; mais les soeurs ont leur pied-à-terre au pensionnat jusqu'à l'ouverture officielle de la communauté.

Mère Marie de Sainte-Élisabeth, Assistante générale, en tournée de visites au Canada, et Mère Marie Sainte-Agathe, Provinciale, viennent procéder à l'installation des cinq fondatrices: Soeurs Marie Alfred du S.-C., Supérieure, Marie Saint-William, Marie-Antonia, Marie Saint-Blaise, Marie Sainte-Rita. C'est le 5 janvier qu'a lieu le transfert du pensionnat à la nouvelle fondation. Le cahier des minutes note ce qui suit:

Les ouvriers travaillent encore dans la maison. Nous nous mettons au travail nous aussi pour aménager les appartements, mettre en ordre vaisselle, lingerie, etc. (...) Pendant la récréation du soir, sur l'initiative de Mère Provinciale, nous nous mîmes en devoir d'élever un trône à Sainte-Madeleine dans notre petit oratoire. Ce fut vite trouvé: une table, surmontée d'une petite caisse recouverte de papier rose, en fit les frais...

Le lendemain matin, l'excitatrice n'arrivait pas à trouver les chambres, et allait faire le réveil dans les classes ou dans les chambres de toilette, tout étonnée que personne ne répondît à son salut de "Vive Jésus dans nos coeurs !" Après la récitation de nos Petites Heures, nous partons pour aller entendre la messe au Sanctuaire. Il a neigé toute la nuit, et c'est jusqu'aux genoux que nous enfonçons dans l'épaisseur du blanc tapis."

Et l'annaliste de poursuivre:

Le Sanctuaire est ruisselant de lumière: c'est l'Épiphanie. L'Enfant-Jésus nous sourit dans sa jolie crèche. Nous remettons entre ses divines mains la nouvelle fondation, et lui demandons que notre oeuvre à l'école Ste-Madeleine soit réellement une «épiphanie», que nous le fassions connaître, aimer et servir par les petits enfants qui nous sont confiés. Notre fête des Rois fut rendue plus joyeuse par la présence de notre bonne Mère Assistante qui voulut, avant de nous quitter pour commencer ses visites au Cap-Breton, nous laisser sous le vocable et la protection de N.-D. de l'Épiphanie.⁷⁹

À son l'ouverture, l'école compte dix classes dont sept sont tenues par des institutrices laïques. Pour répondre aux besoins de la population étudiante comme aussi aux exigences des nouveaux programmes, une annexe s'ajoute au bâtiment initial en 1954. Cette addition comporte plusieurs classes supplémentaires, deux locaux pour l'enseignement de l'art culinaire et des arts plastiques, et une vaste salle servant à des fins diverses, dont les cours d'éducation physique. On y dispense l'enseignement de la première à la onzième année inclusivement jusqu'en 1966, alors que l'établissement devient une école primaire.

En 1968, les Filles de Jésus quittent la résidence dont les locaux sont affectés à des bureaux de direction et à des classes maternelles. La dernière directrice religieuse est remplacée par Mlle Madeleine Rochefort qui s'estime heureuse de compter encore trois Filles de Jésus parmi son personnel. Avec elles disparaît, en 1982, la présence des soeurs à l'école Sainte-Madeleine, où, selon le voeu des pionnières de 1927, elles ont essayé, pendant onze lustres, d'être une «épiphanie» pour les jeunes et pour toute la population.

Une filiale: l'école Sainte-Marthe

La présence des Filles de Jésus à l'école Sainte-Marthe fut de courte durée. Mère Marie Saint-Pierre Célestin, Supérieure provinciale, y délègue deux soeurs en 1954. Dix ans plus tard, on doit les en retirer comme c'est le cas pour les écoles Marie-Immaculée et Sainte-Marie, afin de concentrer les effectifs à l'école secondaire Saint-François-Xavier de Trois-Rivières.

⁷⁹ ATR. Récit de la fondation [s.d.] .

Résidence rue Saint-Maurice

En 1979, la paroisse reçoit de nouveau trois soeurs qui logent au 260, no 6, rue St-Maurice jusqu'en juin 1982, alors que le bail de location est dissous.

Résidence rue Faverell

Depuis le 25 mai 1981, un groupe de cinq Filles de Jésus a élu domicile au 447 rue Faverell dans une résidence achetée de M. René Després. Cette acquisition a pour but de "favoriser les voyages aux Soeurs qui travaillent au Cap-de-la-Madeleine et d'empêcher l'augmentation du personnel dans les grandes maisons."⁸⁰ En plus d'accomplir leur tâche professionnelle, les soeurs s'impliquent et au niveau paroissial et au niveau social dans la mesure de leurs disponibilités et des besoins du milieu.

Paroisse Saint-Lazare

École Saint-Joseph

L'École Saint-Joseph voit le jour en 1919. Pendant trois ans, des institutrices laïques y dispensent l'enseignement; les archives signalent en 1922 la nomination de la première directrice, Mlle Antoinette Rousseau, qui assume ce poste jusqu'en 1931 tout en cumulant la fonction de titulaire de classe. En 1934, elle quitte l'école pour entrer au noviciat des Filles de Jésus. Elle fera profession en 1936 sous le nom de S. Marie Hectorine.

M. l'abbé Arthur Brunelle, curé-fondateur de la paroisse de St-Lazare, érigée canoniquement le 24 novembre 1927, insiste pour que les Filles de Jésus prennent en charge les deux écoles mixtes St-Joseph et St-Thomas. Les autorités de l'Institut se rendent au désir du pasteur: en 1931, Soeurs Marie Saint-Roland et Marie Saint-Gérard se chargent de la direction de ces deux établissements. Les Frères du Sacré-Coeur, arrivés dans la paroisse en 1936, prennent la direction de l'école St-Thomas qui devient l'école des garçons tandis que l'école St-Joseph n'accueille que les fillettes du primaire. À partir de 1938, le niveau d'enseignement s'élève graduellement de la huitième à la douzième année. Au cours régulier s'ajoutent une première classe commerciale en 1947 et une seconde en 1948. Hommes d'affaires, industriels et professionnels revendiquent longtemps à l'avance le privilège d'engager une secrétaire préparée par

80 Secrétariat provincial, "Communautés et filiales: fluctuations et mouvement."

Mère Saint-Valma... Le cours commercial sera centralisé ailleurs en 1965. Notons qu'en 1948, l'école St-Joseph abritera un groupe de normaliennes attendant l'ouverture de Val-Marie.

Trois agrandissements successifs portent à dix-neuf le total des classes en 1955. Le nombre de soeurs augmente en proportion de la population étudiante pour atteindre son sommet en 1949, alors que neuf Filles de Jésus oeuvrent au sein de cette institution. Puis c'est la courbe descendante de 1965 à 1978, date où les deux dernières soeurs quittent l'école.

Depuis leur arrivée dans la paroisse St-Lazare en 1931, les soeurs résident successivement au pensionnat du Cap (1931-1940), puis à l'école Ste-Famille qui les héberge pendant deux ans. Ces déplacements quotidiens occasionnant perte de temps et fatigue supplémentaire, le Conseil provincial suite aux instances réitérées de la Commission scolaire, loue une résidence au *20 de la rue Mercier*, coin Longval. La communauté prend naissance le 8 novembre 1942 sous le vocable de Notre-Dame de Béthanie. L'annexe à l'école construite en 1948 prévoit une résidence pour les religieuses qui sont fort aise de se rapprocher de l'église. En 1969, nouvel exode: les six soeurs enseignant au secondaire se transportent alors au *45, rue de l'Hôtel de Ville*, dans un logement qu'elles quitteront le 11 février 1977.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, deux soeurs perpétuent la présence des Filles de Jésus dans la paroisse Saint-Lazare. L'une d'elles enseigne à l'école Saint-Joseph, tandis que l'autre assure le travail de secrétariat au presbytère, se faisant disponible pour les multiples tâches qui sollicitent son dévouement.

Avant de fermer l'album de Saint-Lazare, nous tenons à rappeler la mémoire de Soeur Marie Saint-Ludger (Laura Sévigny), directrice de 1936 à 1940. Le 22 octobre 1940, elle est heurtée mortellement par un autobus, en face du Séminaire Saint-Joseph où elle se rendait assister à une conférence de M. l'abbé Albert Tessier. Deuil cruel pour les Filles de Jésus, pour sa famille, pour sa chère école et pour toute la paroisse qui la tenait en haute estime.

Paroisse Saint-Odilon

École Saint-Coeur de Marie

C'est à la demande de M. l'abbé Maurice Patry que les Filles de Jésus arrivent dans la future paroisse Saint-Odilon qui porte à cette époque — nous sommes en 1942 — le nom de "mission". La tâche qui attend les pionnières n'est pas une sinécure... En effet, pendant que Soeur Marie-Léona se dévoue auprès des petites de

première et de deuxième années, Soeur Marie Saint-Delphin cumule la fonction d'institutrice dans une classe à divisions multiples (cinquième à huitième année inclusivement) et la direction de cinq classes, réparties en trois endroits différents. Deux locaux assez minables surnommés "la petite école" ont été aménagés quelques années auparavant près de l'église, et deux autres dans un garage de la rue Thibault.⁸¹ La directrice est également responsable de l'école des Grandes-Prairies ne comportant qu'une classe. En 1944, la supervision d'une sixième classe ouverte dans une maison privée lui est dévolue. Matin et soir, les deux "missionnaires" parcourent en taxi la distance approximative de deux kilomètres et demi qui sépare leur lieu de travail de leur pied-à-terre à l'école Ste-Famille.

En 1946, la paroisse est dotée d'une belle école de huit classes. Le premier septembre, les religieuses prennent possession des pièces prévues pour la résidence, et la nouvelle Communauté se place sous la protection de N.-D. de la Confiance.

Mère Marie Sainte-Agathe, en quête cette année-là de locaux pour les normaliennes de première année, transige avec la Commission scolaire qui consent à louer deux classes à cet effet; la directrice, Soeur Marie Sainte-Tharsile, doit procéder à une redistribution des élèves dans les six classes restantes. On transforme un des locaux loués à l'École Normale en salle de cours et l'autre en dortoir. Un autre dortoir est aménagé dans "la petite école"⁸² près de l'église, là où se trouve aujourd'hui la statue de la Sainte-Vierge.

Il y aurait ici des épisodes aussi savoureux qu'édifiants à relater... Malheureusement, les cadres restreints de notre travail nous obligent à les passer sous silence.

Revenons maintenant à l'histoire de la communauté proprement dite. Ici comme partout ailleurs, les remaniements scolaires ont leur impact sur la vie communautaire. Après s'être maintenu à six jusqu'en 1962, le nombre de soeurs passe graduellement à cinq, à quatre, puis à trois en 1971-1972. L'année suivante, la communauté compte de nouveau six religieuses, mais trois d'entre elles ont leur lieu de travail à l'extérieur de la paroisse. Enfin, en juin 1973, toutes les soeurs sauf une quittent l'école et les locaux de leur résidence; sans sortir de la paroisse, elles vont habiter deux logements au 570, *rue Forget*. En juin 1976, une entente est conclue avec la fabrique de St-Odilon, et M. le curé Léo-Paul Nadeau met

81 Les deux pionnières remplacent Mlles Anita Beauchesne et Jeanne d'Arc Gélinas dans la "petite école". Les deux classes aménagées dans le garage continuent d'être sous la tutelle de Mlles Marguerite et Rita Larochelle.

82 Ce sont les deux classes dirigées par Soeurs Marie Saint-Delphin et Marie-Léona de 1942 à 1946 dont on a parlé plus haut.

gracieusement à la disposition des soeurs le deuxième étage de son *presbytère* en échange des services qu'elles sont heureuses d'offrir au pasteur et à sa paroisse.

École N.-D. des Grandes Prairies

Six ans après l'arrivée des soeurs dans la paroisse Saint-Odilon, celle-ci accueille, en 1948, deux Filles de Jésus pour prendre charge de l'école Notre-Dame des Grandes Prairies. Les deux pionnières, Soeurs Marie Sainte-Ermengarde et Octavie Marie auront leur port d'attache à l'école Saint-Coeur-de-Marie jusqu'à l'ouverture de leur résidence en 1954. Voici ce que note M. le curé Jean-Paul Foley, curé de Sainte-Bernadette⁸³, dans le Bulletin paroissial du 17 juin 1973 à l'occasion du départ des soeurs:

La semaine prochaine, les religieuses Filles de Jésus cesseront de résider à l'école N.-D. des Prairies. Quelques-unes d'entre elles continuent à travailler à l'éducation des enfants de notre paroisse, mais en résidant ailleurs.

Qui saurait exprimer tout ce que les paroissiens leur doivent de gratitude ? Depuis 25 ans, elles donnent le meilleur d'elles-mêmes, de leur temps et de leur coeur, aux diverses générations de jeunes du quartier. Les autres activités paroissiales ont également profité de leur participation fidèle et enthousiaste. À chacune de ces religieuses, un gros et sincère *merci* !

Val-Marie (École Normale)

“Ut vitam abundantius habeant”⁸⁴ Telle est la devise de l'École Normale, devise inscrite en lettres d'or sur l'écusson porté fièrement par toutes les générations de jeunes filles venues à Val-Marie se préparer à leur mission d'éducatrices.

Quand les autorités de la Maison provinciale décident de doter le comté de Champlain d'une École Normale, la bâtisse est encore inexistante. C'est donc au pensionnat de Saint-Stanislas (Champlain) que l'oeuvre débute modestement le 4 septembre 1945, avec une cinquantaine d'élèves. Le noyau fondateur est constitué de M. l'abbé Lionel Clément, principal, de M. Moïse-Pierre Beaumier et de trois Filles de Jésus: Soeurs Maria de Saint-Robert, directrice, Marie Saint-Jean François et Marie Paul Albert.

83 La paroisse Sainte-Bernadette, d'abord mission, puis desserte, a été érigée canoniquement en 1962. Elle a été prélevée à même la paroisse Saint-Odilon.

84 «Pour qu'ils aient la vie en surabondance» (Jn 10,10).

Les prémices ne sont pas uniquement teintées de rose, loin de là ! Un dossier aussi volumineux que révélateur fait état des mille et une tracasseries auxquelles est confrontée Mère Marie Sainte-Agathe pour mettre au monde "cet enfant de ses larmes", comme elle le disait elle-même. Nous ne citerons ici qu'un court extrait de la réponse adressée par la Mère Provinciale au curé de Saint-Stanislas qui, selon toute vraisemblance, acceptait avec réticence l'installation de normaliennes dans sa paroisse:

4 novembre 1946

M. le curé,

(...) Vous parlez de troubles, M. le Curé. Personne n'en a plus que moi au sujet de cette affaire, et j'ai besoin à tout instant de ranimer ma confiance pour ne pas me décourager. De tout côté surgissent des obstacles, des difficultés. Si c'est là le cachet des oeuvres de Dieu, notre École Normale est appelée à faire du bien. (...) Il m'est extrêmement pénible de sentir, sur toute la ligne, que nous sommes encombrantes(...)

Malgré ces déboires, Saint-Stanislas peut revendiquer l'honneur d'avoir accueilli la toute première semence de cette pépinière d'éducatrices que deviendra Val-Marie. L'exiguïté des locaux oblige à essaimer dès 1946. Le pensionnat Notre-Dame du Cap et les écoles Saint-Odilon, Sainte-Madeleine, Sainte-Famille et Saint-Joseph consentent à tour de rôle à se serrer les coudes pour accueillir les normaliennes et leurs professeurs.

Septembre 1949... L'ère des pérégrinations prend fin. On s'installe dans un immeuble ultra-moderne construit en forme de H majuscule, immeuble qui a coûté aux Filles de Jésus la somme — rondelette pour l'époque — de deux millions de dollars. L'École Normale étant un centre de formation professionnelle, le cours d'étude comporte nécessairement des stages pratiques auprès des élèves. Les responsables ont donc prévu, à l'intérieur de l'immeuble, une école d'application en vue de favoriser l'apprentissage de l'élève-institutrice. Le nombre croissant de normaliennes et l'évolution des programmes réclamant de nouveaux locaux, la Commission scolaire érigera, en 1959, sur le terrain même de l'institution, l'école Notre-Dame de Lourdes qui servira d'école-pilote jusqu'en 1967.

Val-Marie est située au coin de l'historique Chemin du Passage⁸⁵ et de la petite rue Marie Le Gallo⁸⁶. L'aile droite du bâtiment abritera l'École Normale, tandis que l'École Ménagère

85 Avant la construction des ponts, un bateau-passeur assurait à cet endroit la traversée entre les deux rives du Saint-Maurice.

86 Ainsi appelée en l'honneur de la fondatrice des Filles de Jésus au Canada, Soeur Marie de Sainte-Élisabeth (Marie Le Gallo).

établira ses quartiers généraux dans l'aile gauche à compter de 1950. Le site est des plus pittoresques, face au Saint-Maurice qui roule en contrebas ses eaux profondes et mystérieuses avant d'aller se déverser dans le Saint-Laurent.

Pendant vingt-deux ans, l'École Normale formera des éducatrices bien préparées à prolonger l'action éducative de Val-Marie, tant dans les paroisses rurales que dans les villes. En 1964, les exigences des programmes amènent les quatre écoles normales féminines de la région à s'unir en consortium avec l'École Normale d'État. En 1967, face à une situation irréversible, Val-Marie pose en toute honnêteté le premier geste d'adhésion à l'École Normale Maurice L.-Duplessis qui devient le Centre de Formation des Maîtres de la Mauricie.

Ce n'est certes pas sans un serrement de coeur, que, le 28 juin 1967, on ferme définitivement les portes de l'École Normale sur vingt-deux ans d'un travail accompli à travers les ombres et les lumières qui ont jalonné l'histoire de cette institution. Nous nous en voudrions de clore ce chapitre sans rendre un hommage bien mérité à la première directrice, Soeur Maria de Saint-Robert, qui, avec intelligence, distinction et bonté, a mis sa précieuse expérience au service des normaliennes.

À travers la trame des événements qui ont marqué l'existence de cette institution, il est permis de croire que tous ceux qui ont collaboré à l'oeuvre ont voulu conjuguer leurs efforts pour que se réalise aussi pleinement que possible la devise de la maison: "Pour qu'ils aient la vie en surabondance".

Val-Marie (Institut Familial)

À la demande de Mgr F.-X. Cloutier, le Pensionnat Notre-Dame du Cap élargissait ses murs en 1930 pour loger une École Ménagère dont le but était de préparer d'excellentes épouses, mères et maîtresses de maison, capable d'assurer le bonheur de nos foyers et l'éducation chrétienne de nos familles. À cause de la crise économique qui sévit à cette époque, l'École végète pendant quelques années, mais elle reprend vie sous la poussée dynamique de M. l'abbé Albert Tessier⁸⁷, nommé Visiteur propagandiste des Écoles Ménagères de la province en 1937.

87 L'abbé Tessier a été élevé par Rome au rang de Prélat Domestique en 1949. Il a été merveilleusement secondé dans son travail par MM. les abbés Paul-Henri Carignan, Gérard Blais et Roger Marquis, visiteurs-en-chef adjoints, et par Mlle Monique Bureau, visiteuse des Instituts Familiaux.

En 1950, la réputation de l'École est telle que les locaux ne répondent plus aux besoins des étudiantes qui affluent de tous les coins de la province. L'École Ménagère — devenue École Ménagère Régionale en 1948 — se transporte à Val-Marie dont l'aile gauche lui a été réservée. Les dix fondatrices y arrivent en août 1950. Voici les noms de ces pionnières: Soeurs Marie Louise de Marillac, Marie Florence du S.C., Marie Armande, Marie Émile, Marie Ange Lucia, Marie Paul Edgar, Marie Alice-Gertrude, Marie Agnès du Carmel, Flavius Marie, Marie Claire-Angèle.

En 1952, l'école prend le nom d'Institut Familial, avec un programme d'études qui vise à établir un joint harmonieux entre la formation technique et la culture de l'esprit. En effet, dès sa nomination comme Visiteur, il apparaît à Mgr Tessier que l'univers féminin des Écoles Ménagères est décidément "gêné aux entournares". Il décide donc de travailler à l'épanouissement total de la femme de chez-nous. Il juge important de "réduire à sa portion congrue l'entraînement de la jeune fille aux fonctions du ménage pour lui ouvrir les avenues royales d'un humanisme à forte coloration féminine."⁸⁸ Voilà pourquoi Suzanne-Marie Durand écrit avec à-propos:

La formation dispensée dans les Instituts Familiaux est aussi éloignée d'une éducation strictement ménagère et technique, en marge de la culture intellectuelle, que d'une éducation purement cérébrale, en marge de la vie et de ses humbles exigences. Le dilemme 'femme pot-au-feu' ou 'femme-bas-bleu' est dépassé, nous pourrions dire transcendé.⁸⁹

La bonne renommée de Val-Marie s'accroît d'année en année, et la maison devient bientôt trop exiguë. En 1958, on doit reloger une cinquantaine d'élèves de première année — dite Section C — au pensionnat Notre-Dame-du-Cap. Ce second institut dans la cité mariale opérera pendant quatre ans. Une école de spécialisation en couture y ouvre également ses portes en 1960. Les étudiantes, religieuses pour la plupart, accourent d'un peu partout, voire même de la lointaine Gaspésie et de l'Ouest canadien.

Les Instituts Familiaux du Cap-de-la-Madeleine sont impuissants à endiguer le flot toujours croissant des jeunes filles qui sollicitent leur admission. En 1961 se profile heureusement à l'horizon la silhouette d'un nouvel établissement dans la cité de Laviolette.

L'Institut Familial Val-Marie continuera son oeuvre d'éducation jusqu'à sa fermeture en 1967. Alors, personnel et étudiantes se transporteront dans leurs quartiers trifluviens à Notre-Dame de

88 Émile Legault, "Retroussant ses manches", *La Presse*, 24 février 1962.

89 Suzanne-Marie Durand, *Les Instituts Familiaux du Québec*, [s.d.], p. 3.

Keranna fondé en 1962. L'histoire de cet établissement a déjà été relaté au chapitre des fondations de la ville épiscopale.

Il convient ici de rendre hommage à toute cette pléiade de femmes aussi intelligentes que courageuses qui ont frappé "et d'estoc et de taille", à travers vents et marées, pour maintenir le plus longtemps possible ces "centres de préparation intégrale à la vie" que furent les Instituts Familiaux.

Val-Marie (Pensionnat)

Après le départ des jeunes filles de l'École Normale et de l'Institut Familial, Val-Marie se refait une nouvelle vocation en offrant ses vastes locaux et son site merveilleux aux institutrices et aux élèves du Jardin de l'Enfance, comme nous l'avons déjà signalé au chapitre consacré à cette institution. L'oeuvre se poursuivra désormais sous le nom de Pensionnat Val-Marie.

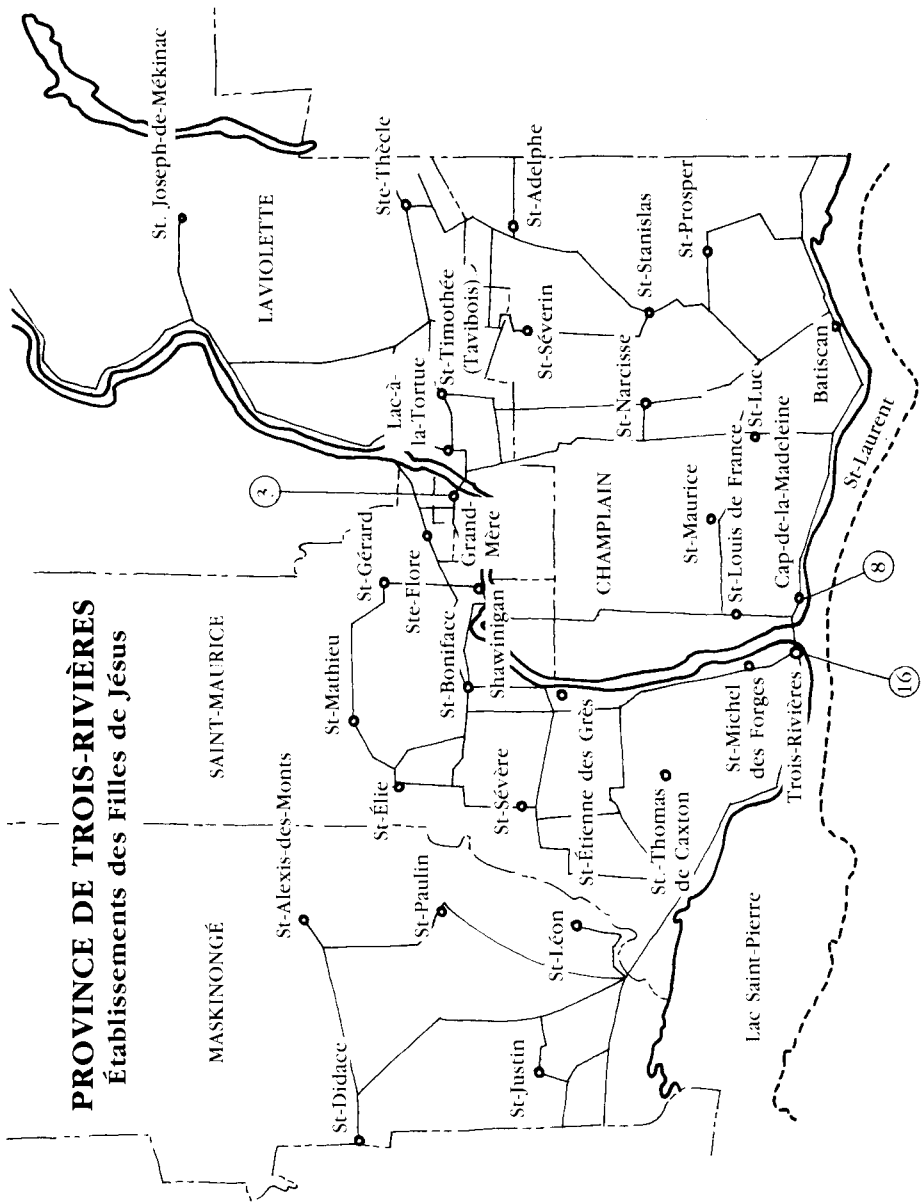
Paroisse Saint-Eugène

Presbytère

À compter de 1978, deux Filles de Jésus vont prêter leur concours à M. le curé Jean-Paul Houle. Elles sont affectées à la préparation des repas et à l'entretien ménager du presbytère, avec résidence à Val-Marie. Leur mandat cesse en 1983, avec le départ de M. l'abbé Houle pour la cure de Saint-Bernard de Shawinigan. Un lustre de travail modeste, sans grand brio au plan humain, mais sans doute méritoire aux yeux de Celui qui, "dans toutes nos oeuvres, agit lui-même pour nous" (Is. 26,12).

PROVINCE DE TROIS-RIVIÈRES

Établissements des Filles de Jésus



DANS LA RÉGION DES CHUTES ET LA VILLE DU ROCHER

Domaine de l'Éducation

Baie de Shawinigan	(1903-1971)
L'Assomption	
• Au couvent-école	(1951-1971)
• Au 2183, 45e rue	(1973-19...)
Saint-Charles Garnier	(1951-1969)
Académie Sainte-Croix	(1953-1974)

Services de Santé

Hôpital Laflèche	(1950-1969)
• Résidence (6e Avenue)	(1969-1975)
• Résidence (7e Avenue)	(1969-1984)
Foyer de Grand-Mère	(1968-1973)
• Résidence (738, 11e Avenue)	(1973-1980)

Tâches pastorales et services auxiliaires: Presbytères

• Saint-Sauveur	(1970-1972)
• Saint-Jean-Baptiste	(1973-19...)
• Saint-Bernard	(1974-1977) (1978-19...)
• L'Assomption	(1974-1977)
• N.-D. de la Présentation	(1978-1983)

“...le Saint-Maurice est le soleil de minuit de tout un continent.”⁹⁰

C'est sur les bords du Saint-Maurice avec ses falaises abruptes, ses plateaux ensoleillés et ses gorges mystérieuses que nous amènerons maintenant le lecteur. Nous y déambulerons, non en touristes éblouis devant cette nature aussi riche que pittoresque, mais en pèlerins anxieux d'un fécond retour aux sources.

Il n'est pas hors de contexte de décrire brièvement ce coin de pays où le Saint-Maurice joue un rôle primordial au triple point de vue historique, géographique et économique. Cette rivière a été la première voie de navigation des pionniers et elle a largement contribué à l'économie de la région en favorisant l'exploitation forestière. On peut dire que la Mauricie est le plus vaste réservoir de *pitoune*⁹¹ de la province, grâce à son enfoncement vers le Nord et au vaste réseau fluvial qui en facilite l'exploitation.

L'essor industriel de cette contrée est dû à ses chutes dont l'aménagement a commencé à la fin du dix-neuvième siècle. L'électricité à bon marché attire de nombreuses industries et favorise un rapide accroissement de la population. Rédiger l'histoire de Shawinigan et Grand'Mère, ce serait écrire «le roman de l'Énergie».

Les beautés naturelles de cette agglomération attirent de nombreux villégiateurs. C'est dans un décor de montagnes et d'eaux tumultueuses que se déroule l'arrivée des premières Filles de Jésus au pays de l'énergie. La population de la Baie Shawinigan les accueille le 28 août 1903. Quarante-sept ans plus tard, la «ville du Rocher» sollicitera la communauté pour une oeuvre d'envergure: celle de l'Hôpital Laflèche. Puis trois fondations surgiront dans la «ville des Chutes» au cours de la décennie '50. La Commission scolaire de Shawinigan confie aux Filles de Jésus les écoles de l'Assomption, de Saint-Charles-Garnier et l'Académie Sainte-Croix. A partir de 1970, les insertions prennent une nouvelle tournure: on s'engage alors dans les avenues diversifiées des services pastoraux et caritatifs.

Pour la clarté de notre propos, nous camperons l'histoire des établissements de cette région en les regroupant sous les trois chefs suivants: le domaine de l'éducation, les services de la santé et les oeuvres pastorales.

90 Moïsette Olier, "Le Saint-Maurice", dans *Au Pays de l'Énergie*, Pages trifluviennes, Série B, no 3, Les Éditions du Bien Public, Les Trois-Rivières, 1932, p. 13.

91 Bois de pulpe provenant surtout des épinettes et des sapins et qui sera transformé en papier.

A l'instar du Saint-Maurice sur les bords duquel elles sont établies, les Filles de Jésus dans ce territoire ont coulé des jours de calme et de tranquille sérénité, mais, comme la rivière mauricienne, elles ont également connu des soubresauts et des remous, des rapides et des cascades... Ceux-ci ont servi à générer l'électricité, source d'une puissante floraison industrielle. De même aussi, les heures plus tourmentées qu'ont connues les soeurs sur les berges du «Métabéroutin» des Algonquins ont été canalisées en vue d'un engagement fructueux dans lequel se nouent dans une harmonieuse unité leur appartenance à Jésus-Christ et leur présence au monde. Le poète orléanais exprime ainsi la même réalité:

«Et l'arbre de la grâce et l'arbre de la nature
«Ont lié leurs deux troncs de noeuds si solennels,
«Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
«Que c'est la même essence et la même stature.»

(Péguy, *Eve*)

DOMAINE DE L'EDUCATION

Baie Shawinigan: «la petite Suisse mauricienne»

Ce siècle avait trois ans... Le 29 août, deux groupes de fondatrices quittent Trois-Rivières, l'un pour Saint-Boniface, l'autre pour la Baie Shawinigan. La «Mission des Chutes» née en 1899, baptisée «Mission du Sacré-Coeur» le 12 septembre 1901, ne sera érigée en paroisse qu'en novembre 1911. Mais M. le curé Boucher voulut doter sa paroisse de religieuses dès le début du siècle. Trois soeurs, dont deux enseignantes, sont désignées pour cette mission. Elles ont nom Soeurs Marie Léocadie de Saint-Joseph, Marie Saint-Luc et Marie Pulchérie de Jésus.

Les arrivantes sont accueillies par le bon curé à la station de Shawinigan vers dix heures du matin. Après quelques emplettes en ville, on descend vers la vallée qui, avec sa petite rivière enclavée entre deux chaînes de montagnes, ressemble étrangement à Lourdes, dans les Pyrénées. A cause de cette similitude, les fondatrices se placeront sous la protection de la Vierge de Massabielle. Peu de temps après, elles sont en vue de la Baie. L'une d'elles décrit avec enthousiasme ce coin de terre:

(...) Le pays est splendide ici et aux alentours; le village, situé au confluent de la rivière Shawénégan et du Saint-Maurice, est dans une baie profonde entourée de tous côtés par des montagnes... Imaginez une belle et large nappe d'eau d'une cinquantaine de mètres de largeur se précipitant, blanche d'écume et avec un fracas effrayant, dans des gouffres d'environ 150 mètres de hauteur. Il est absolument impossible de décrire ce long bouillonnement entraîné à une vitesse vertigi-

neuse, qui se brise avec fureur sur d'énormes déchirures de rochers, pour tourner brusquement et tomber par cascades et par degrés, dans l'immense gouffre noir où l'eau, peu à peu, redevient calme pour couler ensuite tout doucement entre deux énormes rives de roches à pics qu'on dirait tranchées à coup de hache...⁹²

Les soeurs appelées par M. le curé Boucher font de leur école un élément de stabilité au milieu d'une population mouvante dont le principal gagne-pain sont les usines alimentées en énergie par les pouvoirs d'eau du Saint-Maurice. Les petites soeurs bretonnes acquièrent vite la confiance des enfants et l'estime des autorités scolaires et religieuses.

Voici en quels termes Mère Marie de Sainte-Elisabeth décrit le premier couvent de la Baie:

(...) l'excellent M. Boucher qui voulait offrir aux soeurs une demeure convenable eut fort à faire avant d'en arriver là. Il y avait bien une belle et grande maison, du moins quant à l'extérieur, et occupée déjà depuis un an par les institutrices qui y enseignaient, mais l'intérieur était en bois brut; c'eût été aussi froid à habiter que disgracieux à l'oeil. Aussi, le bon Curé met-il tout en oeuvre pour parachever l'intérieur de cette bâtisse qui est aujourd'hui, grâce à sa persévérance et à son infatigable activité, un petit chef-d'oeuvre d'élégance et de bon goût.⁹³

Une dure épreuve était réservée à ce «petit chef-d'oeuvre»: le 25 janvier 1911, le feu se déclare à cinq heures du matin. Les soeurs, à peine vêtues, ont tout juste le temps de fuir. En une heure, la maison de bois est réduite en un tas de cendres. Un autre couvent comportant trois classes de plus est reconstruit la même année et au même endroit, c'est-à-dire à proximité de l'usine à papier Belgo. Ce bruyant voisinage étant nuisible à bien des égards, la Commission scolaire reloge élèves et professeurs près de l'église en 1956. Finie l'escalade quotidienne des 150 marches qu'il fallait gravir pour assister aux offices religieux !

Il y aurait certes d'édifiantes "fioretti" à cueillir sous les pas des 127 Filles de Jésus qui sont passées dans cette paroisse entre les années 1903 et 1971. Nous jugeons à propos d'évoquer ici la mémoire de Mère Sainte-Praxède qui répandit la bonne semence à la Baie pendant vingt-huit ans! Elle fit bénéficier ses petits de deuxième année de sa jeune activité et de l'expérience de sa maturité, tout en se donnant avec zèle à sa fonction de sacristine. Toute la population la vénérait comme une sainte et sollicitait

92 *Écho de Chez Nous*, Vol. 2, no 2, novembre 1906, p. 207.

93 ATR. "Historique des fondations", Tome I, p. 29.

volontiers l'appui de ses prières. Ce fut jour de deuil pour la paroisse quand la maladie l'obligea à rendre les armes et à rentrer à l'infirmerie en 1942. Elle partit à la rencontre du Père le 12 décembre 1943, simplement et saintement comme elle avait vécu.

L'Assomption

Presqu'un demi-siècle s'est écoulé depuis le jour où les Filles de Jésus foulaient pour la première fois le sol de Shawinigan. Le 30 août 1951, les filles de Mère Sainte-Angèle établissent une deuxième communauté dans la région des Chutes. Avec l'arrivée des Soeurs Sainte-Lucille Marie, Marie Paul du S.-C., Marie Berthe du Rosaire et Marie Adrienne du S.-C., une nouvelle page s'ajoute aux annales de l'Institut sur les rives mauriciennes. La petite communauté adopte le même vocable que la paroisse, celui de Notre-Dame de l'Assomption dont l'Eglise vient de proclamer le dogme. L'accueil de M. le curé Grégoire Leblanc atteste de façon non équivoque sa satisfaction de voir sa paroisse jeune d'un an seulement dotée d'éducatrices dont la réputation n'est plus à faire.

À leur arrivée, on met à la disposition des soeurs un couvent flambant neuf, mais complètement vide ! Aussi, les fondatrices acceptent-elles avec joie l'hospitalité de Soeur Aurélie Marie, Supérieure de l'Hôpital Laflèche. Les premiers jours se passent à apprêter la maison, et le samedi, 1er septembre, l'annaliste note au cahier des éphémérides: «Nous dormons pour la première fois dans notre nouveau chez-nous. Chose appréciable, chaque Soeur a sa chambrette, son lavabo, (eau chaude, eau froide) ainsi que son armoire.» Ce sont là des détails qui peuvent paraître insignifiants en 1985, mais après avoir dormi en dortoir pendant des années, le fait d'avoir son petit coin à soi est vraiment «chose appréciable»...

Mgr Georges-Léon Pelletier procède à la bénédiction de la maison le 10 août 1952. Dans l'allocution de circonstance, il émet le vœu que cette école devienne une pépinière de vocations:

(...) En disant ma joie de l'amour que vous avez pour vos institutions, je demande aux religieuses de ne pas oublier que nous avons dans la paroisse de l'Assomption un collègue classique⁹⁴ et de ne pas manquer d'y orienter les petits garçons de la paroisse car nous espérons que cette école sera une pépinière de vocations.⁹⁵

Les statistiques sont muettes quant à la réalisation du souhait de l'évêque, mais nous savons que l'école a gardé ses portes ouvertes

94 Mgr Pelletier fait ici allusion au Séminaire Sainte-Marie, inauguré en 1949.

95 *Le Nouvelliste*, 11 août 1952.

aux garçons de la première à la quatrième année depuis les débuts jusqu'à la fermeture.

En décembre 1958, les soeurs cèdent leur résidence et se transportent dans un nouvel édifice sis à proximité de l'église cette fois. Voici, à ce sujet, la pétition qu'adressait le secrétaire de la Commission scolaire de Shawinigan-Est à la Supérieure provinciale, en lui demandant l'addition de trois autres religieuses enseignantes:

Avec le nouveau couvent prévu pour septembre 1957 dont la résidence pour religieuses comprend dix cellules, la Commission scolaire de Shawinigan-Est désire obtenir de votre Congrégation l'assurance écrite que progressivement ces cellules deviendront occupées par votre personnel. Dans le cas contraire, cette Commission devra, lors de la construction, prévoir l'utilisation, pour d'autres fins, de la superficie de plancher non utilisé pour cellules...⁹⁶

Cette «assurance écrite» n'a sans doute pas été obtenue car le nombre des soeurs à L'Assomption n'a jamais dépassé cinq, sauf en 1961-1962 où il a été de six. L'école, de son côté, a porté diverses appellations, significatives de son évolution: couvent (1951-1953), académie (1953-1964), couvent (1964-1967). En 1968, la direction est assumée par une institutrice laïque et le personnel religieux se raréfie à un point tel que les autorités envisagent le repli des soeurs. Craignant que cette décision ne soit consécutive au regroupement des élèves par cycle, le Mouvement Chrétien convoque une réunion des parents. Ceux-ci se disent «prêts à priver leurs jeunes enfants des avantages de la réforme de l'enseignement en devenant la seule enclave de Shawinigan à s'isoler dans le présent système, afin de ne pas perdre leurs Religieuses». ⁹⁷ On imagine la joie des parents en apprenant la décision du Conseil provincial de rescinder — temporairement du moins — son jugement, en laissant quatre soeurs à l'Académie.

Dans le semainier paroissial du 27 juin 1971, M. le curé Grégoire Leblanc annonce à la communauté chrétienne le départ des soeurs:

NOS RELIGIEUSES NOUS QUITTENT

Après une vingtaine d'années de résidence, les religieuses Filles de Jésus de notre paroisse sont sur le point de nous quitter...

À cause de la pénurie du personnel oeuvrant dans la paroisse, elles doivent regrouper leur résidence dans un autre

96 ATR. Lettre de M. H. Grenier, secrétaire-trésorier, à Mère Marie St-Pierre Célestin, 15 février 1957.

97 José Caden, "Les Filles de Jésus reviendront-elles sur leur décision de quitter la paroisse de l'Assomption?", *L'Écho du St-Maurice*, hebdomadaire, mercredi, 26 juin 1968, p. 3.

secteur de la ville. Toutefois, deux religieuses de cette communauté enseigneront l'an prochain à l'École Saint-Joseph.

Inutile d'insister pour signaler le magnifique travail qu'elles ont sans cesse fait dans notre paroisse. Leur dévouement dans le monde scolaire et sur le plan paroissial, le témoignage constant de leur engagement chrétien ont été très importants dans le développement de notre paroisse...

De tout coeur, nous leur disons merci...

Ce que l'on croyait un adieu le 30 juin 1971 n'était en réalité qu'un au revoir... En 1973, la Province Sainte-Elisabeth se porte acquéreur d'une propriété sise au 2183, 45^e rue, en vue de reloger les soeurs qui quittent l'Académie Sainte-Croix. Nous en reparlerons au chapitre consacré à cette institution.

Saint-Charles Garnier

30 août 1951... Soeurs Saint-Roland Marie et Justine Marie filent vers Glénada⁹⁸, petite agglomération urbaine relevant aujourd'hui de Shawinigan-Nord, et jadis partie de Sainte-Flore. Une paroisse y est érigée le 4 octobre 1949 sous le patronage de Saint-Charles Garnier. En acceptant ce poste, les Filles de Jésus se rendent à la demande du curé-fondateur, M. l'abbé Charlemagne L'Heureux.

Saint-Charles Garnier et L'Assomption sont deux fondations jumelles, puisqu'elles sont nées le même jour. Les fondatrices des deux groupes voyagent ensemble jusqu'à Glénada où a lieu la séparation. Les voisines de Sainte-Flore s'amènent bientôt pour s'enquérir si rien ne manque aux arrivantes. Peu après surviennent les soeurs de Saint-Boniface avec Soeur Marie Joseph René destinée à compléter le trio.

La maison est neuve mais à peu de chose près, vierge de tout ameublement. Des seaux renversés et des caisses remplies de cahiers serviront de sièges. Le couvent de Sainte-Flore abritera les premiers rêves des fondatrices et l'entrée des élèves sera retardée d'une semaine.

L'installation va si bon train, si bien que la chroniqueuse peut noter le 10 septembre: «L'école récemment construite est bien aménagée et moderne. Les religieuses ont une résidence propre et confortable.»⁹⁹ Notre-Dame des Missions est choisie comme titulaire de la nouvelle fondation.

98 Le nom GLÉNADA semble être apparu la première fois pour désigner la petite gare qui existait autrefois à Shawinigan-Nord pour la voie ferrée du Grand-Nord (plus tard CNR). La version la plus sérieuse qui soit connue veut que le nom ait été formé du mot anglais "glen" (pour vallon) et du prénom "Ada", celui de l'épouse d'un directeur du Grand-Nord. On n'a pu encore identifier ce personnage.

99 ATR. Dossier "St-Charles Garnier", feuilles dactylographiées, p. 1.

À son ouverture, l'école compte cinq classes dirigées par deux religieuses et trois institutrices laïques dont Mlles Denise Héroux et Gisèle Rheault qui deviendront Filles de Jésus le 12 mai 1955. Ce sera jour de fête pour toute l'école, et les grands élèves se rendront à Kermaria pour assister à la profession religieuse de leurs anciennes institutrices. La semence jetée en terre porte déjà d'heureux fruits.

En 1955, la Commission scolaire de St-Charles Garnier est annexée à celle de Shawinigan, ce qui fait grimper illico le nombre de classes de six à dix, puis à douze l'année suivante. L'école est mixte jusqu'en 1961, alors que les Frères Maristes arrivent dans la paroisse pour prendre charge des garçons. On appropriera les locaux de l'école initiale en fonction des nouveaux besoins.

Le 6 février 1961, on déménage! De l'édifice sis à l'intersection des rues Bellevue et La Madone, on se transporte rue Comtois, dans une bâtisse que les résidents du quartier appellent avec fierté «le château des petites filles de Saint-Charles Garnier». Les soeurs y gagnent au change, puisqu'elles habiteront désormais dans le voisinage de l'église.

L'Echo du Saint-Maurice, dans son édition du 8 mars 1961, qualifie l'école de "merveille d'architecture". Puis le journaliste poursuit:

Les murs-rideaux LUCERNE alternant avec les panneaux de couleur amiante, en porcelaine et en verre trempé confèrent un air de gaieté à cette construction moderne qui fait à juste titre l'orgueil de la Commission scolaire et de la jeune population de la paroisse.

De trois qu'il était au début le nombre des religieuses s'élève jusqu'à sept en 1962 pour retomber à trois puis à deux en 1968. Le 27 mars 1969, le Conseil provincial doit se résigner à retirer les soeurs de Saint-Charles. Le 16 juin suivant, M. Roland Boulanger, secrétaire-trésorier, accuse réception de la décision de Kermaria en ces termes:

...

Veuillez croire que nous apprenons cette nouvelle avec beaucoup de regret, mais nous nous inclinons respectueusement devant une décision prise à la suite de circonstances incontrôlables (...)

Agréez l'expression de nos sentiments les plus sincères pour tout le dévouement apporté par vos religieuses dans l'éducation de la jeunesse de Shawinigan.

Académie Sainte-Croix

Un demi-siècle s'est écoulé depuis l'arrivée des Filles de Jésus en pays trifluvien. Un demi-siècle aussi depuis l'apparition des premières coiffes bretonnes sur les bords du Saint-Maurice, à la Baie Shawinigan. Deux autres fondations - nous l'avons vu - sont venues s'établir en périphérie de la «ville de l'électricité».

Cinquante ans plus tard, c'est au coeur même de la ville que les filles de Mère Sainte-Angèle viennent s'enraciner dans la jeune paroisse de Sainte-Croix qui ne compte que trois ans d'existence. Mais les enfants d'âge scolaire sont nombreux. Des locaux temporaires ont été aménagés où les plus jeunes se relaient à raison d'une demi-journée de classe afin d'accommoder deux groupes d'élèves. Les plus âgés doivent se rendre à l'école de la paroisse voisine.

Répétant le geste de son vénéré prédécesseur en 1903, Son Excellence Mgr Georges-Léon Pelletier conseille fortement aux membres de la Commission scolaire de s'adresser aux Filles de Jésus afin d'obtenir des soeurs pour l'école que, dès 1950, ils projettent de construire. Sa Grandeur appuie leur requête auprès des autorités, comme en fait foi la lettre suivante adressée le 13 juillet 1950 au curé-fondateur, l'abbé Rosemont Masson:

M. le Curé,

Son Excellence Monseigneur notre évêque nous a demandé de fournir des religieuses pour la grande école qui ouvrira ses portes en 1952, dans la nouvelle paroisse de Ste-Croix.

Il nous fait plaisir, Monsieur le Curé, de vous dire que nous accédons à la demande de Monseigneur: vous aurez des Soeurs pour septembre 1952, mais nous ne pouvons vous dire aujourd'hui quel en sera le nombre. Si vous vouliez bien nous rappeler notre promesse au mois de mai 1952, nous vous dirons alors sur combien de religieuses vous pouvez compter, afin que votre Commission scolaire sache à quoi s'en tenir pour l'engagement de son personnel enseignant.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Curé, nos sentiments de religieux respect en Notre-Seigneur.

Soeur Marie St-Pierre Célestin, f.j.
Supérieure provinciale

La mise en chantier de l'école a lieu le 19 mai 1952.

«La construction se poursuit avec une célérité tenant presque du prodige», note une des fondatrices. Et elle poursuit:

Le 26 août 1953, nous sommes en vue d'un superbe édifice qui témoigne de la générosité et du remarquable talent d'admi-

nistration de ceux qui ont présidé à cette magnifique construction: classes accueillantes et claires, cours ménager meublé selon toutes les exigences modernes, résidence confortable pour les soeurs avec chapelle spacieuse et de grand style. Les dames et les enfants du voisinage envahissent balcons et escaliers pour voir les arrivantes qui ont nom: Soeurs Marie Denise de Jésus, Marie Anita, Marie Giovanni¹⁰⁰, Marie Françoise Cabrini, Marie Nicole des Anges et Marie Lucie du Carmel. Soeur Marie Colette de Jésus nous rejoindra quelques jours plus tard.

La première installation est si rondement menée qu'à midi, au son de l'angélus, après avoir récité la consécration à la sainte Vierge, nous nous attablons et sommes déjà un peu chez nous en ce vaste domaine où nous n'avons pas la joie de dire que la vraie pauvreté des débuts se fait sentir...¹⁰¹

Le mardi, 1er septembre, 850 jeunes envahissent les vingt-deux classes. L'école est mixte jusqu'en sixième année, en attendant la construction de l'école Saint-Jacques. Ce nombre fluctuera légèrement d'une année à l'autre, mais l'avènement des polyvalentes le fera chuter de façon considérable en 1967. Du côté communautaire, c'est le double mouvement «arsis-thésis» qui prévaut ici comme ailleurs: de sept, le nombre de soeurs monte à treize en 1963 pour retomber à huit en 1972. De plus, les remaniements scolaires obligent les enseignantes à se déplacer vers différentes écoles de la ville, voire même jusqu'à Saint-Tite. Les événements parlent avec éloquence et indiquent la décision à prendre. En juin 1973, on quitte l'Académie Ste-Croix et la sympathique population qui accueillait les soeurs avec tant d'affabilité vingt ans auparavant. On n'oubliera certes pas les liens qu'on a tissés au fil des jours, des mois et des années, mais il faut bien convenir que la médaille a un très agréable revers... On s'éloigne de l'asphalte, du béton et du ciment pour s'établir dans un cadre verdoyant et champêtre, presque bucolique! Les ex-citadines sont ravies de pouvoir fouler de la pelouse, d'entendre chanter les oiseaux, de voir le Saint-Maurice serpenter paresseusement au milieu des vallons environnants. Ce paradis en miniature, c'est le 2183, 45e rue, à Shawinigan-Est, dite Résidence L'Assomption, où vous recevrez la plus cordiale des bienvenues! Le personnel s'est partiellement modifié depuis onze ans, mais les caractéristiques d'accueil et de fraternité sont restées à l'ordre du jour!

100 Décédée accidentellement au Honduras le 14 juillet 1967.

101 ATR. Historique de la fondation.

SERVICES DE LA SANTÉ

“(…) un foyer de dévouement, un cénacle de miséricorde, d’espérance et de charité.” (Mgr G.-L. Pelletier)

Hôpital Laflèche

Grand’Mère est située à 45 kilomètres en amont de l’embouchure du Saint-Maurice. La ville doit son nom à l’imposant rocher qui avait jadis ses assises au milieu d’une chute tumultueuse, haute de 40 mètres. L’usure des siècles avait buriné sur ce rocher les traits d’une vieille dame. Lors de la construction d’un barrage hydro-électrique en 1916, on transporte ce phénomène naturel dans un parc d’où l’aïeule continuera à veiller sur sa ville.

Après plusieurs années de gestation assez douloureuse, l’hôpital voit le jour en juin 1950. Ce splendide monument est assis sur une butte de pierre avec, à l’arrière-plan, les superbes Laurentides qui servent de toile de fond aux clochers des paroisses environnantes: Saint-Paul, Saint-Georges, Saint-Théophile-du-Lac, Les Piles.

Dès les débuts, un renfort s’impose et le nombre des soeurs est bientôt porté de sept à dix-neuf. C’est avec fierté que nous dressons la liste de ces ouvrières. Une seule a son nom inscrit au nécrologe, Soeur Aurélie Marie, décédée le 14 janvier 1986.

Soeurs	Soeurs
Marie Patricia	Denise Maria
Saint-Henri Marie	Marie Bernadette de Lourdes
Marie Marthe Françoise	Marie Maurice du Sauveur
Marie Bernadette Soubirous	Marie Saint-Majorique
Marie Félix de Jésus	Marie Ange de Jésus
Marie Hélène du S.-C.	Hildegarde Marie
Marie Léon du S.-C.	Marie Fernand du S.-C.
Alma Marie	Marie Saint-Gustave
Maria de Saint-Viateur	Marie Edgard de Jésus

Le 25 juin, Mgr Georges-Léon Pelletier bénit le monument qui devra son nom à Mgr Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières, et à M. le chanoine Téléphore Laflèche, neveu du précédent et curé-fondateur de la paroisse Saint-Paul. Dans son allocution, Sa Grandeur s’exprime en ces termes:

(…) L’Hôpital Laflèche est, sans contredit, non seulement un magnifique édifice, mais également un monument historique qui sera toujours à la gloire, tant de la ville de Grand’Mère

que de la Congrégation des Filles de Jésus. (...) Cette maison sera un foyer de dévouement, un cénacle de miséricorde, d'espérance et de charité.

À son inauguration, l'hôpital a une capacité de 145 lits. C'est un établissement ultra-moderne mais sans luxe. Il met à la disposition des patients un laboratoire de première valeur, un département de radiologie bien organisé, des services de pédiatrie, de maternité et de chirurgie des mieux équipés. Le souci continu des responsables a été d'allier efficacité et climat humanitaire.

Depuis les jours épiques du début, le personnel médical et hospitalier s'est multiplié, de nouveaux services ont surgi, la bâtisse a subi des améliorations constantes; bref, l'institution n'a rien épargné en vue d'une évolution favorable au mieux-être des bénéficiaires à tous les points de vue.

Il y a lieu de souligner ici le travail bénévole, parfois obscur mais combien précieux, des Dames Patronnesses, dont les activités débutent le 26 avril 1955. Depuis, l'oeuvre est légalement constituée sous le nom d' "Association des Auxiliaires des Hôpitaux". "En aidant à soulager les misères humaines, elles sont souvent confrontées aux misères de l'âme qu'elles essaient de comprendre et de soulager avec un coeur et un tact infiniment délicats."¹⁰²

Le 25 avril 1960, Laflèche est en émoi... C'est qu'aujourd'hui, on scrute l'hôpital à la loupe en vue de l'accréditation convoitée. On vérifie la compétence de chaque membre du personnel, et tout l'aspect matériel est passé au peigne fin... Deux mois plus tard, l'hôpital est accrédité. Voici en quels termes "La Voix du Saint-Maurice" annonce la bonne nouvelle à la population:

L'Hôpital Laflèche de Grand'Mère vient d'obtenir de la Commission d'accréditation des Hôpitaux du Québec son certificat de reconnaissance pleine et entière.

Mentionnons que cette accréditation est un grand hommage envers les Filles de Jésus qui dirigent la maison. L'honneur rejaillit sur le corps médical de l'institution de même que sur tout le personnel.

Une reconnaissance de ce genre est attribuée pour la première fois dans la région(...) En attribuant cette haute distinction à l'hôpital Laflèche, le groupe des instituts médicaux nationaux du Canada et des Etats-Unis reconnaît ainsi un système parfait. Tout le service hospitalier de la région et même de la province peut être fier de cette reconnaissance. Pour la Communauté des Filles de Jésus, c'est vraiment une belle marque d'estime...

102 Soeur Marie Rose Blandine, dossier de l'Hôpital Laflèche, dixième anniversaire, 1960.

Le 15 septembre 1970, suite à une seconde visite d'évaluation, un nouveau statut d'accréditation sera accordé à l'hôpital.

L'année 1969 marque un tournant capital dans l'histoire de la maison. Les soeurs quittent leur résidence du cinquième étage pour se partager en deux groupes. Au début de novembre, trois soeurs vont habiter un logement sur la *6e Avenue*; quelques jours plus tard, dix autres vont élire domicile dans la résidence acquise au *1573, 7e Avenue*. Le premier groupe sera dissous en juin 1975. Quand au second, il perdurera jusqu'en 1984. Mais Laflèche ne perd pas pour autant le service de ces ouvrières qui se sont acquis à bon droit l'estime du corps médical et l'appréciation de toute la population. Malheureusement, leurs rangs s'éclaircissent d'une année à l'autre, et à l'heure actuelle, une soeur seulement reste, dernière porte-couleurs des Filles de Jésus, dans ce milieu de soins qui devient, en 1973, propriété du gouvernement. Il se nommera, à partir de 1974, le Centre Hospitalier Laflèche.

À l'occasion du cinquantième de l'arrivée des Filles de Jésus en terre canadienne, un des trois médecins pionniers, le docteur André Poisson¹⁰³ soulignait que "le nom des religieuses Filles de Jésus sera inscrit au tableau d'honneur de l'histoire du Centre Hospitalier Laflèche." En effet, entre le premier poupon qu'elles ont vu éclore à la vie et le dernier mourant qu'elles ont préparé à larguer pour le grand voyage¹⁰⁴, que de dévouements, souvent obscurs, et maintes fois prélevés à même les heures de sommeil !

À quelque deux cents ans de distance, les ouvrières de Laflèche ont rejoint la lointaine intuition de M. Noury. L'un des buts de la "maison de piété et de bienfaisance" dont il traçait l'ébauche en 1770, c'était le "soulagement de toutes les personnes blessées, infirmes, malades, et généralement toute personne dans la souffrance". Le vénéré fondateur était loin de soupçonner que son projet prendrait corps un jour sur les bords du Saint-Maurice ! Mais de là-haut, il a sûrement protégé l'oeuvre qui cadrerait si bien avec les désirs de son coeur, et assisté celles qui en ont assumé la responsabilité.

Foyer de Grand-Mère

Nous avons pesé le pour et le contre, et nous avons évalué nos capacités. Nous savons que les oeuvres sociales demandent de plus grands efforts de nos jours, et nous avons accepté avec joie. Déjà, quelques religieuses s'entraînent dans un foyer

103 Les deux autres sont les docteurs Louis A. Frenette et Lasalle Mondor.

104 Le 19 mars 1953, les soeurs de Laflèche recevaient le dernier soupir de la co-fondatrice canadienne, la chère Mère Marie Sainte-Zénaïde.

semblable à Rimouski. (...) Il faut dire que dès la première rencontre, nous avons été gagnées par le courant de sympathie et de fraternité qui se dégageait des membres de la Corporation.¹⁰⁵

C'est en ces termes que Soeur Gisèle Gervais, Supérieure provinciale, décrit ses impressions lors de la levée de la première pelletée de terre, geste symbolique marquant l'inauguration du futur Centre d'hébergement pour personnes âgées dans la ville du Rocher.

A cette même occasion, M. Jacques Marchand, président de la Corporation, remercie les Filles de Jésus qui ont accepté de prendre en main cette oeuvre. «Le personnel affecté au Foyer, dit-il, sera, au début, de cinq religieuses; une de celles-ci aura charge de la régie interne et essaiera de créer un climat, un esprit familial entre tous les membres du personnel.»¹⁰⁶

La construction, commencée en 1967, est inaugurée officiellement le 18 août 1968. Dès le 3 juin, M. Gaston Robert, premier administrateur, se rend à l'Académie Sainte-Croix où les quatre fondatrices sont réunies depuis une quinzaine de jours. Elles besogneront ferme pour mettre tout à point afin d'accueillir les premiers pensionnaires le 20 juin.

Sis au coin de la 7^e avenue et de la 7^e rue, le Foyer est perché au sommet d'un léger promontoire. Sa situation permet aux bénéficiaires de vivre à proximité de l'église et du centre commercial, tout en jouissant d'une sérénité faite de confort et de tranquillité. Etant donné l'impossibilité pour la majorité de se rendre à l'église St-Paul, une chapelle a été prévue où M. le chanoine Louis-Arthur Bourbeau, premier aumônier, célèbre quotidiennement le Saint Sacrifice. Une des soeurs a réussi à former une petite chorale qui s'exerce sérieusement tous les samedis et s'exécute pieusement le dimanche à la messe de 9h30. Les voix sont peu ou prou chevrotantes, mais la foi a gardé toute sa fermeté.

Même si, pour la plupart, «la vie est sur son dernier printemps», il arrive que des idylles amoureuses se nouent entre les pensionnaires, et le 4 septembre 1968, deux d'entre eux convolent en justes noces à l'âge de 84 ans !

Nous sommes venues ici dans un but apostolique, note la rédactrice des éphémérides, mais ce sont nos chers vieillards qui, bien souvent, nous évangélisent à leur insu par leur souci de s'entraider au plan matériel, social et spirituel. Ils nous fournissent, sans le savoir, un modèle de vie communautaire.

105 *Le Courrier de Laviolette*, «Le Foyer Grand-Mère: réalité très prochaine», 21 septembre 1967.

106 *Ibid.*

Et un peu plus loin, elle ajoute en s'adressant aux soeurs qui travaillent en milieu scolaire:

Quand la turbulence des jeunes vous donnera le vertige, venez faire une visite à nos paisibles pensionnaires. (...) Notre doyenne de 89 ans vous répétera sûrement: «Nous avons un beau 'set' de Soeurs, et je ne me gêne pas pour le dire à tout le monde».

Les soeurs forment communauté au Foyer jusqu'en 1973, alors qu'elles vont habiter en logement au 738, *11e Avenue*. Ce bail sera résilié en juin 1980. A l'ouverture, six Filles de Jésus constituent la fraternité, mais deux seulement sont affectées au soin des vieillards. De 1974 à 1983, une seule continue à dispenser soins, réconfort et sourires à ceux dont «le coeur usé mais plus tendre qu'avant» ont bénéficié pendant quinze ans de la sollicitude des filles de Mère Sainte-Angèle.

DANS LES TÂCHES PASTORALES ET LES SERVICES AUXILIAIRES

La fresque des fondations établies dans la ville épiscopale et dans la cité mariale nous a permis d'assister à l'éclosion de certains dynamismes de style nouveau. Nous n'y reviendrons pas, sauf pour rappeler la collaboration apportée au clergé, soit au niveau de la pastorale, soit dans le domaine des tâches ménagères. Un travail similaire a été confié aux Filles de Jésus dans ce secteur que nous avons convenu d'appeler "la ville des Chutes et celle du Rocher", même si Shawinigan-Sud -- autrefois Almaville -- constitue une entité civique, tout à fait distincte des agglomérations situées sur la rive septentrionale du Saint-Maurice.

Pour éviter des redites qui pourraient risquer de devenir fastidieuses, disons simplement qu'à partir de 1970, les cinq paroisses suivantes ont bénéficié de l'apport des Filles de Jésus:

Saint-Sauveur (Shawinigan-Sud)
St-Jean-Baptiste (Grand-Mère)
Saint-Bernard (Shawinigan)
L'Assomption (Shawinigan-Est)
N.-D. de la Présentation (Shawinigan-Sud)

A travers leurs tâches quotidiennes, les soeurs ont voulu être les témoins d'un Institut "né du feu de la charité que Jésus est venu allumer sur la terre".

DANS LES PAROISSES RURALES

Batiscan	(1903-1975)
Saint-Prosper	(1903-19...)
Saint-Narcisse	(1903-19...)
Saint-Boniface	(1903-19...)
Sainte-Flore	(1903-1972)
Saint-Didace	(1903-1971)
Saint-Stanislas	(1906-19...)
St-Théophile du Lac	(1908-1973)
Saint-Adelphe	(1910-19...)
St-Alexis des Monts	(1910-19...)
Saint-Justin	(1910-19...)
Sainte-Thècle	(1912-19...)
St-Elie de Caxton	(1914-1971)
St-Etienne des Grès	(1926-1971)
St-Séverin de Proulxville	(1927-1971)
	(1983-19...)
St-Mathieu du Parc	(1937-19...)
St-Gérard des Laurentides	(1943-19...)
Saint-Léon le Grand	(1944-19...)
St-Louis de France	(1945-19...)
Saint-Sévère	(1945-1970)
St-Luc de Vincennes	(1948-1974)
St-Thomas de Caxton	(1955-1971)
St-Michel des Forges	(1956-1968)
St-Joseph de Mékinac	(1959-1984)
Tavibois	(1967-19...)
Saint-Maurice	(1984-19...)

“...les oeuvres d'éclat ne sont pas les nôtres..”

Depuis longtemps, Mgr Cloutier songeait à la fondation d'une communauté de femmes, pour donner l'instruction élémentaire et tenir des écoles modèles ou académiques dans les paroisses rurales.¹⁰⁷ Le prélat envisage donc l'établissement d'externats, et au besoin de petits pensionnats dans les paroisses de campagne.

Nous avons depuis 200 ans les Révérendes Mères Ursulines, qui sont devenues de droit les éducatrices de nos filles en ville. Nous avons aussi pour les oeuvres de Charité, les bonnes Soeurs de la Providence, et je ne voudrais en aucune façon nuire à leur zèle et à leur dévouement.¹⁰⁸

Mère Marie de Sainte-Blandine corrobore l'opinion du prélat quand elle affirme en septembre 1902: “Les oeuvres d'éclat ne sont pas les nôtres. Ici, nous nous occupons des enfants et particulièrement des petits et des humbles. Dans toutes nos maisons, une soeur visite, à domicile, les malades pauvres. Donner ses soins aux déshérités de la fortune, aux vieillards, aux orphelins, voilà nos oeuvres.”¹⁰⁹

L'une de ces “oeuvres”, les ECOLES RURALES, feront l'objet des pages qui suivent. Ne cherchez pas dans ces simples récits des faits inattendus, des exploits éclatants. Non ! Cherchez plutôt à découvrir le charisme qui a présidé à ces humbles gestes, le témoignage vivant d'une foi profonde, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve.

107 ATR. Lettre de Mgr Cloutier à Mère Marie de Sainte-Blandine, évêché de Trois-Rivières, 22 novembre 1902.

108 *Ibid.*

109 Lettre adressée aux évêques du Canada et des États-Unis, septembre 1902 (ANNEXE J).

Batiscan

La paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan date des débuts de la colonie.¹¹⁰ Situé au confluent de la rivière Batiscan et du Saint-Laurent, ce village agricole faisait partie d'une seigneurie concédée aux Jésuites en 1639. D'abord, mission indienne dont le nom algonquin ou montagnais signifie *brume légère*, elle était desservie par des missionnaires de passage. Grâce à ses prêtres ambulants et à ses vaillants colons, Batiscan est devenu un coin de pays prospère où il est fort agréable de vivre.

Cette localité peut se réclamer d'être une des premières paroisses rurales du diocèse de Trois-Rivières où les Filles de Jésus se sont implantées. En 1903, l'abbé Adélarde-Pierre Bellemare, curé, fait appel aux "excellentes institutrices" françaises. Les quatre fondatrices s'installent le 7 août dans leur nouveau patelin parmi une population ravie de les recevoir. Elles sont Soeurs Marie Saint-Evariste, Supérieure et enseignante; Marie Euthalie du S.-C. (toutes deux deviendront Assistantes générales de la Congrégation); Marie Scolastique, pour la troisième classe; et — non la moins importante — S. Marie Sainte-Alimène, cuisinière.

De par son titre, l'"école modèle" devait posséder une maîtresse enseignant l'anglais quelques heures par semaine, mais tout le reste de l'enseignement devait se donner en français. Bientôt l'école de Batiscan devient florissante et compte une centaine d'élèves pour lesquels quatre religieuses s'avèrent indispensables.

Cette évolution ne cessera de s'accroître au cours des années. En 1960, la construction d'une nouvelle école moderne de six classes permet de réaliser pleinement la centralisation des cinq écoles de rang qui disparaissent à tout jamais. Dirigée par les soeurs, cette école accueille un total de 170 élèves, filles et garçons. Cinq religieuses et deux institutrices laïques en constituent le personnel. Le vieux couvent reçoit les garçons à partir de la troisième année.

En 1975, faute de personnel, et suite aux transferts inévitables des enseignantes dans les diverses écoles que la Commission scolaire des Chenaux a regroupées, les Filles de Jésus se voient contraintes de quitter la paroisse après une diligente collaboration de près de trois-quarts de siècle. Notre-Dame de Bethléem, sous le vocable duquel elles se sont placées dès les débuts, a béni leur fidélité à la grande cause de l'éducation populaire inaugurée par Mgr François-Xavier Cloutier. Leur départ n'entraîne point la disparition de l'oeuvre qui demeure, assurée qu'elle est par des laïcs aussi compétents que dévoués.

110 En 1984, elle fêtait son tricentenaire.

Les lignes suivantes extraites du Bulletin paroissial de juin 1975, révèlent toute la gamme d'émotions que suscite le départ des Filles de Jésus de Batiscan. Mgr Paul Gaudet, curé, écrit:

Moment de gravité et d'émotion au rappel de tant d'éducatrices qui se sont succédé depuis 1903. Reçues avec joie, elles ont fidèlement rempli leur tâche, dispensant connaissances et éduquant à la foi et à la vie chrétienne de nombreuses générations, les vôtres.

Au nom de ces générations de jeunes,

Au nom des familles de tout âge,

Au nom de l'Église de Batiscan, des curés et vicaires qui ont exercé leur ministère depuis 1903,

MERCI aux religieuses actuelles, Soeurs Luce, Jeannine et Armande,¹¹¹

MERCI aux directrices et aux enseignantes du passé,

MERCI à l'Institut des Filles de Jésus de Kermaria. Votre souvenir restera gravé en nos coeurs et notre reconnaissance vous est assurée, surtout dans la prière.

Nos vœux de santé, de bonheur pour l'avenir.

Saint-Prosper

La paroisse Saint-Prosper se compose d'un démembrement de Sainte-Anne-de-la-Pérade et d'une partie de la paroisse de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. La petite Rivière-à-Veillette serpente paresseusement entre les vallons de terre argileuse. A l'arrière, se dresse la montagne, fascinante avec ses érables et ses cabanes à sucre.

Saint-Prosper se fait gloire d'avoir donné à l'Église de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses.¹¹² A cet égard, la famille Cloutier figure en tête du palmarès avec un évêque, trois prêtres et six religieuses. Les familles Gravel ont donné à la Congrégation quatre de leurs enfants dont une Assistante générale, Mère Marie Pélagie.

Il était donc juste que cette paroisse très chrétienne bénéficie d'une présence religieuse dans son école. Le 7 août 1903, avec les fondatrices de Batiscan, celles destinées à Saint-Prosper: Soeurs Marie Saint-Géran, Marie Imelda et Marie Saint-Bieuzy quittent le Kermaria trifluvien, conduites par Mère Marie de Sainte-Elisabeth. S. Marie Saint-Anthime complètera, un peu plus tard, la petite communauté. Selon l'usage de la Congrégation, elles s'agenouil-

¹¹¹ Luce St-Amand, Jeannine Brouillette, Armande Pronovost.

¹¹² La première Fille de Jésus issue de St-Prosper, Anne-Marie Massicotte, revêtit l'habit religieux dès 1905.

lent à la sainte table, le cierge à la main, pour recevoir la bénédiction du départ. Elles ne vont pas en pays de mission mais parmi une population dont la foi, la piété et les moeurs leur rappellent les meilleurs bourgs de Bretagne.

M. l'abbé Odilon-Honoré Lacerte, (1893-1937), curé de cette belle paroisse agricole, accueille les soeurs avec grand bonheur et les conduit lui-même à leur nouvelle demeure. C'est un logis assez pauvre en apparence mais suffisamment confortable en toute saison. Leur première école comprend trois classes et, comme dans toutes les paroisses rurales, reçoit les élèves des deux sexes.

Cette première maison de bois est remplacée en 1915 par une construction de cinq classes avec résidence et chapelle. En 1960, une nouvelle école permet de faire un pas de plus vers la centralisation scolaire qui se répand graduellement dans la province de Québec. Les quatre religieuses, secondées par deux institutrices laïques, prennent en charge les 140 élèves répartis dans les classes de la première à la onzième année inclusivement.

Il suffit de lire le compte rendu du cinquantenaire des Filles de Jésus de Saint-Prosper pour s'émerveiller de la qualité de présence des soeurs et de leur action à l'école et dans la paroisse. Il en fut ainsi dès 1903. Les Filles de Jésus ont su gagner très vite le coeur de leurs élèves et ont reçu, en retour, l'entière collaboration des parents mais au prix d'une fidélité de tous les instants. Evoquons ici les paroles prononcées par Mgr Denis Clément, chancelier du diocèse, lors des fêtes de 1953:

Que les Filles de Jésus restent fidèles à leur passé, ce passé riche d'abnégation, de dévouement, d'apostolat; riche de pauvreté, d'obéissance, de chasteté; riche de foi, d'espérance, de charité, en un mot, riche de sainteté.

Au sein de cette belle population de Saint-Prosper, les Filles de Jésus ont témoigné de l'unité d'esprit et de coeur, de la stabilité et de la paix. En 1980, trop peu nombreuses, elles vont résider au presbytère. La tâche pastorale qu'elles assumeront dorénavant accapare toute leur attention et toutes leurs énergies.

Saint-Narcisse

A Saint-Narcisse, paroisse du comté de Champlain située à quelque trente-cinq kilomètres de Trois-Rivières, c'est le propre frère de Mgr Cloutier, l'abbé Prosper, qui reçoit les Filles de Jésus en 1903. Pays de foi aux familles nombreuses, Saint-Narcisse est une des premières localités désignées à Mère Marie de Sainte-Elisabeth par Mgr Cloutier comme pouvant avoir des religieuses

institutrices. Cependant, il y a division au sein de la Commission scolaire en ce qui a trait à l'établissement d'une communauté religieuse dans le patelin. Les choses traînent quelque peu en longueur.

L'après-midi du 23 août, Mgr Cloutier s'arrête à Saint-Narcisse, rencontre les commissaires et les persuade qu'ils auraient tout intérêt à accepter des religieuses pour l'instruction de leurs enfants. L'affaire est réglée: Mère Marie de Sainte-Elisabeth s'engage à placer deux soeurs compétentes pour donner l'enseignement conforme aux programmes et règlements scolaires du pays.

Deux jours plus tard, soit le 25 août, après avoir prié Marie de leur préparer la voie en disposant les coeurs à recevoir leurs services et leur dévouement, Soeurs Marie Saint-Jean François, Marie Sainte-Césarie et Marie du Saint-Rédempteur prennent le train pour Saint-Narcisse en compagnie de Mère provinciale. Elles reçoivent un accueil des plus paternels de la part du curé qui est si heureux d'avoir enfin des religieuses dans sa paroisse. Il les accompagne à leur nouvelle demeure où lui-même accroche le crucifix, seule richesse des fondatrices. La maison est déjà en partie habitée par quatre vieillards dont le curé confie le soin à la soeur cuisinière. Au mois d'octobre arrivent leur Supérieure, S. Marie Angélique du S.-C. ainsi que S. Marie Saint-Lazare qui remplace S. Marie du Saint-Rédempteur; celle-ci reprend ses fonctions de cuisinière à l'évêché.

L'école Saint-Narcisse promet beaucoup. En 1949, une classe de dixième année est instaurée à la demande des commissaires qui reconnaissent les avantages inappréciables de l'instruction et de la formation religieuse de la jeunesse féminine, garanties de l'esprit profondément chrétien des familles rurales. En 1951, on intervient encore auprès de l'Institut afin d'obtenir une soeur de plus pour une nouvelle classe. Force lui est de refuser car Mgr Pelletier demande aux Filles de Jésus d'ouvrir deux écoles à Saint-Charles Garnier et à L'Assomption de Shawinigan. En 1968, les soeurs continuent à résider au couvent mais l'école n'est plus dirigée par elles. En 1971, elles occupent un logement, rue de l'Eglise. En 1976, la communauté de Saint-Narcisse devient une filiale de la communauté de Saint-Prosper, situation qui perdure jusqu'à la nomination d'une supérieure en 1979. En juin 1981, la petite communauté se transporte dans une propriété que la Congrégation acquiert au 291, rue Principale.

Aujourd'hui, six soeurs demeurent à Saint-Narcisse dont quatre enseignent à l'école qui fait face à leur résidence.

Saint-Boniface

À l'orée du siècle, Saint-Boniface de Shawinigan jouissait d'un essor considérable. Ce coquet village des Laurentides était devenu un véritable carrefour où activité et population allaient sans cesse croissantes. C'est pourquoi le curé Téléphore Gravel, soucieux de la formation de la jeunesse montante, voulait s'assurer d'une bonne équipe d'éducatrices religieuses.

Le 28 août 1903, deux petites colonies de soeurs quittent en même temps la Maison provinciale: une pour Saint-Boniface et l'autre pour la paroisse du Sacré-Coeur de la Baie Shawinigan. Mère Marie de Sainte-Elisabeth accompagne d'abord au Sacré-Coeur les trois soeurs désignées pour cette mission, tandis que continuent vers leur résidence les fondatrices de Saint-Boniface: Soeurs Marie Théodore, Marie Sainte-Geneviève et Marie du Carmel. Toutes trois sont affectées à l'enseignement à l'école. Un mois plus tard, S. Marie de Saint-Edern vient s'occuper de la cuisine et S. Saint-Alain Marie remplace S. Marie du Carmel qui est rappelée à Trois-Rivières pour continuer son noviciat.

Cette première équipe de Filles de Jésus est accueillie à Saint-Boniface avec enthousiasme par le curé Gravel et ses paroissiens. Grâce à l'appui des conseils scolaires tous plus dynamiques les uns que les autres, les soeurs ont contribué à faire de Saint-Boniface un centre remarquable de vitalité à tous égards.

Leur action efficace et fraternelle a fait s'épanouir une pléiade de vocations sacerdotales et religieuses: trente prêtres, une vingtaine de religieux, plus de cent religieuses réparties en vingt-trois communautés dont une vingtaine chez les Filles de Jésus. Des anciens exercent un rayonnement dans à peu près toutes les sphères d'activités professionnelles.

En 1949, une école moderne de huit classes est confiée aux Filles de Jésus. Elles y seront actives dans l'enseignement jusqu'aux années '70, époque de profondes et sérieuses mutations dans toute la société. Le couvent ferme ses portes et les occupantes déménagent à Sainte-Flore le 9 juillet 1971 tout en continuant leur travail sur place à l'école Sainte-Marie. Le 13 juillet 1972, elles reviennent au 39, rue de la Station, à Saint-Boniface, tout en faisant partie de la communauté de Saint-Jean-Baptiste de Grand-Mère. De 1979 à 1981, deux autres soeurs sont rattachées à la communauté de Saint-Boniface: elles résident et travaillent au presbytère de Saint-Paulin. En 1985, nous retrouvons encore les Filles de Jésus à Saint-Boniface, oeuvrant au plan pastoral et au plan scolaire.

Lors de la célébration du 75^e anniversaire de l'arrivée des Filles de Jésus dans la paroisse, la Supérieure provinciale d'alors, S. Emilienne Boivin, écrit:

J'aime aussi signaler le témoignage de celles qui ont vécu dans la belle paroisse de Saint-Boniface. Elles parlent fièrement de la belle collaboration des paroissiens et elles considèrent comme un privilège et une chance d'avoir oeuvré chez vous.¹¹³

Le chêne qui figure dans les armoiries de la paroisse symbolise bien la générosité et la détermination des bonnes gens de Saint-Boniface. Les Filles de Jésus y ont été à bonne école.

Sainte-Flore

Sainte-Flore, c'est la paroisse-mère. En 1903, c'est un beau village dont la vaste superficie contient, dans certaines de ses parties, de très bonnes terres. La cognée a fait retentir la forêt de ses échos à Sainte-Flore dès 1854. Elle possède le paysage le plus agréablement accidenté. Ses lacs entourés de montagnes sont des asiles de paix et de repos. Au loin, on peut entendre gronder les plus grosses chutes du Saint-Maurice, celle des Hêtres, des Petites-Piles, de Shawinigan, et de La Grand'Mère.

En 1903, la Congrégation s'engage à placer à Sainte-Flore quatre soeurs pour l'école du village «conformément à la loi et aux règlements qui sont ou qui seront établis par les autorités compétentes.»¹¹⁴ Soeurs Marie Angélique du S.-C., Marie Sainte-Geneviève et Maria de Saint-Yves sont choisies pour cette communauté. La quatrième, S. Marie Sainte-Cornélie¹¹⁵ encore sur l'océan, les rejoint à peu de jours près. M. le curé Leblanc est toute prévenance pour rendre ce début de fondation aussi agréable que possible. Le 29 août, accompagnées de Mère Marie de Sainte-Elisabeth, les soeurs prennent possession de leur couvent «rendant grâces au Ciel de nous fournir un champ de plus pour nous y dévouer dans les oeuvres de notre chère Congrégation. C'est une compensation à nos tristesses de France.»¹¹⁶

Les autorités religieuses et civiles de l'endroit confient aux Filles de Jésus l'école du village où elles entreprennent immédiatement

113 Lettre au comité organisateur, le 14 septembre 1978.

114 ATR. Contrat signé par Mère Marie de Sainte-Élisabeth et M. Thomas Villemure, Président de la Commission scolaire de Sainte-Flore.

115 Au jubilé d'or des Filles de Jésus à Sainte-Flore, celle-ci était présente, seule survivante des fondatrices.

116 ATR. Cahier communautaire de la communauté de Sainte-Flore.

l'instruction et l'éducation des enfants des deux sexes. Leur action et le bien qui en découle se poursuivront jusqu'en 1972 avec le même élan évangéliste auprès de plusieurs générations de jeunes. C'est alors qu'elles quittent cette belle paroisse: «Le combat doit cesser faute de combattants...» Mais celles qui ont participé à cette oeuvre d'éducation se souviennent, au coeur de leur prière quotidienne, de leurs anciens élèves et des familles si chrétiennes de ce coin paisible de la Laurentie.

Saint-Didace

Saint-Didace est une charmante localité assise au bord d'une vallée formée par les Laurentides et arrosée par la Maskinongé. C'est un décor typiquement campagnard, bleu d'eau et touffu d'arbres, que présente la petite paroisse. Accrochés à mi-flanc de la colline, l'église, le presbytère et l'école dominent le village.

Le 1er septembre 1903, Mère Marie de Sainte-Elisabeth accompagnée de M. Dusablon, aumônier, et de S. Marie de Saint-Georges, se rendent à Saint-Didace. Ils sont reçus au presbytère par l'abbé Euchariste Héroux qui leur fait le plus gracieux et bienveillant accueil. Avant d'établir une fondation en cet endroit, la bonne Mère veut s'assurer de la maison qu'on propose comme habitation pour ses soeurs. C'est une maisonnette de bien pauvre apparence à l'extérieur comme à l'intérieur et qui contient deux classes au rez-de-chaussée. L'étage supérieur, véritable grenier, comprend trois chambres et un étroit corridor livrant passage à tous les vents, où on loge le bois pour la cuisine et le chauffage et où les rats et les souris trouvent asile. Aussi, la Mère Provinciale n'hésite-t-elle pas à appliquer le vocable de Notre-Dame de la Crèche à la nouvelle communauté. Ayant passé un hiver au Canada, elle se rend vite compte que le misérable réduit n'est pas habitable pendant la mauvaise saison et que les soeurs ne peuvent y demeurer que transitoirement. Les commissaires d'école s'engagent à faire les réparations demandées; si bien que le 7 septembre, S. Marie Saint-Georges et les deux compagnes qui l'ont rejointe — Soeurs Marie Saint-Avit et Marie Saint-Brévin — sont en mesure de s'installer. Deux jours plus tard, elles font face à leurs 110 nouveaux élèves qui leur expriment leur joie et contentement en leur offrant des fleurs ainsi qu'une adresse de circonstance composée par le curé.

À l'automne 1904, un nouveau couvent-école s'élève à la place de l'habitation première. Rapidement, les soeurs en viennent à comprendre les moeurs et la mentalité des gens et montrent un réel souci d'adaptation. L'enseignement des soeurs françaises est apprécié de la population. Des demandes arrivent même des

paroisses environnantes pour l'admission à «l'école des soeurs», tant on en reconnaît la supériorité. De son côté, le digne pasteur de la paroisse, fortement secondé par les commissaires d'école, ne ménage rien pour faciliter aux religieuses le meilleur rendement.

Lors de sa visite, le 6 juin 1907, Mère Marie de Sainte-Blandine manifeste sa satisfaction: «J'emporte de ma visite à Saint-Didace le meilleur souvenir et je forme des voeux pour la prospérité toujours croissante de cette école.» Son souhait se réalise à travers les ans.

Au cinquantenaire de l'arrivée des Filles de Jésus qui se célèbre en même temps que celui de la paroisse, Mgr Georges-Léon Pelletier résume les sentiments de fierté et de reconnaissance des paroissiens:

Sans bruit, dans l'ombre et l'obscurité, les religieuses sèment dans les âmes le germe de vie chrétienne, consolation des diocèses, bonheur des paroissiens qui bénéficient de leur enseignement, joie et gloire de l'Eglise entière.

Deux ans plus tôt, le vieux couvent avait été démoli et remplacé par une construction beaucoup plus spacieuse et confortable.

La Révolution Tranquille au Québec affecte même les paroisses éloignées qui semblent à l'abri de tous les bouleversements dans le domaine de l'éducation. En 1961, on instaure à Saint-Didace des classes du secondaire mais dès 1963, le cours secondaire est transféré à Saint-Gabriel de Brandon. En 1967, il n'y a que deux Filles de Jésus résidentes et enseignantes, secondées désormais par deux titulaires laïques pour les 101 élèves du premier et second cycles du primaire. En 1971, les commissaires consternés sont avertis que le Conseil provincial a décidé de retirer les soeurs «en considération de la pénurie des sujets, de la nécessité de regrouper les effectifs, et pour répondre au besoin de personnel dans les institutions privées appartenant aux Filles de Jésus». ¹¹⁷

30 juin 1971: fermeture du couvent. Soixante-huit années ont passé depuis l'arrivée des premières missionnaires à Saint-Didace, années bénéfiques tant pour les soeurs que pour la paroisse qui les a si bien épaulées.

Saint-Stanislas

Le village de Saint-Stanislas est situé entre la rivière Batiscan et celle des Envies. C'est à cet endroit privilégié que devait s'établir une autre fondation rurale, oeuvre qui a acquis au cours de son existence une notoriété enviable.

117 ATR. Lettre de S. Lise Dumont, Conseillère provinciale, 15 mars 1971.

L'année 1906 marque le début d'un projet important conçu par le curé et exposé par la suite à la Supérieure provinciale, Mère Marie de Sainte-Elisabeth, c'est-à-dire la construction d'un premier pensionnat pour jeunes filles en paroisse rurale.

Après des hésitations prudentes et de nombreuses délibérations, le Conseil général accepte l'offre et s'engage à assumer les frais de construction. C'est un lourd fardeau pour l'Institut mais une ferme confiance en la Providence vient à bout des pires difficultés. Au mois de mai, Mère Marie de Sainte-Elisabeth et S. Marie de Sainte-Bathilde choisissent l'emplacement du futur couvent.

Le 15 août 1907, Soeurs Marie Antonine, Marie Chrysante, Marie Saint-Maximin, Marie Saint-Expédit, Marie Odith et Marie Saint-Brieux sont conduites par la Mère Provinciale en ce coin pittoresque du pays. La communauté naissante est placée sous l'égide de Notre-Dame du Très Saint Sacrement et sera fondée sur la croix comme tout ce qui doit durer.

Dès le premier jour de septembre, trente-deux filles de Saint-Stanislas s'inscrivent au pensionnat nouvellement construit. Elles sont désireuses de bénéficier de la belle formation des soeurs venues de France pour continuer chez nous leur oeuvre d'éducation. Au dernier jour d'octobre, Mgr Cloutier préside la cérémonie de bénédiction du couvent parmi l'allégresse générale. Les paroissiens se montrent admirables de dévouement, de zèle et d'esprit de foi pour préparer une réception des plus enthousiastes.

Saint-Stanislas a toujours été une école où s'est manifestée dans un réel souci d'éducation, une qualité d'enseignement et de présence religieuse qui fait honneur à toutes celles qui ont oeuvré dans ce pensionnat, soit environ 170 Filles de Jésus et ce, depuis sa fondation jusqu'en 1975. Nous tenons à ouvrir ici une parenthèse pour souligner que Saint-Stanislas a été le berceau de l'École Normale Val-Marie de 1945 à 1947.

Avec le regroupement des écoles et la construction des polyvalentes, il fallait s'attendre à une relocalisation des élèves du couvent. Mais comment, au plan pratique, tirer parti d'un immeuble respectable par son passé mais trop coûteux à rénover. La solution surgit d'un projet émis par le docteur Joseph Douville. Une équipe médicale se dit prête à assurer «un service public utilitaire dans le domaine de la santé» si elle peut occuper les locaux du couvent. Le 14 octobre 1976, les Filles de Jésus cèdent à titre gratuit une partie du terrain ainsi que le couvent à «Centre Médical des Deux Rivières Inc.». Trois religieuses vont habiter un petit logement non loin du collège Saint-Gabriel.

En 1981, M. le curé Jean-Louis Beaupré propose aux soeurs l'étage supérieur du presbytère comme lieu d'habitation. C'est avec joie qu'on accepte. Les soeurs ne sont désormais que quatre, mais leur souci demeure toujours dans la ligne de l'évangélisation, de la collaboration et de l'éducation de la foi par une insertion paroissiale aux modalités multiples.

Aux devancières qui sont rentrées dans la Maison du Père, les Filles de Jésus qui les ont suivies veulent rendre hommage en chantant dans leur coeur une supplication qui dit toute leur espérance et leur admiration: «Saints et Saintes de Dieu dont la vie et la mort ont crié Jésus-Christ sur les routes du monde, priez pour nous !»¹¹⁸

Aux belles familles chrétiennes de Saint-Stanislas qui ont donné leurs enfants à l'Eglise et à la Congrégation, les Filles de Jésus disent toute leur reconnaissance.¹¹⁹

Saint-Théophile du Lac

La paroisse de Saint-Théophile du Lac, mieux connue sous le nom de «Lac à la Tortue», est appelée ainsi à cause de la situation riveraine du village qui date de 1893. Les Filles de Jésus sont appelées, en 1908, à prendre charge de l'école paroissiale à la demande réitérée de l'abbé Pierre Boulay, curé, mandaté par les autorités municipales.

Les fondatrices -- Soeurs Marie d'Avila, Marie Louise de Jésus et Marie de Liesse -- arrivent à cet endroit à la fin du mois d'août. Elles habitent d'abord une maison-école dirigée préalablement par deux institutrices laïques. C'est dans ce logement insalubre, froid et pauvre, que les soeurs doivent vivre et travailler pendant les cinq années qui suivent. Les santés en sont affectées sensiblement mais «les soeurs ne s'en plaignent pas et s'estiment heureuses de pouvoir, au prix de quelques petits sacrifices, faire un peu de bien.»¹²⁰

En 1914, une belle construction en brique permet de s'installer plus confortablement et d'ouvrir une troisième classe. Quatre classes fonctionneront en 1929 à la suite d'améliorations apportées aux locaux. A cette époque, Mère Marie Françoise de Chantal, Visiteuse, inscrit au cahier communautaire: «Au Lac-à-la-Tortue émane un cachet de pauvreté, de simplicité et de dévouement.» M. l'Inspecteur fait également l'éloge de l'institution, en date du 8 avril 1933: «Les classes sont bien soignées, la discipline parfaite.»

118 Extraits tirés des notes communautaires de Saint-Stanislas.

119 La famille Henri Trépanier en particulier: huit vocations religieuses dont cinq chez les Filles de Jésus et trois chez les Frères de Saint-Gabriel.

120 ATR. Cahier des visiteurs, Saint-Théophile du Lac.

En août 1960, Saint-Théophile du Lac voit s'élever un nouveau couvent-école qui comprend huit classes, une salle de récréation, la résidence des soeurs et une chapelle. Dès lors, l'école semble destinée à des lendemains prometteurs. Cependant, en 1968, s'imposent des changements notables au plan administratif: les classes de huitième et de neuvième année doivent être intégrées à une école de Grand-Mère tandis que la plupart des élèves du primaire sont répartis dans les classes de Lac-à-la-Tortue. L'école de Saint-Georges de Champlain accueille les élèves de la première et de la quatrième année et l'école Saint-Louis, deux classes de troisième ainsi que la maternelle.

En 1970, une résolution passée par la Commission scolaire de Grand-Mère impose la retraite aux enseignantes qui ont trente-cinq ans et plus de service. S. Jeanne Massicotte qui dirige les trois écoles ci-haut mentionnées doit démissionner et quitter l'endroit; les deux enseignantes qui restent sont rattachées à la communauté de Sainte-Flore. En 1973, c'est la fin de l'oeuvre des Filles de Jésus à Saint-Théophile du Lac...

Saint-Adelphé

Plus de quatre années s'étaient écoulées depuis que le curé de l'endroit avait conçu le dessein de faire appel aux Filles de Jésus pour son école. Mais une forte majorité de ses paroissiens s'insurgeait contre un tel projet qui leur paraissait trop onéreux. A force d'arguments, après beaucoup de luttes, l'abbé Lamy peut entrevoir enfin l'éventuelle fondation d'un couvent.

Au courant du mois d'avril 1910, accompagné de M. l'abbé Lelaidier (aumônier du Jardin de l'Enfance à Trois-Rivières), il vient plaider sa cause auprès de Mère Marie de Sainte-Elisabeth qui s'empresse de soumettre la proposition à Kermaria. Elle est acceptée d'emblée à la grande joie du bon Curé. A partir de ce moment, l'infatigable prêtre met tout en oeuvre pour préparer dignement l'arrivée des soeurs. Il ne lui suffit pas de leur fournir une vaste maison; il veut, par surcroît, la meubler entièrement. Rien n'y manque. La réflexion suivante reflète son extrême délicatesse: «Il ne manque plus qu'une chose, dit-il, ce sont des 'peignes' mais je les aurai bientôt.» Ce qui fut fait.

Les renoncements que s'imposent les fondatrices, car d'aucunes ont laissé derrière elles des postes bien chers, justifient de telles générosités à leur endroit. Soeurs Marie Ermeline, Marie Saint-Elie, Marie Théodule, Marie Saint-Jean de Canti quittent la Maison provinciale le 15 août à midi. Vers les six heures du soir, elles descendent au presbytère où les attend l'abbé Lamy qui leur réserve

une grande surprise. A l'église où il les convie, elles voient avec émoi toute la population rassemblée pour leur souhaiter la bienvenue.

Au couvent, le curé ouvre la grande porte en disant: «Entrez, mes Soeurs, vous voilà enfin ! Vous voilà chez vous ! Vous êtes des nôtres, vous êtes de la famille, mes Soeurs ! Nos joies seront vos joies, comme aussi, je l'espère, vous prendrez part à nos peines. On s'entr'aidera pour faire le bien; soyez tout au bon Dieu et tout ira bien ! »¹²¹ Pouvaient-elles recevoir meilleur accueil? Il était de fort bon augure.

Les fondatrices placent leur couvent sous le vocable de Notre-Dame de Nazareth dont l'esprit et les vertus inspireront leur vie et leur apostolat.

À Saint-Adelphe, comme dans toutes les autres fondations, les Filles de Jésus vaquent à leurs besognes avec la vaillance qu'on leur connaît. Au gré des années, une heureuse conjoncture fait déborder les cadres primitifs: un nouveau couvent-école plus vaste remplace le premier. Mais les années '60 amenuiseront les rangs. En 1967, l'école passe à une direction laïque. En 1981, les soeurs sont accueillies au presbytère où un logement leur est aménagé. La petite communauté de trois soeurs s'efforce d'être forte et vivante par la qualité de ses relations communionnelles avec les gens et par sa généreuse participation aux activités éducationnelles et paroissiales.

Saint-Alexis-des-Monts

La paroisse de Saint-Alexis-des-Monts est située dans un cadre des plus magnifiques. Le paysage, d'émeraude en été, de pourpre et d'or en automne, en fait un centre touristique très fréquenté. La Rivière-du-Loup, comme un ruban argenté, serpente entre de plantureuses montagnes et partage le village en deux.

La paroisse prend le vocable de Saint-Alexis en 1871 en l'honneur de son courageux fondateur, M. Alexis Boulanger. En 1908, est nommé à cette cure l'abbé Louis-Arthur Dusablon, premier aumônier des Filles de Jésus à Trois-Rivières.¹²² Il se souvient toujours des «Soeurs françaises», ces vaillantes exilées dont il veut doter sa paroisse.

Il est intéressant de constater que dans toutes les paroisses rurales où les religieuses ont fondé un couvent, des instituteurs

¹²¹ ATR. Lettre de S. Marie Ermeline, Supérieure, à Mère Marie de Sainte-Blandine.

¹²² Il deviendra curé de Louiseville en 1912.

laïques les ont précédées. Malgré l'auréole qui nimbaît la mission de «maîtresse d'école», plusieurs quittaient la profession après quelques années d'enseignement soit pour fonder un foyer, soit pour entrer en religion.

C'est en 1909 que le curé demande des soeurs pour son école. Sa requête est acceptée avant plusieurs autres «en reconnaissance des bons et paternels services rendus à notre Maison des Trois-Rivières.» Rassuré, ce prêtre porte toute son attention aux rénovations qu'exigent l'école et la future résidence des soeurs. A la fin de la retraite annuelle, le 31 juillet 1910, Mère Marie de Sainte-Elisabeth annonce l'ouverture de plusieurs «missions»: Saint-Adelphe, Saint-Justin, Sainte-Blandine, Pointe-aux-Esquimaux et Saint-Alexis. Pour ce dernier endroit, les quatre fondatrices sont Soeurs Marie Saint-Géran, Marie Sainte-Armande, Sainte-Emérence Marie et Marie Saint-Grégoire de Nysse. Les départs ont lieu le 29 août suivant.

Les 12 octobre, la Mère provinciale écrit au registre de la communauté:

Du 4 septembre à aujourd'hui, ce chiffre (180 élèves) a encore augmenté et j'ai la douce joie de constater que maîtresses et élèves se trouvent heureux et mutuellement contents de leur sort. Daigne notre divine Mère, sous le vocable de Notre-Dame-des-Monts, en souvenir de la prédilection qu'elle a montrée dans notre pays de France, aux pays des montagnes, bénir aussi tout particulièrement cette oeuvre et la rendre prospère pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Cinquante ans plus tard, ce souhait est devenu une heureuse réalité: les 500 élèves du couvent prouvent que l'oeuvre porte des fruits magnifiques. Le registre des visiteurs (1903-1950) contient dans ses pages l'appréciation de personnes aussi distinguées que compétentes en éducation, vraies et sincères en leurs éloges. Mais la tâche n'a pas été de tout repos. Il fallait, en premier lieu, obtenir des élèves l'assiduité et l'amour de l'étude car la forêt, les lacs et les montagnes de Saint-Alexis exerçaient sur les jeunes un attrait irrésistible.

En 1951, maîtresses et élèves quittent l'ancienne habitation et s'installent dans la nouvelle école Sainte-Elisabeth dont les neuf classes spacieuses laissent entrer la lumière à pleins flots. En 1959, il y aura quatorze classes et seize l'année suivante.

En 1973, les soeurs disent adieu au couvent pour loger au presbytère. En 1978, elles sont rattachées à la communauté de Saint-Boniface; en 1981, c'est la communauté de Saint-Paulin (3 soeurs) qui sera reliée à celle de Saint-Alexis (2 soeurs).

De 1908 à 1984, soixante-dix Filles de Jésus ont apporté leur contribution à la paroisse, principalement au niveau de l'éducation. Treize Filles de Jésus figurent au tableau des vocations religieuses issues de cette communauté chrétienne.

Saint-Justin

Saint-Justin occupe les hauteurs des terres, en bordure des Laurentides, au nord de Saint-Barthélemi et de Saint-Joseph de Maskinongé. C'est un plateau uni et très fertile. Les prés, parallèles, courent du nord-est au sud-ouest, coupés en travers par les lignes brisées des ruisseaux. Les terres montent graduellement, sans soubresauts, jusqu'au pied des granits laurentiens. (...) La surface se partage en deux parties à peu près égales: la première, cultivable sur toute son étendue; la seconde, presque entièrement couverte de forêts. (...)

A l'extrême limite nord-est, descend la rivière Maskinongé. Après une course de plusieurs milles sur le lit bossué des montagnes, les eaux dégringolent en écume du haut des chutes de Sainte-Ursule, se tranquilissent tout à fait sur la pente légère du plateau et poursuivent, entre des rives basses, leur marche apaisée jusqu'au Saint-Laurent.¹²³

La première école de Saint-Justin, la «Petite Ecole», fut ouverte vers 1800; elle était située à proximité de la résidence de M. et Mme Arthur Lafrenière. En 1900, l'arrondissement no 1, celui du village, possédait une école trop étroite et dans un si piteux état qu'on avait dû l'abandonner au cours de l'année. Le 3 octobre 1901, la Commission scolaire décide de rebâtir.

Depuis longtemps, M. le curé Denis Gérin avait formé le dessein de doter sa paroisse d'une communauté religieuse qui s'occuperait de l'éducation de la jeunesse. À une assemblée du Conseil des commissaires, le 12 avril 1909, on donne lecture d'une lettre de M. le chanoine Louis Denoncourt, chapelain des Filles de Jésus à Trois-Rivières. Cette lettre affirme que celles-ci sont en mesure de tenir des écoles modèles et même académiques. Mgr Gérin sait, d'autre part, que Mgr Cloutier désire qu'il y ait des religieuses dans toutes les paroisses rurales de son diocèse.

Le 1er septembre 1910, Dieu réalise son rêve en lui envoyant trois Filles de Jésus arrivées sous peu de la fondation de Waltham (E.-U.), qui vient d'être supprimée. Soeurs Marie Angéline, Marie Saint-François d'Assise et Marie Saint-Médard prennent feu et lieu dans la paroisse de Saint-Justin. Le 7 septembre, les classes s'ouvrent

¹²³ L'abbé Hermann Plante, *Saint-Justin, foyer de sérénité rurale*, Les Trois-Rivières, Éd. du Bien Public, Coll. Pages trifluviennes, Série — A, No 19, p. 9.

pour les 84 élèves qui s'y présentent, dont 34 pour la première année. «La gaîté, l'entrain et l'assiduité des élèves unis au zèle infatigable des maîtresses faisaient présager dès les débuts une année fructueuse pour l'éducation,» peut-on lire au cahier des éphémérides de la communauté.

En effet, tous les rapports de 1912 à 1962 relevés dans le «Cahier des Visiteurs» sont uniformément élogieux de la part, soit de l'inspecteur d'école, soit des commissaires eux-mêmes, soit du curé. Les notes sont excellentes et les prix accordés aux élèves méritants sont nombreux. Les anciens pourraient corroborer ces témoignages de satisfaction générale.

Le couvent-école placé sous le vocable de Notre-Dame du Cap prospère si bien qu'il doit quitter la ruche initiale. Le vieux couvent restauré est devenu l'école des garçons tandis que les filles trouvent asile, en 1922, dans une bâtisse plus vaste et plus moderne. Pendant la construction du couvent, la famille Lafrenière accepte généreusement de se mettre à l'étroit pour héberger la communauté durant tout le temps des vacances. En 1952, un couvent encore plus vaste est construit par la paroisse.

Au cinquantenaire de la fondation, on pouvait relever avec fierté les noms de dix-neuf prêtres, neuf religieux, cinquante-sept religieuses dont vingt-deux Filles de Jésus, toutes et tous issus de la paroisse très chrétienne de Saint-Justin. Il convient ici de rendre hommage aux familles Lafrenière, Sicard, Saint-Antoine, Duchesnay, Clément¹²⁴, Gagnon, Morin, Bourque, Casaubon qui ont fait don à l'Église d'une ou plusieurs filles.

La suite de l'histoire des Filles de Jésus à Saint-Justin s'identifie avec le changement d'orientation de la communauté. En 1968, l'école passe à une direction laïque. Puis, commence l'ère des fluctuations inhérentes aux bouleversements du moment. En 1971, à la demande de M. le curé Armand Lamy, deux soeurs vont habiter et travailler au presbytère. L'année suivante, le quatuor de Saint-Justin est rattaché à la communauté de Saint-Léon. Après le départ de M. l'abbé Lamy, en 1974, le service des soeurs au presbytère est temporairement suspendu. Deux ans plus tard, le nouveau curé, M. l'abbé Marcel Héroux, invite les deux Filles de Jésus du couvent à venir loger au presbytère. Avec l'assentiment du Conseil provincial, elles acceptent cette proposition avantageuse de part et d'autre.

Tout en préparant les bons petits plats dont elle a le secret, S. Cécile Clément exerce une influence spirituelle et dynamique de bon aloi au sein de cette population qui l'a vue naître et grandir.

124 La famille Irénée Clément a donné trois prêtres à l'Église et cinq Filles de Jésus à l'Institut.

De son côté, S. Bibiane Douville a tissé des liens solides avec cette paroisse qui l'a accueillie à l'aube de sa vie religieuse; elle y exerce depuis trente-cinq ans une action éducative et musicale fort bénéfique.

Les Filles de Mère Marie de Sainte-Elisabeth qui ont vécu à Saint-Justin pourraient sans doute entériner l'assertion de Mgr Albert Tessier qui considérait cette paroisse «comme un milieu à part» et la qualifiait de «Foyer de sérénité rurale».¹²⁵

Sainte-Thècle

«Sainte-Thècle, c'est presque un pays avec ses rivières, ses lacs, ses forêts, ses montagnes et ses vallées. La paroisse est née d'un territoire partiellement défriché depuis plusieurs années par les colons de Saint-Tite, au Lac-aux-Chicots. Elle s'est développée de la rivière aux Envies dans toute la vallée.»¹²⁶

Son histoire, c'est celle de l'abbé Maxime Masson, curé de Sainte-Thècle de 1903 jusqu'à sa mort en 1962. Ce prêtre admirable a littéralement élevé de ses mains toute l'armature paroissiale et scolaire de sa paroisse. L'église, le couvent, le presbytère, le calvaire sont autant de monuments qui témoignent de son bon goût autant que de son esprit d'initiative.

M. le curé Masson désirait depuis longtemps procurer à ses jeunes les avantages qui émanent de l'enseignement donné par des religieuses. Une occasion fortuite lui permettra, à la fin du mois d'août 1912, de réaliser son rêve. Huit jours lui suffiront pour vaincre toutes les résistances qui veulent entraver son projet. Le curé aura des soeurs !

Le 2 septembre, Mère Marie Antonine, Provinciale, conduit à Sainte-Thècle Soeurs Saint-Alain Marie, Marie du Saint-Sacrement, Marie Saint-Lazare et Marie Sainte-Walburge. Les élèves sont invités à se rendre à l'école dès le lendemain et c'est avec bonheur que les soeurs voient arriver moult marmots à la frimousse d'une propreté irréprochable et au maintien des plus soignés. Dans un geste gracieux de bienvenue, ils apportent trois chaises berçantes "pour les Mères". N'est-ce pas une invitation délicate à s'insérer dans les us et coutumes du pays?...

On peut dire que les Filles de Jésus ont été avant-gardistes au plan de l'enseignement ménager dans les écoles paroissiales des campagnes. En 1916, leur demande d'établir une école ménagère

125 L'abbé Hermann Plante, *Saint-Justin*, op. cit., p. 6. Préface de Mgr Tessier.

126 Thomas Boucher, *Mauricie d'autrefois*, éd. du Bien Public, Trois-Rivières, 1932, p. 174-175.

moyenne en cette paroisse est favorablement accueillie par la Commission de l'enseignement ménager du Département de l'Instruction publique. Cette façon de propager la science du ménage, de la direction et de l'administration du foyer familial, les soeurs veulent l'assumer en appropriant les locaux nécessaires. Le programme d'École Ménagère Moyenne a été dispensé jusqu'en 1948.

Les années '70 évoquent le souvenir des mutations qui s'imposent aux soeurs: la direction de l'école est assumée par un instituteur laïc. Il ne reste à Sainte-Thècle que l'élémentaire de premier et de deuxième cycle. Les trois enseignantes Filles de Jésus font désormais partie du personnel de l'école de Saint-Tite, mais continuent à collaborer aux divers mouvements paroissiaux de Sainte-Thècle. En 1971, trois autres Filles de Jésus acceptent de loger au "Foyer Sainte-Thècle" pour y assurer, en plus d'une présence attentive, des soins infirmiers et l'entretien ménager. En juin 1973, elles s'adjoignent à la communauté du couvent tout en continuant d'oeuvrer au Foyer. En 1974 et 1976, deux d'entre elles se retirent à tour de rôle: l'heure de la retraite a sonné au cadran de leur existence. Elles continuent depuis à servir bénévolement auprès des personnes de la Vie Montante.

Saint-Élie de Caxton

"La formation de la jeunesse, c'est la pierre de touche de la survie d'un peuple."

Cet aphorisme prononcé par Mgr Georges-Léon Pelletier, le 5 novembre 1961, lors de la bénédiction de la nouvelle école de Saint-Élie, résume bien le rôle important que l'Église, la famille et les autorités scolaires ont toujours attribué à l'éducation de la jeunesse.

La communauté de Saint-Élie de Caxton a été placée sous le vocable de "Notre-Dame du Calvaire", appellation qui sied bien à cet endroit. La paroisse n'est-elle pas reconnue pour son magnifique calvaire ? Lieu de pèlerinage moins accessible que celui de Cap-de-la-Madeleine, mais en revanche, panorama d'un pittoresque à tenter le pinceau des artistes.

Les fondatrices: Soeur Marie Philomène, Marie Sainte-Faustine, Marie Saint-Élie, Marie Saint-Didace et Marie Sainte-Colette ouvrent les quatre classes de leur couvent, deux jours après leur départ de Trois-Rivières, c'est-à-dire le 7 septembre 1914. Les paroissiens sont fort aises de voir, à leur tour, circuler parmi eux les cornettes blanches des Filles de Jésus. Le curé, l'abbé Calixte-Ovide Baribault,

du haut de la chaire, leur donne pleine liberté de faire le bien dans sa paroisse.

Mais le bien ne se fait jamais sans la croix: mystère de mort et de résurrection ! Au terme de la première Grande Guerre, la "Grippe" dite espagnole sévit dans toute sa rigueur. A Saint-Elie, S. Marie Sainte-Faustine, religieuse française, succombe le 18 novembre 1918. Pénible épreuve pour la petite communauté !

Avec la construction du nouveau couvent en 1961, 260 élèves de la première à la dixième année sont accommodées; elles viennent de l'école au bas de la colline, des classes logées provisoirement dans la salle paroissiale et de celles du vieux couvent. En 1969, l'école centrale portera le nom de "Villa de la Jeunesse". Au centenaire de la paroisse, en 1964, quatre religieuses et cinq institutrices laïques enseignent au niveau élémentaire et dans la huitième et la neuvième année qui dépendent de la Régionale de la Mauricie.

C'est presque un glas qui résonne à travers ces lignes du Bulletin paroissial annonçant le départ des Filles de Jésus, le 27 juin 1971:

C'est un grand deuil pour la communauté chrétienne de perdre ces éducatrices et animatrices de la foi en Jésus-Christ. Durant 57 ans, ces religieuses se sont dévouées inlassablement pour inculquer la FOI chrétienne à notre jeunesse et pour soutenir et encourager celle des adultes. Elles ont été le support et le complément nécessaire du pasteur de la paroisse. Sans leur présence, la mentalité chrétienne aurait eu beaucoup de difficulté à se maintenir et à se développer... Maintenant, les parents ne peuvent plus compter sur ces APÔTRES de la FOI, il leur échoit l'immense responsabilité de la vie chrétienne dans la paroisse. Aux religieuses, à la communauté des Filles de Jésus, toute notre gratitude.

Saint-Étienne des Grès

Le site des Grès est l'endroit précis où s'effectuait autrefois le premier portage pour la remontée du Saint-Maurice. Ce fut aussi l'emplacement d'une industrie très florissante et étroitement liée à la naissance et à la prospérité du village de Saint-Étienne. Les Grès, dont le nom vient de la couche de grès qui affleure à cet endroit, est en effet situé en contre-bas de Saint-Étienne et s'identifiait pour ainsi dire à l'agglomération du haut de la côte, puisque le nom civique actuel du village est Saint-Étienne des Grès.¹²⁷

127 Album-souvenir de la paroisse, «Un siècle d'Histoire, 1859-1959», p. 11.

Par une résolution passée le 6 juin 1926, la Commission scolaire de l'endroit autorise le curé Irénée Trudel à demander aux Filles de Jésus de prendre la direction de l'école du village. Le 24 septembre suivant, Soeurs Marie Arthur de Jésus, Marie Alphée de Jésus, Marie Saint-Urgel et Marie Saint-Hermyle, conduites par Mère Marie Sainte-Agathe, viennent prendre possession de leur couvent. Cette résidence toute neuve attenant aux classes aussi belles que spacieuses offre un plan judicieusement conçu. Dès le lendemain, maîtresses et élèves ont vite fait connaissance et, de part et d'autre, on fait bonne besogne.

À cette oeuvre qui promet d'être florissante manque le sceau de l'épreuve. Le 17 février, à six heures du soir, l'école et la résidence sont la proie des flammes. Le lendemain, Mère Marie Sainte-Agathe elle-même accourt près de ses filles et les ramène à Trois-Rivières en attendant qu'un gîte leur soit préparé. Les commissaires font vite et bien: le 10 décembre 1927, les soeurs entrent dans leur nouvelle habitation.

Les parents peuvent être assurés que leurs enfants reçoivent à l'école de Saint-Étienne une éducation solide et soignée, une formation spirituelle et apostolique sérieuse par le truchement des mouvements d'Action Catholique. L'oeuvre dirigée par les Filles de Jésus est en bonne voie de développement !

En 1958, de la première à la dixième année inclusivement, il n'y a plus que des filles dans le couvent. En 1966, la communauté regroupe cinq religieuses dont deux enseignent à Saint-Thomas de Caxton. Une unique direction, celle du collège et celle du couvent (1ère à 9e) est assumée par une soeur. Trois ans plus tard, un laïc recueillera la succession.

À une réunion du Conseil provincial, le 10 mai 1971, il est résolu que les Filles de Jésus quitteront lieux et oeuvre à la fin de juin.

Nombreux sont les céramistes qui, depuis longtemps, transforment le grès de Saint-Étienne en fines poteries... Nombreuses aussi sont les Filles de Jésus qui ont essayé de modeler avec amour le coeur et l'esprit des jeunes pendant ces quarante-cinq ans de service à Saint-Étienne des Grès.

Saint-Séverin de Proulxville

La paroisse de Saint-Séverin est entièrement située en Batiscanie, sur la petite rivière La Tortue qui se décharge dans la

rivière des Envies laquelle, à son tour, se jette dans la Batiscan au village de Saint-Stanislas.¹²⁸

Le 3 septembre 1927, à la gare de Proulxville, plusieurs voitures attendent quatre Filles de Jésus accompagnées de leur Provinciale, Mère Marie Sainte-Agathe. Soeurs Saint-Hiréna, Saint-Auguste Marie, Marie Saint-Philias et Marie Bénigna sont reçues par les villageois comme des envoyées de Dieu. Les cloches sonnent allègrement; le clocheton du couvent est tout pavoisé. A l'église, les fondatrices déposent au pied de Notre-Seigneur leur bonne volonté et leur dévouement; elles demandent à Dieu de féconder leur apostolat à Saint-Séverin. À la maison, tout est propre et de bon goût, grâce à la délicatesse des dames et jeunes filles de la paroisse. Le fourneau est allumé, le thé est prêt, le couvert est mis.

Le lendemain, à la grand'messe, M. le Curé R. Gélinas souhaite la bienvenue au nom de toute la population qui se réjouit du bienfait d'une présence religieuse au milieu d'elle. M. Philippe Hamelin, président de la Commission scolaire, n'épargne rien pour préparer aux nouvelles venues l'accueil le plus chaleureux à l'école qui se dresse fièrement sur une élévation en bordure de la rivière des Envies.

En 1945, l'école de 1915 aura débordé de ses cadres: 174 élèves fréquentent les cinq classes, de la première à la neuvième année. Comme une bonne ancienne, elle a rempli — et avec quel amour ! — la mission pour laquelle elle était née. Il faut songer à la remplacer. Afin de parer au manque d'espace, on construit un collège dont on confie la direction aux Frères de Saint-Gabriel.

Six ans plus tard, la généreuse Commission scolaire de Saint-Séverin, sous la présidence de M. Séverin Francoeur, construit un vaste couvent-école dont l'inauguration et la bénédiction ont lieu le 26 août sous la présidence de l'évêque du diocèse. Bientôt, cet établissement doit se mesurer à l'accroissement de la population étudiante. C'est pourquoi la pelle mécanique est de nouveau à l'oeuvre puisqu'une annexe est jugée nécessaire. Elle abritera cinq classes et une magnifique salle de récréation. C'est alors que le vocable de la communauté s'étend à l'oeuvre: «École Notre-Dame des Écoles».

Cependant, les bouleversements des années '60 se répercutent également à Saint-Séverin et amènent la disparition des classes plus élevées qui sont amalgamées successivement à Saint-Stanislas, à Saint-Narcisse et à Saint-Tite. A la fin de cette décennie turbulente, la direction de l'école de la paroisse est assumée par une institutrice laïque, phénomène qui annonce ordinairement un éventuel

¹²⁸ Boucher, *op. cit.*, p. 193.

retrait des soeurs. En effet, le 20 avril 1971, le Conseil provincial signifie au curé et à la Commission scolaire sa volonté de retirer la communauté de la paroisse et de l'école à la fin de juin.

C'est à regret que la population voit disparaître les Filles de Jésus qu'elle a vues à l'oeuvre pendant quarante-quatre ans. Aussi, la joie est-elle manifeste quand deux soeurs réintègrent la paroisse douze ans plus tard, soit en 1983. Quand on soulève aujourd'hui le voile du passé, c'est l'action de grâce qui jaillit du coeur pour le bon et le beau vécus dans cette portion de la Batiscanie.

Saint-Mathieu du Parc¹²⁹

Village forestier à huit milles de Shawinigan, Saint-Mathieu est situé sur un plateau entouré de montagnes boisées et de nombreux lacs qui émaillent la région. La vie s'est organisée autour d'une manufacture de meubles et de voitures construite en 1900, d'une fromagerie, d'un moulin à scie, etc. Pendant près de cent ans, la population de Saint-Mathieu demeura, pendant les longs hivers, coupée du reste du monde. Par deux fois, en 1925 et 1948, le village fut réduit en cendres par des incendies majeurs qui laissèrent la paroisse dans un grand dénuement.

Le 17 août 1937, M. l'abbé Hervé Matteau, curé de Saint-Mathieu, et M. Désilets, président de la Commission scolaire, demandent Mère Marie Sainte-Firmine au parloir. Ces messieurs viennent solliciter des enseignantes pour l'école du village dirigée jusqu'alors par des laïques dévouées. Or, à cette date, les obédiences sont terminées; il faudra attendre à l'an prochain... Mgr Odilon Comtois les incite cependant à insister: «Ce sont les nôtres, leur avait-il dit, et non seulement je vous permets de les demander mais je vous y oblige; donc, hâtez-vous ! »¹³⁰ Forts de cette assurance, les deux visiteurs ne se tiennent pas pour battus et réitèrent leur demande.

La Mère provinciale se rend donc à Saint-Mathieu: visite au curé, puis à l'école que les ouvriers sont à rendre aussi attrayante que possible. Les pièces prévues pour les soeurs sont très exiguës, tout comme aux temps primitifs des fondations. Mère Marie Sainte-Firmine, touchée de la bonne volonté des gens, envoie immédiatement la requête à Kermaria qui lui répond affirmativement au bout d'une dizaine de jours. Et la bonne nouvelle se répand dans la paroisse comme une traînée de poudre. Tout sera prêt, rangé, pour recevoir les religieuses.

129 Le *Parc* national de la Mauricie, désignation ajoutée à «Saint-Mathieu» pour ne pas le confondre avec d'autres municipalités qui portent le même nom.

130 ATR. Cahier intitulé: «Notes historiques».

Le 9 septembre, Soeurs Marie Saint-Chrysogone, Sainte-Rita Marie, Marie Céline Thérèse et Marie Bénigna sont reçues avec force démonstrations. Notre-Dame de la Joie, leur Patronne, sera leur appui et leur réconfort.

L'école de Saint-Mathieu ne change que très peu dans cette période qui précède les années '60. En 1963, la transformation des structures éducationnelles fait que le secondaire est transféré ailleurs. En 1976, la communauté est affiliée à celle de L'Assomption de Shawinigan. Les trois Filles de Jésus, dont l'une enseigne à l'école, participent très activement aux diverses activités paroissiales de Saint-Mathieu. En 1979, une quatrième soeur s'ajoute au groupe. Sous la responsabilité de M. le Curé Carmel Paquin, elle assure un service pastoral très apprécié.

À partir du 21 juillet 1982, à la demande de la Commission scolaire, les Filles de Jésus vont loger à la résidence Déziel, sur la rue Principale, et continuent de se dépenser dans la paroisse.

Saint-Mathieu est une paroisse intéressante qui a grandi grâce à ses pionniers, à ses éducateurs et à ses prêtres qui ont su promouvoir des valeurs sûres: la famille, la religion, le travail et la fraternité.

Nous ne pouvons clore cette page d'histoire sans relater un événement frappant qui témoigne de la profonde dévotion des Filles de Jésus à l'égard du bon saint Joseph et de la protection visible que leur Patron leur accorde à tout instant.

Le 25 septembre 1948, Saint-Mathieu connaît une journée apocalyptique. Ce village est la proie d'un terrible incendie. Les flammes, poussées par un vent du nord très violent, bondissent de maison en maison, jetant vingt-et-une familles sur le pavé. Elles rasant l'église, le presbytère, quatre magasins et plusieurs boutiques. Immense spectacle de désolation !

Une bâtisse de bois, située au coeur de la conflagration, échappe au désastre. C'est le couvent. Les soeurs ont placé la statue de Saint-Joseph sur la galerie du côté le plus exposé aux flammes et, le visage endolori par la chaleur intense, elles prient... Les flammes sautent par-dessus le couvent et consomment les maisons autour et en face. Tous crient au miracle ! Ce fait extraordinaire est resté buriné au plus profond des mémoires et des coeurs.

Saint-Gérard-des-Laurentides

C'est un village typique de la campagne québécoise avec l'église en évidence et tout près, le couvent et l'école. Chaque année, cette paroisse se fait gloire de célébrer et d'honorer d'une manière grandiose son saint Patron, le thaumaturge, Gérard Magella.

Le 29 août 1943, conduites par Mère Marie Sainte-Agathe et S. Marie Louise des Anges, Soeurs Marie Victorina et Marie Émile de Jésus arrivent en ce joli coin des Laurentides où les attend le curé Émilien Girard. Celui-ci est des plus heureux de recevoir dans sa paroisse des Filles de Jésus dont la réputation n'est plus à faire depuis quarante ans au diocèse de Trois-Rivières.

Modeste début de la communauté ! La première soeur enseigne à une quarantaine d'enfants tandis que sa compagne remplit l'indispensable office de Marthe dans l'étroite cuisine du petit couvent. Aux mois d'été, le groupe sera complet avec une supérieure en la personne de S. Séverin Marie.

Pour quiconque connaît l'isolement inhérent à une paroisse de campagne, tout progrès qui s'amorce met au coeur l'enthousiasme et l'énergie «au manche de la cognée». Tel fut le cas à Saint-Gérard lors de la construction d'une nouvelle école. Que le chemin fut long du projet à la chose ! La Commission scolaire et la Corporation municipale ne peuvent arriver à se mettre d'accord. Au bout de deux ans d'une querelle mémorable, la bonne entente prévaut enfin et, le 15 août 1959, un nouveau couvent-école s'élève à proximité de l'église paroissiale. En 1963, l'agrandissement réalisé témoigne de la prospérité de l'oeuvre. Les Filles de Jésus sont au nombre de cinq dont quatre enseignantes.

En 1971, l'oeuvre commence à périlcliter. Le 30 juin 1974, les Filles de Jésus quittent l'école de la Commission scolaire Val-Mauricie, après une trentaine d'années d'étroite collaboration et de bonne entente. Depuis, deux soeurs demeurent en service au presbytère à la demande instante de l'abbé Charles-Edouard Gagnon. Elles mettent tout leur coeur à seconder le travail pastoral du curé. En 1981, elles sont rattachées à la communauté du presbytère Saint-Jean-Baptiste de Grand-Mère.

Saint-Léon-le-Grand

La paroisse, fondée en 1805, présente l'aspect d'une plaine riche et fertile, arrosée par la rivière Chacoura et la Rivière-du-Loup. En ce village perdu dans les campagnes florissantes du comté de Maskinongé, la nature s'est montrée prodigue de beautés. Aussi, les bonnes gens sont-ils fiers d'en faire partie. Les prêtres qui se

sont succédé ont manifesté un zèle infatigable pour l'avancement spirituel et intellectuel de leurs ouailles.

L'un d'entre eux, M. l'abbé Eugène Lamy, nourrissait le désir d'avoir des religieuses pour l'école du village. Par son habile diplomatie, il réussit à vaincre les préjugés de quelques paroissiens et en juin 1944, accompagné des commissaires d'école, il vient frapper à la porte du petit Kermaria. Le 12 août, Mère Assistante Marie Françoise de Chantal et Mère Marie Sainte-Agathe désignent Soeurs Hortense Marie, Marie Claude du Christ, et Marie Saint-Rieul comme fondatrices de la future communauté.

Le 1er septembre, elles mettent pied sur ce petit coin de terre qui sera leur champ de manoeuvre. Elles vont saluer le propriétaire de leur résidence privée, Monsieur Benjamin Lupien, qui semble heureux d'accueillir des religieuses dans sa maison. Fortes de la grâce de l'obéissance, les trois fondatrices se mettent résolument à l'oeuvre. Les salles de classe ne sont guère invitantes: elles sont vieilles, sombres et sales. Aussi, S. Marie Claude du Christ, nouvelle professe, laisse-t-elle échapper quelques larmes devant son insuccès à enlever une épaisse croûte de suie qui s'attache obstinément au plancher. La Supérieure l'encourage en lui disant: "Dans quelques jours nous aurons devant nous de beaux petits enfants qui seront tout disposés à recevoir la bonne semence; nous n'aurons pas le temps de regarder ces murs sales." -- "Oh oui ! de répondre la jeune soeur, j'oubliais que je suis fondatrice."¹³¹

En 1948, les soeurs habiteront un couvent neuf et recevront une quinzaine de pensionnaires. L'oeuvre est très florissante jusqu'en 1970 alors que le nombre d'élèves diminue sensiblement. L'année scolaire 1972-1973 marque un nouveau tournant: l'école est confiée à une direction laïque. Dès lors, trois soeurs demeureront à Saint-Léon pour travailler dans le domaine de l'enseignement ou de la pastorale. S. Aurore Saint-Amant oeuvre auprès des jeunes de Saint-Léon depuis 1964 jusqu'à ce jour.

Saint-Louis-de-France

Saint-Louis-de-France est un petit village résidentiel et de villégiature sur la rivière Saint-Maurice, en banlieue de Cap-de-la-Madeleine. Le nom évoque l'une des gloires de l'Eglise de France. Aussi, l'abbé Donat Livernoche, curé de l'endroit, s'en prévaut-il pour obtenir des soeurs en août 1945. A la soeur portière de Kermaria il dit: "C'est une Française, votre Mère provinciale ? Dites-lui que c'est le curé de Saint-Louis-de-France." Devant une telle carte de visite, la résistance de la Mère est ébranlée... Sans doute

131 ATR. "Notes historiques".

inspirée aussi par l'Esprit-Saint, elle promet trois soeurs pour septembre.

Mais il faut songer à un local provisoire. Vu la rareté des matériaux — c'est la guerre — le couvent en est encore à sa première phase de construction. Après force démarches, la Commission scolaire réussit à trouver un logement non loin de la salle paroissiale où deux soeurs sont appelées à se partager une soixantaine d'élèves, de la première à la huitième année inclusivement. Le 7 septembre, Soeurs Marie Céline de la Présentation et Faustine Marie inscrivent leurs élèves au registre de l'école et vont rejoindre, à Kermaria, leur compagne S. Marie Bénigna, pour la cérémonie qui souligne habituellement chaque début de fondation. Le lendemain, accompagnées de Mère Marie Sainte-Agathe, elles se rendent à Saint-Louis-de-France pour rencontrer le pasteur qui les bénit et pour commencer en cette paroisse l'oeuvre d'éducation qui leur est dévolue.

La nouvelle école Blanche de Castille allait offrir de meilleures conditions de travail aux élèves et aux soeurs et une résidence plus confortable. A l'aurore de la fête de l'Immaculée Conception, elles s'éveillent dans un local neuf "petit mais gentil", selon le mot de l'annaliste. Le soir, la traditionnelle procession, si chère aux Filles de Jésus, se "déroule" à trois devant les trônes bien modestes qu'elles ont élevés pour implorer la protection maternelle de la Vierge.

Marie Immaculée a béni les efforts de ses servantes et les résultats procureront bien des joies et des consolations malgré les difficultés et le travail ardu qui en étaient le prix. Des témoignages émanant d'anciennes ouvrières en font preuve, tel celui de S. Marie Saint-Bonaventure (1949-1954):

Les paroissiens de St-Louis-de-France étaient très sympathiques; ils aimaient beaucoup les Soeurs, étaient très généreux pour nous. (...) Les enfants étaient dociles et si j'ai dû travailler dur pour les rendre à point dans les programmes, j'en ai été bien récompensée parce qu'ils ont bien réussi.¹³²

Comme il en sera pour bon nombre de paroisses en la décennie '60, le Conseil provincial avertit, en mai 1966, la Commission scolaire de Saint-Louis-de-France de la réduction du personnel religieux dans son école. Cette prise de position est due soit à la maladie, soit à la retraite obligatoire pour plusieurs, soit aux études nécessitées par le Ministère de l'Education. En 1968, la résidence est fermée mais les Filles de Jésus continueront à enseigner dans la paroisse jusqu'en 1975.

¹³² ATR. Dossier "Saint-Louis-de-France".

Saint-Sévère

Saint-Sévère, c'est un point tout minuscule sous le ciel québécois. C'est une paroisse comme tant d'autres, perdue au fond des campagnes, mais où il fait bon rester ! Ça et là, le four à pain et les puits à "brimballe"* gardent encore leur droit de cité..

C'est à ce champ d'apostolat que sont destinées trois Filles de Jésus: Soeurs Marie Théophane, Marie Joseph du Christ et Marie Marthe du S.-C. Elle quittent le petit Kermaria le 8 septembre 1945, après les cérémonies d'usage. Le trajet leur paraît long, tellement elles ont hâte d'arriver ! A Saint-Sévère, une maison basse mais accueillante leur sourit de loin, tout à côté d'une jolie petite église. Des quatre fenêtres, largement ouvertes, s'échappe un nuage de poussière. Nul doute que le curé et ses aides bénévoles qui travaillent au nettoyage de la maison ne les attendaient pas si tôt ! L'accueil y est pourtant chaleureux. On invite les soeurs à visiter leur logis: au rez-de-chaussée, deux grandes classes aux murs vert foncé ornés d'un grand crucifix et de quelques cartes "aussi sombres qu'un jour d'orage", deux vieux tableaux défraîchis, des pupitres "sculptés à la gent écolière". La résidence des soeurs est au grenier: une seule pièce sert aux diverses activités: prière, repas et détente. Heureux qui sait se contenter de peu ! ...

Le lendemain, à la grand-messe du dimanche, les trois fondatrices sont agenouillées sur les prie-Dieu des mariages, au beau milieu de l'allée centrale. La bienvenue leur est souhaitée du haut de la chaire, en termes émouvants et délicats. Les soeurs peuvent admirer la belle simplicité des gens qui sont si heureux d'avoir "des Mères à nous autres", dans la paroisse.

En ce huitième jour de mars 1949, elles entrent dans leur nouveau couvent. La chapelle est meublée au complet par les dons des bienfaiteurs. Pendant sept ans, les trois fondatrices demeureront sur place. Elles cumulent, dans la paroisse, les fonctions de sacristine, d'organiste, de directrice du chant liturgique, de responsable de la Croisade Eucharistique. Le nombre d'élèves dans les trois classes varie d'année en année.

En 1968, neuf Commissions scolaires dont celle de Saint-Sévère forment un regroupement appelé "Grand'Pré". L'école contient de moins en moins d'élèves: faudra-t-il fermer ses portes ? Et les soeurs ?... Question angoissante pour les parents qui veulent à tout prix garder et leur école et les religieuses. Ils obtiennent, à force de pétitions, un sursis d'un an.

En juin 1969, la communauté est affiliée à celle de Saint-Léon, tout en demeurant et en enseignant à l'école de Saint-Sévère. L'année suivante, l'école cesse d'exister et les Filles de Jésus quittent

le couvent et la paroisse. Mais cette fermeture ne représente pas un cas isolé dans la province. Une fois de plus, on vient de signer l'arrêt de mort d'une autre "petite école de rang"...

Saint-Luc de Vincennes

Saint-Luc est une de ces tranquilles localités rurales comme on aime les rencontrer. On y cultive la terre, on y élève des animaux, on y fait du commerce. Les gens sont hospitaliers. On admire leur aménité et leur politesse sans fard. Son territoire a été constitué des paroisses de Sainte-Geneviève de Batiscan et de Saint-Narcisse, comme l'indique le décret d'érection canonique qui porte la date du 27 septembre 1864.

La première école de Saint-Luc date de 1871; les premières institutrices, Mlles Louise Toutant et Hermine Beaudoin allèrent la compétence au dévouement. Des instituteurs laïques vont assumer l'enseignement et la direction de l'école jusqu'à l'arrivée des Filles de Jésus, le 1er septembre 1948. Elles seront trois pour prendre l'oeuvre en main: Soeurs Saint-Roland Marie, Marie Louise Thérèse et Marie Fernand du S.-C. La construction du couvent ayant été terminée l'année précédente, c'est dans des locaux tout neufs que sont introduites les fondatrices. Dans un geste de fraternité, les communautés voisines de Saint-Stanislas, de Saint-Louis de France et de Batiscan donnent le dernier coup de pouce pour parfaire l'installation. Et que dire de l'aide précieuse apportée par Soeur Anaclet-Marie et Soeur Marie Sainte-Mechtilde de la Maison provinciale !

En parcourant les récits des fondations, on remarque combien la bénédiction de l'Eglise sur les débuts d'une telle oeuvre dans une paroisse revêt une signification profonde de foi et de confiance en la Providence. À Saint-Luc, sur l'initiative du dévoué curé, l'abbé Joseph Magnan, elle prend un aspect des plus solennels avec procession, par le clergé et le peuple, de l'église au couvent. On ne peut qu'être impressionné par la généreuse collaboration des populations rurales qui vivaient en marge des modes factices et qui appréciaient à sa juste valeur le bienfait de l'éducation religieuse pour leurs enfants.

Le 26 novembre 1961, une nouvelle école est inaugurée officiellement à Saint-Luc de Vincennes. Cette réalisation permet donc la centralisation totale de l'enseignement dans la paroisse. Si l'idée de cette innovation n'est pas acceptée d'emblée, elle fera cependant son chemin avec le temps.

L'école dirigée par les Filles de Jésus possède six classes et une résidence; quatre soeurs enseignantes et trois laïques constituent le personnel. Elle est avantageusement située au centre du village, en bordure de la route qui conduit à Saint-Maurice. En 1972, les paroissiens autant que la Commission scolaire auraient désiré la prolongation du séjour des religieuses dans la paroisse. Mais les autorités de l'Institut ne jugent pas opportun le maintien d'une insertion de deux membres. On ferme la communauté de Saint-Luc. Toutefois, les deux soeurs continueront à y enseigner pendant deux ans mais elles devront, matin et soir, faire la navette entre leur école et Saint-Stanislas où elles ont leur port d'attache.

Juin 1974... Une autre tranche d'histoire vient de prendre fin. Les soeurs quittent définitivement Saint-Luc, mais celles qui y ont vécu gardent fidèle souvenance des jeunes qu'elles ont essayé de préparer à la vie.

Saint-Thomas de Caxton

2 septembre 1955... Date heureuse pour cette paroisse. Après des pourparlers assez longs, M. le curé Armand Houde peut accueillir trois Filles de Jésus, les Soeurs Marie Rose-Anita, Marie Jeanne Rita et Saint-Régis Marie. Jusqu'à ce que le couvent soit prêt à les recevoir, elles résident à Saint-Étienne des Grès où elles jouissent de la chaude atmosphère d'amitié qui y règne.

Le lendemain, il faut s'attaquer à une besogne qui s'avère onéreuse quoique nécessaire: celle de démêler les livres et les pupitres de la vieille école entassés en un savant fouillis dans la salle paroissiale. C'est en ce local que débutent les deux classes de la première à la huitième année. Il faut attendre au 27 décembre pour que les trois soeurs prennent possession de leur couvent.

Pendant les seize années de présence active au sein de cette belle paroisse rurale, toutes les Filles de Jésus qui se sont succédé ont pu apprécier la qualité de vie des paroissiens dont l'appui constant leur a été source d'émulation, au grand avantage des enfants. L'école Saint-Thomas a pu enregistrer des progrès visibles tant au point de vue de l'instruction que de la formation chrétienne que les religieuses ont voulu inculquer à leurs élèves. "Seul l'amour gratuit atteint la vraie personne et dans le même mouvement, devient nourrissant de Dieu" (Michel Quoist).

En septembre 1964, les élèves de septième année sont transférés à Yamachiche parce que l'école Saint-Thomas accueillera désormais toute la jeune population des petites écoles de rang qui disparaissent alors. À l'automne 1966, les deux enseignantes quittent le couvent pour résider à Saint-Étienne. L'année suivante,

une seule conserve encore pendant quatre ans des racines à Saint-Thomas. Le 30 juin 1971, c'est le départ définitif de la paroisse et de l'école.

L'Esprit dont on ne sait "ni d'où il vient ni où il va" féconde encore, croyons-le, le travail de ses "envoyées"

Saint-Michel-des-Forges

...site de fer et de feu.

Ce nom tient à la fois de l'histoire et de la légende. La découverte de mines de fer dans la localité, au dix-septième siècle, avait retenu spécialement l'attention de l'Intendant Talon qui procéda à des fouilles sérieuses entre 1655 et 1675. La date de 1732 marque la production du premier fer canadien.¹³³ Le territoire de Saint-Michel connut une certaine renommée à cause de son exploitation et bientôt un chapelet d'habitations s'égreña le long de la rivière, au confluent nord de la petite Rivière des Forges. Après le Traité de Paris, ce sera la domination anglaise. On paraît ignorer, tout d'abord, les richesses endormies sur les rives du Saint-Maurice; mais vers 1840, les hauts-fourneaux se rallumeront aux Forges, et on y recommencera à battre le fer.

A l'époque de l'exploitation de la mine, la légende voulait que le démon ait fait des siennes en certains lieux en bordure du Saint-Maurice. Afin de rassurer les gens trop crédules, Mgr Cloutier confia le patronage de la nouvelle mission à l'Archange saint Michel. Ce fut désormais *Saint-Michel des Forges*.

La paroisse est formée en grande partie de familles rurales. De nombreux citadins en quête d'espace et de verdure sont attirés par cette oasis de paix. En 1956, date de l'arrivée des Filles de Jésus, une quinzaine de familles habitent à l'ombre du clocher. Mais devant le oui-dire de l'éventuelle construction d'un couvent, neuf nouvelles familles viennent grossir le chiffre de la population.

"Quand la maison sera bâtie, vous aurez des soeurs," avait affirmé la Mère provinciale. Le 2 juillet 1956, les travaux commencent: le couvent-école aura un étage, avec quatre classes, une salle de récréation et une résidence. Hélas ! il ne sera pas prêt pour septembre ! Faudra-t-il attendre une autre année ? Le curé Eugène Désilets, en tête d'une délégation de paroissiens, vient supplier Mère Saint-Auguste Marie de bien vouloir envoyer des soeurs malgré tout, les contribuables se chargeant du transport entre

¹³³ Albert Tessier, *Les Forges St-Maurice*, Éditions du Bien Public, 1952, p. 45.

Kermaria et St-Michel. On se rend à leurs instances et c'est ainsi qu'à partir du 4 septembre 1956, les deux fondatrices — Soeurs Gérard Marie et Marie Claude de la Colombière — connaîtront la grisaille des voyages quotidiens. Chaque matin, la première descend à son école, une jolie maison où l'attendent ses trente-huit élèves de première à septième année inclusivement. Sa compagne parcourt deux autres kilomètres jusqu'à une petite "maison d'école", vraie relique des temps anciens, qui la reçoit ainsi qu'une vingtaine d'enfants du primaire. Les deux "voyagères" goûtent à la besogne ardue et à l'isolement pénible de l'institutrice rurale.

Cette expérience dure jusqu'au 9 novembre, date de leur installation au couvent. La communauté se forme avec S. Marie Sainte-Séraphie, leur dévouée maîtresse de maison.

Le 3 décembre suivant, les trois nouvelles classes ouvrent pour de bon avec 72 élèves et trois enseignantes dont Mlle Françoise Ducharme. Tout près, la Commission scolaire de Saint-Étienne a fait construire une école centrale de cinq classes qui reçoit les garçons de la paroisse.

Le 1er juillet 1961, toutes les classes primaires tombent sous la juridiction de la Commission scolaire de Trois-Rivières. Par décision des nouveaux commissaires, l'école des Filles de Jésus portera le nom de "École Saint-Michel no 30".

Saint-Joseph de Mékinac

Sise à l'intérieur des terres à dix kilomètres environ de la rivière Saint-Maurice, la paroisse de Saint-Joseph de Mékinac remonte à 1894. L'endroit fut d'abord un poste de relais pour les portageux*. La seule voie de communication avec l'extérieur étant le Saint-Maurice, la prise de possession des terres se fit très lentement. Les colons, peu nombreux, établis près du village actuel, étaient desservis par des prêtres-missionnaires. Ce régime se clôt à la fin du siècle dernier par la nomination, en 1897, du premier desservant résident, l'abbé Edmond Poisson qui, pendant son séjour de trois ans, construisit une chapelle-école et le presbytère. Après lui, dix-huit prêtres ont successivement pris charge de cette paroisse typique.

C'est à titre de missionnaires que, le 31 août 1959, les Filles de Jésus inaugurent un nouveau champ d'apostolat en terre mékinaquoise. Elles sont six: Soeurs Saint-Roland Marie, Marie Adèle, Marie Thérèse, Marie Saint-Yvon, Marie Lucien du S.-C. et Marie Sylvie. Mère Saint Auguste Marie et S. Aurélie Marie, Économique, les accompagnent.

Il est plus de quinze heures quand elles pénètrent dans le petit village où les attend l'abbé Oscar Masson. Le pasteur, désolé de la carence intellectuelle de ses jeunes, avait fait pression l'année précédente auprès du Conseil provincial afin d'obtenir des soeurs pour sa petite paroisse ouverte depuis soixante ans. Aussi, à la vue du groupe de soeurs qui se présente à lui, des larmes de joie coulent de ses yeux. C'est enfin l'aboutissement d'un rêve et d'un incessant labeur de quatre longues années !

Le 8 septembre, l'école étant encore en chantier, les soeurs inscrivent les enfants au registre scolaire et regagnent la maison hospitalière du presbytère. Le 20 octobre, elles sont conduites à leur nouveau couvent par M. le curé. Il bénit les crucifix des chambres et les accroche lui-même au-dessus du lit de chacune en disant: "Je ne vous laisse pas seules, je vous confie à lui."¹³⁴ L'oeuvre est amorcée. L'arrivée des Filles de Jésus permettra aux quelque 140 élèves de l'endroit de bénéficier sur place d'un programme d'études qui atteindra la dixième année.

À partir de 1976, l'école élémentaire du secteur Mattawin (Saint-Joseph et Saint-Roch) est située à Saint-Roch, à cause du plus grand nombre d'élèves à cet endroit. Les soeurs vont assister, impuissantes et désolées, à une querelle de clocher au sujet de la répartition des élèves. Elle se résoudra par une décision de la Commission scolaire de maintenir deux écoles pour quelque soixante-deux enfants et cela malgré les compressions budgétaires.

Le 26 février 1984, Saint-Joseph de Mékinac célèbre avec éclat un double anniversaire pour les Filles de Jésus: 150 ans d'existence comme Congrégation et 25 ans "d'amour, de fraternité et de partage" dans la paroisse. De ce quart de siècle de présence, les trois ouvrières de l'heure — Soeurs Marie Saint-Amant, Marie Rose Cossette et Juliette Pichette — ont donné d'un trait dix-sept années de service (1969-1984).

En cette année 1984, la situation des soeurs est devenue très délicate. La Commission scolaire s'est approprié les locaux qu'elles habitaient en faveur de divers secteurs de l'enseignement. Ne pouvant pas être logées convenablement, les Filles de Jésus se retirent de la paroisse. Mais ce n'est pas sans regret de leur part, ni de celles des paroissiens et du curé, M. l'abbé Réal Martin. Celui-ci écrit le 20 juillet:

Le départ de nos trois religieuses, que nous aimions et apprécions grandement depuis nombre d'années, sera certainement une épreuve pour moi-même ainsi que pour nos paroiss-

134 ATR. Cahier des éphémérides de Saint-Joseph de Mékinac.

siens. Nous ne pourrons faire autrement que de constater une grande absence... un grand vide... après leur départ. Mais il faut accepter cela comme devant se réaliser selon les desseins de la divine Providence.

Tavibois

“Tavibois n’est pas un trésor, mais une source, un souvenir qu’on n’épuise pas. Comment parler dignement de cette subite douceur de l’air où le climat s’était pour ainsi dire mis à la température des âmes; de ces promenades dans la forêt, de cet ailloli savouré en commun, de cette messe rustique, de ces conversations où l’esprit et le cœur ne sont jamais contredits, de tant de beauté et de simplicité partagées...”

C’est en ces termes qu’en octobre 1956 Gustave Thibon, philosophe français, décrivait ses impressions après une visite à Tavibois. Ce nom vient de celui des premiers co-proprétaires du domaine: *T* pour Mgr Albert Tessier; *AVI* pour le docteur Avila Denoncourt; *BOIS* pour l’abbé Paul Boivin.

Bien des sueurs ont perlé au front de ces vaillants défricheurs depuis le jour où, en 1947, l’abbé Boivin proposait à ses deux collègues l’acquisition de ce lopin de terre. «L’achat du domaine, dit Mgr Tessier, fut conclu le 22 juin 1951. C’était une propriété abandonnée, large de neuf arpents et longue de trente-trois, et qui était traversée par un ruisseau dont l’eau s’épandait en mare à grenouilles, après avoir franchi plusieurs paliers...”¹³⁵

Sans perdre de temps, les “colons” retroussent leurs manches, et, assistés de quelques prêtres du Séminaire de Trois-Rivières, font reculer la forêt, maîtrisent la rivière, aménagent un potager. Puis Mgr Tessier s’attelle à la construction de son sanctuaire de travail et de repos sur les bords du lac créé “de toute eau”; ce sera “La Seigneurie”. Dès 1952 s’élève un embryon de chapelle laquelle sera parachevée en 1956. Ce sanctuaire de style chalet suisse, dédié à Mère Aimable, a été conçu par le docteur Denoncourt. “L’intérieur est un véritable musée d’art religieux, d’une saveur toute canadienne. Le Dr Denoncourt a lui-même sculpté l’autel, le chemin de croix et une magnifique table de communion.”¹³⁶

Grâce au travail soutenu des pionniers et de leurs collaborateurs, on voit peu à peu surgir trois autres lacs, une piscine, un barrage, des routes donnant accès aux différents chalets désignés par des noms aussi poétiques que significatifs: l’Érable, Boivin, l’Étoile, “Aux trois Accueils”, le Bouleau, le Moulin, la Solitude,

135 *Le Nouvelliste*, Perspectives no 32, 10 août 1963, p. 6.

136 *Ibid.*

Léo et Flore¹³⁷, le P'tit Bonheur, la Caserne Carignan, le Sourire, la Fidélité, Al-Tess, la Canadienne, l'Oncle Eusèbe, Wasco, la Résidence, le Manoir, le Foyer.

Si vous désirez visiter ce domaine enchanteur, il faudra d'abord vous adresser à la "Grande Maison" et prendre contact avec ses hôtes. Cette maison, qui servit pendant plusieurs années d'école de rang, était la propriété de M. Richard Rocheleau quand le trio Tessier-Boivin-Denoncourt en fit l'acquisition. Elle a été rajeunie, égayée de couleurs fraîches et sert aujourd'hui de résidence pour les religieuses responsables du domaine.

En effet, en 1959, Mgr Albert Tessier propose à la Congrégation des Filles de Jésus un projet de donation pour assurer la permanence de l'oeuvre de Tavibois, oeuvre qui, dans l'esprit et le coeur de Monseigneur se résume ainsi: "(...) avant tout, faire de Tavibois un lieu de repos, de calme, de travail, de recueillement, de prière..." Ce projet de donation est formé pour étudier et planifier les besoins de Tavibois et voir à la bonne administration du domaine. En 1967, le Conseil provincial y assure une permanence en créant une communauté qui y aura résidence à l'année longue. Tavibois s'ouvre aussi à un accueil plus large non seulement aux Filles de Jésus, mais aux laïcs qui veulent bien profiter de ce site, tout de beauté, pour se ressourcer, réfléchir, se retrouver, se refaire... Et depuis, à longueur d'année, individuellement ou en groupes, religieuses et laïcs, religieux et prêtres, jeunes et moins jeunes, fraternisent en silence ou en dialogue dans ce lieu de paix et repartent stimulés, éclairés, pacifiés. Tous y sont les bienvenus, quelles que soient leur condition sociale, leur allégeance religieuse ou leur situation financière. Le principal critère d'admission, c'est, avec l'amour de la nature, un grand désir de profiter de cette oasis de paix et de sérénité, de ce coin de terre si près du ciel pour refaire tout son être.

Saint-Maurice

Saint-Maurice, situé entre Saint-Louis-de-France et Saint-Luc-de-Vincennes, a fière allure avec sa pittoresque église au toit rouge, flanqué d'un clocher de même couleur.

Le curé actuel, l'abbé Jean-Paul Pépin, a toujours grandement apprécié la présence de religieuses dans les paroisses où il a vécu. En arrivant à St-Maurice, une de ses premières préoccupations est, bien sûr, d'obtenir une communauté... Il frappe donc à la porte du Conseil provincial pour présenter sa requête. "C'est bien regrettable, lui dit-on. On ne peut répondre à votre désir car des soeurs,

¹³⁷ Ces deux chalets rappellent le souvenir du couple Ayotte, fidèle serviteur de Tavibois.

nous n'en avons pas. Nous devons même fermer des maisons." Mais le pasteur à l'âme ardente ne se laisse pas décourager. Il dit même à ses paroissiens: "Soyez confiants ! Je vous le dis, des soeurs, on va en avoir !"

Un peu plus tard, il revient à la charge auprès du Conseil: "Écoutez ! Donnez-nous des religieuses ! Même si elles ne travaillent pas dans la paroisse, ça ne fait rien ! Ce que je veux, c'est leur présence, une présence de femmes consacrées qui soit un témoignage auprès des gens par leur style de vie, une présence discrète et rayonnante à la fois, qui témoigne de Jésus-Christ dans un milieu rural, très ouvert aux réalités spirituelles."

Fort des raisons qu'il invoque, le bon curé Pépin est persuadé qu'on ne peut lui refuser. Le Conseil se penche sérieusement sur la question et se met en devoir de "chercher" des soeurs... Et depuis le 7 octobre 1984, Soeurs Jacqueline Houle, Marguerite Cossette, Aline Turcotte et Pierrette Hamelin occupent le "haut du presbytère" pour la plus grande joie du pasteur et de ses fidèles. L'accueil a été chaleureux et les gens prouvent de mille manières leur amitié et leur attachement aux religieuses tant attendues.

Bref, la fondation de Saint-Maurice est née tout simplement de la foi d'un prêtre dans la présence de religieuses engagées qui vivent, au milieu des gens, leur vie de consacrées.

"Là où nous sommes engagées, enracinées dans un peuple, nous vivons proches des gens en toute simplicité, collaborant, selon nos moyens, à la promotion de tous et à l'annonce de l'Évangile pour qu'ensemble nous devenions capables d'accueillir Jésus-Christ et de vivre en Église" (R.V. 1983, art. 15).

* * *

Les pages qui précèdent nous font assister, à partir des vingt dernières années, à une espèce de chassé-croisé dans la Province de Sainte-Élisabeth comme ailleurs: des maisons se ferment, d'autres font surface, les oeuvres traditionnelles semblent vouées à la disparition. On pourrait être tenté de céder au défaitisme devant cette apparente évanescence du passé... Nous disons bien "apparente", car l'Esprit n'a pas cessé d'être à l'oeuvre à travers le remous suscité par Vatican II et les bouleversements sociologiques que nous connaissons.

Les responsables de la Province n'ont pas eu la tâche facile au cours de ces deux dernières décennies, certes, mais il y a tout lieu d'affirmer qu'elles ont eu le souci d'utiliser à bon escient le «donné événementiel» en vue d'un cheminement adapté au charisme propre à l'Institut. Nous avons pu le vérifier tout au long de chacune des quatre parties qui constituent le troisième chapitre.

Nous jugeons opportun en terminant de mettre l'accent sur quelques engagements spéciaux et sur certaines initiatives qui se situent, non au plan d'une région donnée, mais au niveau provincial.

Signalons d'abord certains "envois en mission" particuliers, soit dans la pastorale sociale auprès des handicapés (Arche de Jean Vanier) ou des malades en phase terminale (Albatros 04), soit dans les services intercommunautaires que sont les Centres de ressourcement pour religieuses (Année doctrinale et Année-relais), soit dans l'entr'aide missionnaire (formation des Messagères, de l'Immaculée et des S.O.S. - Aldéas au Honduras).

À la rubrique des initiatives intéressant toute la Province, nous distinguerons la chorale et les Membres Associés.

Chorale des Filles de Jésus

En 1968 naissait une chorale composée uniquement de Filles de Jésus. À ses débuts, elle comptait une centaine de voix. Le but de cette formation était de réunir toutes celles qui avaient le goût et le loisir de chanter: joie de se retrouver ensemble, de se donner une certaine détente par l'art musical et le chant profane ou sacré. Cette chorale visait également à rehausser les célébrations liturgiques et les fêtes communautaires au moyen d'un vaste répertoire de pièces bien maîtrisées.

Cette initiative devient en peu de temps une forme d'annonce de la Bonne Nouvelle partout où sa contribution est sollicitée. Même si ses rangs se sont amenuisés, elle continue toujours à semer la beauté et la joie de vivre partout où elle passe.

Membres Associés

Le 22 février 1981, un projet nouveau est soumis au Conseil provincial par Soeurs Jacqueline Proteau et Josette Destrempe: démarche innovatrice qui a germé à la suite d'une expérience de foi et de partage et qui s'est développée dans la prière et l'écoute de l'Esprit. Les promotrices s'expriment auprès du Conseil général: "Ce projet semble répondre à l'attente de certaines personnes désireuses de partager l'esprit et le charisme des Filles de Jésus, d'approfondir et d'exprimer leur foi, d'appartenir à un groupe identifié dans l'Église tout en conservant leur état de vie et leur autonomie."¹³⁸

¹³⁸ Lettre à S. Ellen Martin, Supérieure générale, et au Conseil général, le 22 juin 1981.

Fidélité et invention: telles sont les deux lignes de force qui doivent, aujourd'hui plus que jamais, guider tout Institut de vie religieuse apostolique. Considérant que l'initiative proposée répond à ces deux critères, l'approbation est accordée à la phase expérimentale du projet.

Du fait de leur entrée dans l'Association, les membres vivent une affiliation spirituelle qui n'implique ni voeux publics, ni consécration particulière. Cette affiliation exclut tout lien canonique entre la Congrégation et les membres associés, de même que toute obligation légale de part et d'autre,

précisent les Statuts des Associés approuvés par le Conseil général. Il s'agit pour ceux qui s'engagent dans l'Association

de suivre le Christ dans sa vie ordinaire..., de découvrir la Congrégation, sa manière propre de vivre l'Évangile et d'entrer dans cette inspiration évangélique qu'est le charisme, comme appui à leur foi..., de trouver à quelle qualité de vie évangélique ils sont appelés dans l'Église locale comme membres associés à la Congrégation..., d'accepter une formation appropriée avec un programme d'animation impliquant réunions, prière personnelle, fidélité aux obligations quotidiennes, etc. L'engagement doit se concrétiser dans les réalités de la vie" (Statuts des Associés, p. 8).¹³⁹

Les premières Filles de Jésus avaient d'abord été des Tertiaires. Ce mouvement serait-il la renaissance d'un genre de Tiers-Ordre ? Serait-il pour la Congrégation l'aube d'un nouvel essor ? Ne serait-ce pas là, "sous une forme qu'elle ne pouvait prévoir, une réalisation du rêve de Mère Marie de St-Charles de voir des 'personnes du monde' venir se ressourcer spirituellement à Kermaria ? "¹⁴⁰ Quoiqu'il en soit, l'essentiel est de ne pas tenir en laisse l'Esprit-Saint dont les voies sont souvent inhabituelles, voire même déconcertantes... Ce nouveau cheminement de foi ne serait-il pas une invention dont Il a le secret pour que renaisse une frondaison printanière au petit chêne transplanté "au pays mauricien" il y a plus de quatre-vingt-ans ?

¹³⁹ "En Liaison", Bulletin du Conseil général, Vol. 6 — No 13, Juin 1985, p. 7.

¹⁴⁰ *Ibid.*

Originnaire de Morinville (Alberta) où elle fit ses études primaires et secondaires, S. Alice Trottier, de la Congrégation des Filles de Jésus, consacra sa vie à l'enseignement. Licenciée en histoire de l'Université Laval, elle fut professeur à la Faculté St-Jean de l'Université de l'Alberta de 1969 à 1979, et au Newman Theological College, en histoire de l'Église, de 1974 à 1983. Depuis une vingtaine d'années, elle a apporté une contribution précieuse à l'histoire de la francophonie albertaine.



Issue de la région des Bois-Francs (Notre-Dame-de-Lourdes, Qué.), S. Juliette Fournier, Fille de Jésus, étudia d'abord chez les Soeurs de St-Joseph de St-Hyacinthe, puis chez les Filles de Jésus de Trois-Rivières. Après deux années de formation professionnelle au Scolasticat-École Normale de sa communauté, elle fit ses humanités à l'Université du S.-C. de Bathurst (N.-B.) Elle poursuit ensuite ses études pédagogiques à l'université de Caen (France), où elle obtint une Maîtrise en Sciences de l'Éducation. Éducatrice de carrière, tant dans l'enseignement que dans l'administration à tous les niveaux, elle fit partie de l'équipe-fondatrice de l'Université du Québec à Trois-Rivières. En 1971, elle accepta un poste au Ministère de l'Éducation du Québec où elle oeuvra successivement au Service de la Certification des Maîtres, puis au Service Général des Communications. Depuis 1982, elle se consacre au domaine de la recherche à l'intérieur de sa Congrégation.

